

UNIVERSITÉ DE PARIS - FACULTÉ DES LETTRES

L'HISTORIEN MÉZERAY
et la Conception de l'Histoire en France
AU XVII^e SIÈCLE

THÈSE PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES
pour le Doctorat d'Université

PAR
Wilfred Hugo EVANS
(B. A. (Wales))

PARIS
LIBRAIRIE UNIVERSITAIRE J. GAMBER
7, RUE DANTON

1930

L'HISTORIEN MÉZERAY
ET LA
CONCEPTION DE L'HISTOIRE EN FRANCE
AU XVII^e SIÈCLE

UNIVERSITÉ DE PARIS - FACULTÉ DES LETTRES

L'HISTORIEN MÉZERAY
et la Conception de l'Histoire en France
AU XVII^e SIÈCLE

THÈSE PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES
pour le Doctorat d'Université

PAR

Wilfred Hugo EVANS

(B. A. (Wales))

PARIS
LIBRAIRIE UNIVERSITAIRE J. GAMBER
7, RUE DANTON

1930



La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les thèses ; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.



Mezeray composant l'Histoire de nos Rois,
De l'Histoire a suivi les plus severes loix:
Grave, sententieux, libre de servitude,
Exempt de partialité,
Il montre autant d'exatitude
Que d'amour pour la verité.

Dessiné sur le naturel par  et gravé par B. Picart, en 1769



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41551828_0075

INTRODUCTION

Par le mot *ιστορία* les Ioniens du sixième siècle avant notre ère entendaient la recherche des faits. D'abord vint le chercheur *ιστορέω*, auquel succéda l'historien-conteur, *ιστορικός* (1). Cette distinction dans le travail historique existe toujours : d'un côté la partie scientifique ou l'assemblage des faits et, de l'autre, la partie littéraire ou l'interprétation de ces faits dans toute leur valeur intellectuelle et émotive. Il est difficile de juger de l'importance relative des deux parties. La première chose dont l'historien s'occupe est la recherche de la vérité. Il recueille les documents, c'est-à-dire les traces laissées par les événements passés. Il en tire les faits. Ainsi le but de ces recherches semblerait être simplement de réunir les matériaux qui servent à l'historiographie. Dans quelle mesure le travail historique est-il un art ? Tout raconter serait impossible et l'historien doit faire un choix parmi la foule des faits qui sont à sa disposition. Puis l'histoire ne se borne pas à un récit sans couleur, elle doit faire revivre les événements par l'émotion, et reconstruire les caractères par l'imagination. L'essentiel dans l'historiographie, comme dans la tragédie, c'est l'action. Tous ces traits indi-

(1) J. T. SHOTWELL : « History » dans l'*Encyclopaedia Britannica* 11^e édition vol. XIII.

quent un art plutôt qu'une science et l'histoire est essentiellement une partie de la littérature. Clio siège justement parmi les Muses.

Au XIX^e siècle on essaya de considérer l'histoire comme une science pure et de la traiter comme ayant son propre but en elle-même. Mais elle n'a aucune utilité dans l'ordre pratique, n'établit aucune loi dans l'ordre théorique. M. Hanotaux traite l'Histoire d'« émotion » et dit qu'« il y a l'histoire pour l'histoire comme il y a l'art pour l'art » (1). Cependant cette science a une valeur essentiellement éducative : « Le principal mérite de l'histoire est d'être un instrument de culture intellectuelle » (2).

L'homme s'est toujours plu au récit du passé et l'intérêt qu'il y attachait le portait à chercher le moyen de le satisfaire. Les premiers historiens étaient pourvus d'une fonction officielle parce qu'ils gardaient la mémoire des choses sacrées de la vie du peuple. Tout en étant archivistes, ils fournissaient aux citoyens des exemples de haute vertu. L'Histoire joue un grand rôle dans l'éducation des peuples civilisés. Son étude permet seule une compréhension profonde des grands événements et un jugement sain et juste dans la considération des problèmes politiques. Les préjugés disparaissent et le présent est éclairé par une exacte lumière. Enfin les enthousiasmes et les idéaux naissent à la lecture de l'Histoire. Fustel de Coulanges dit : « Le véritable patriotisme n'est pas l'amour du sol, c'est l'amour du passé, c'est

(1) « De l'Histoire et des Historiens » *Revue des Deux-Mondes* 6^e pér. 17. 1913.

(2) LANGLOIS et SEIGNOBOS : « Introduction aux études historiques » p. 279.

le respect pour les générations qui nous ont précédés » (1). Puissante évocatrice du sentiment patriotique, l'Histoire exerce une influence énorme sur la vie spirituelle des peuples. L'Histoire nationale a toujours été plus cultivée que n'importe quelle autre forme d'Histoire. Son genre est très simple, elle fait surtout appel aux émotions et les documents qui l'intéressent présentent moins de difficultés de langue. Douée de vie et d'individualité, elle se prête à l'exposition artistique, mais, si elle est facile à composer, elle rencontre en elle-même ses écueils : la passion empêche l'impartialité, l'étroitesse du sujet conduit à l'exagération.

Cependant, au fond, l'historien ne vise ni à l'émotion patriotique ou religieuse, ni à l'art, mais à la vérité. Derrière l'historiographe se trouve toujours l'érudit, le chercheur de la vérité, de ce qui s'est réellement passé. Dans son étude des phénomènes qui caractérisent la vie de la race humaine, l'homme de science a besoin d'outils pour mettre à jour les secrets du passé. Depuis les temps les plus reculés la chronologie et la généalogie ont fait partie de ses connaissances essentielles. D'autres sciences auxiliaires s'y sont ajoutées depuis : philologie, paléographie, diplomatique, sigillographie, numismatique... La coopération caractérise l'histoire moderne. La tendance est d'ailleurs à la spécialisation et l'Histoire perd peu à peu ses attaches humaines. Elle est devenue une conversation entre savants où il est défendu au vulgaire d'intervenir. Pourtant on garde toujours la forme traditionnelle de l'histoire et, aussi

(1) *Questions historiques*. Paris, 1893, p. 6.

longtemps qu'on le fera, l'Histoire restera genre littéraire. « L'art seul et non la science peut finalement nous donner des images d'ensemble » (1).

Cette étude sur Mézeray vise un double but. D'abord on a pris le dernier des historiens rhéteurs pour qui la forme importait plus que le fond. Mézeray écrivait à une époque où l'absolutisme du Grand Siècle n'avait pas encore tué la liberté de parole et tourné les esprits vers le terrain moins dangereux de l'érudition. Il faut donc étudier les éléments divers qui forment le système de composition historique dont disposait cet historien. Puis on soumettra l'œuvre de Mézeray à l'épreuve de la conception « Crocéenne » de l'histoire : les besoins du présent modifiant l'angle sous lequel on contemple le passé. Le sens contemporain caractérise nécessairement toute Histoire et toute Histoire est écrite du point de vue du présent et dans le but de satisfaire aux besoins du présent (2). L'*Histoire de France* de Mézeray fut

(1) H. HOFFDING. *La Pensée Humaine*, Paris, 1911.

Bernheim dit : « Ohne Reproduction kann keine Wissenschaft arbeiten ». (*Lehrbuch*. p. 487).

(2) B. CROCE : *Teoria e storia della storiografia*. Bari. 1920. p. 4.

E se la storia contemporanea balza direttamente dalla vita, anche direttamente dalla vita sorge quella che si suol chiamare non contemporanea, perché è evidente che solo un interesse della vita presente ci-può muovere a indagare un fatto passato ; il quale, dunque, in quanto si unifica con un interesse della vita presente non risponde a un interesse passato, ma presente.

P. 5. la contemporaneità non è carattere di una classe di storie : ma carattere intrinseco di ogni storia. Voir BUCKLE : *History of Civilisation in England*. I. p. 289. et SHOTWELL : « History » vol. XIII de l'*Encyclopaedia Britannica* 11^e édition.

commencée en 1643 et terminée en 1651 ; or ce temps embrasse la préparation et le début de la Fronde. L'application du principe de Benedetto Croce à cet ouvrage nous fournira donc un exposé de l'esprit politique contemporain de la Fronde.

Quoiqu'on ait nié que l'historiographie fût susceptible de progrès en avançant la thèse que l'art dépend du génie individuel et qu'au point de vue de la forme on n'a jamais surpassé les historiens du temps de Périclès, cette Introduction montrera le développement de l'historiographie française jusqu'au XVII^e siècle, avec son double courant d'art et d'érudition. Mézeray n'est aucunement un simple érudit. Il emploie les travaux d'autrui mais il est antérieur aux grandes recherches des érudits du XVII^e siècle. Son but est surtout d'intéresser le lecteur. Il est le légataire de tous ceux qui ont écrit l'histoire de la France avant lui et il fonde dans son œuvre les méthodes et les idées de ses prédécesseurs.

En second lieu, on fera la comparaison de Mézeray avec deux autres historiens du même siècle : Dupleix et le Père Daniel. Ces trois historiens représentent dans leurs œuvres l'esprit de leurs époques respectives car la France du XVII^e siècle passe par trois phases bien définies : le repos gagné et défendu par les armes, la rébellion, l'absolutisme.



L'Histoire nationale a toujours été très cultivée en France. Au moyen âge on n'avait jamais cessé d'écrire l'Histoire quoiqu'elle n'intéressât qu'un public restreint, car le peuple se plaisait plutôt aux chansons de gestes où régnait le merveilleux. L'aris-

tocratie seule voulait garder la mémoire du passé. Les moines en furent constitués gardiens et la chronique en langue latine tint lieu d'Histoire officielle. Dès le début la prose fut son mode particulier d'expression et plus tard l'Histoire fera son entrée dans la littérature nationale en quittant la langue du cloître. La rédaction en français des *Grandes Chroniques de Saint-Denis* se fit sous le règne de Saint Louis, mais l'Histoire n'attira alors à elle que des esprits médiocres ; c'est que l'historien du moyen-âge se trouvait faire face à trop de difficultés. Les sciences auxiliaires n'étaient pas à sa portée et il n'avait aucun moyen de vérifier ses sources, aussi les chroniques dépourvues de perspective sont-elles dominées par le miraculeux. Mais il est plus facile de décrire les événements dont on a été témoin et les bons prosateurs du moyen âge s'adonnaient à la composition de mémoires. S'élevant dès le commencement à la perfection, ce genre d'écrits destiné à la postérité, fleurit même aux époques où l'historien ne peut se permettre une trop grande franchise. Les temps troublés du XVI^e siècle, l'absolutisme du XVII^e, virent surgir une foule de « mémorialistes », mais au moyen âge c'était surtout la difficulté des recherches qui détournait les Villehardouin, les Joinville, les Froissart de l'Histoire proprement dite. Ainsi l'Histoire du moyen âge n'a aucun mérite littéraire mais elle est importante pour la postérité en ce qu'elle lui légua un genre nouveau, l'Histoire universelle, et le système des *gloses*, tous deux inconnus de l'antiquité.

A la fin du moyen âge, un grand changement s'effectue : l'Histoire se sécularise ; les annales des

laïques se substituent aux chroniques ecclésiastiques. Au *Compendium super Francorum gestis* (1) du moine Robert Gaguin succèdent les *Très-élégantes, très-véridiques et copieuses Annales des très-pieux, très-nobles modérateurs des belliqueuses Gaules* (2) de Nicole Gilles, secrétaire du Roi. Sèches imitations des chroniques monacales, sans l'attrait d'un style élégant, pleins d'erreurs et de miracles, ces deux livres ne marquent aucun progrès dans l'historiographie. Traduit en français dès 1514 (3) le livre de Gaguin trouvait des continuateurs tels que Denis Sauvage (1553), Belleforest (1573), Chappuis (1585), et Jean Savaron (1621), mais perdait de bonne heure la faveur de la Cour.

Puis l'humanisme fit irruption dans l'historiographie. « L'Histoire, qu'on la considère comme une branche de la littérature ou comme une science, date pour nous de la Renaissance » (4). La nouvelle historiographie est née en Italie. Sa première œuvre, l'*Histoire Florentine* de Bruni, suit les formules de l'historiographie antique. Des conventions théâtrales façonnent une réalité ingrate pour l'art. « De nouveau l'histoire essayait de rivaliser avec la tragédie des rhéteurs » (5). L'historien humaniste prenait

(1) Paris et Lyon, 1495-1497, in-folio.

(2) Paris, 1525, in-folio.

(3) Traduction de Pierre DESUY : *Grandes Chroniques, excellents faits et vertueux gestes*, réimprimés sous le titre de *Mer des chroniques ou Miroir historial*, en 1518.

(4) G. MONOD. « Du progrès des études historiques en France depuis le XVI^e siècle » dans la *Revue Historique*, 1876, t. I.

(5) FUETER. *Histoire de l'Historiographie*, trad. Emile Jeanmaire, Paris, 1914, p. 21.

pour fond un seul auteur et y insérait des détails pris ailleurs. Machiavel et Guichardin en usent ainsi : ce dernier empruntait ses matériaux, même quand il avait été lui-même observateur des événements. Chez Machiavel, les discours servent à développer les théories politiques de l'auteur. Tous les ornements de l'Histoire romaine sont employés par ces humanistes italiens qui colportaient leurs conceptions historiques à travers l'Europe. Lucio Marineo alla en Espagne, Polydore Virgil en Angleterre, tandis que Michel Riccio, d'abord, et Paul Emile, ensuite, furent appelés au service de Louis XII, roi de France. Riccio, originaire de Naples, rédigea en latin une Histoire de France qui parut à Rome en 1505, mais c'est surtout à Paul Emile qu'on doit l'introduction en France de l'Histoire humaniste. Celui-ci appliquait les principes de l'école de Bruni mais il se montre supérieur à ses modèles par l'art de la narration. Les actions sont décrites sous leur aspect le plus logique et une explication vraisemblable est alléguée des événements miraculeux. Il n'emploie pas la forme de la chronique mais présente une narration plus suivie où la cause et l'effet sont nettement démontrés. C'est le souci de la forme qui explique le temps qu'il mit à terminer son ouvrage auquel il employa trente années. Le style cicéronien dont il se sert donne l'illusion d'une parfaite imitation de l'antiquité. Augustin Thierry dit : (1) « Il est impossible de mieux imiter ce qu'il y a de candeur et de grâce dans les écrivains du meilleur temps de la littérature romaine ». Mais le point le plus impor-

(1) *Dix Ans d'Etudes historiques*, XVII.

tant pour l'Histoire en France, c'est que Paul Emile était étranger et, à ce titre, libre de tous les préjugés populaires. En s'attaquant à la tradition médiévale, il touchait à une narration officielle, ce que sans aucun doute un Français n'aurait pu faire impunément. Son *De rebus gestis Francorum* (1) est une histoire politique, mais une histoire du peuple plutôt que de la seule dynastie. Il mérite bien son nom de « Tite Live gaulois » et l'appréciation de Scipion Dupleix lui donne sa juste place parmi les historiens français : « Nous luy sommes redevables pour avoir le premier deffriché les champs steriles et incultes de l'histoire Française » (2). Son ouvrage jouissait d'une grande popularité et fut traduit en français, en italien et en allemand ; Arnoul le Feron en fit une continuation (3).

La nouvelle Histoire conquît d'abord la faveur royale et, peu à peu, la culture humaniste atteignit la classe moyenne. Il fallait, avant tout, que l'histoire fût écrite en langue vulgaire. Dès le commencement du siècle, Claude de Seyssel essaya de substituer au goût des romans, celui de l'Histoire, mais de l'histoire de l'antiquité et non pas de l'histoire nationale (4). Les livres se multipliaient et le public s'éten-
dait. Du Bellay essaya, dans sa *Deffense et Illustra-*

(1) Badius Ascensius in-folio, 1517.

(2) *Histoire Générale*. « Au Lecteur ».

(3) La première traduction française est de Jean REGNART, 1556 ; la continuation est intitulée : *De rebus gestis gallorum*, 1554, in-folio.

(4) Voir sur Seyssel : F. BRUNOT. Un projet d'« enrichir magnifier et publier » la langue française en 1509, dans la *Rev. d'hist. littéraire de la France*, 1894, p. 28-29.

tion de la langue françoise (1549), de détourner vers l'histoire nationale les efforts des auteurs qui visaient simplement à satisfaire aux désirs du public. « Je veux bien en passant dire un mot à ceulx qui ne s'employent qu'à orner et amplifier notz romans, et en font des livres, certainement en beau et fluide langaige, mais beaucoup plus propre à bien entretenir damoizelles qu'à doctement écrire : je voudroy' bien (dy-je) les avertir d'employer cete grande eloquence à recueillir ces fragmentz de vieilles chroniques françoyses, et comme a fait Tite Live des annales et autres anciennes chroniques romaines, en batir le cors entier d'une belle histoire, y entremeslant à propos ces belles concions et harangues à l'immitation de celuy que je viens de nommer, de Thucidide, Saluste, ou quelque autre bien approuvé, selon le genre d'écrire ou ilz se sentiroient propres. Tel œuvre certainement seroit à leur immortelle gloire, honneur de la France, et grande illustration de nostre langue » (1).

Du Haillan fit publier au moment opportun une *Promesse et dessein de l'histoire de France*. Cinq ans plus tard, en 1576, parut son *Histoire générale des rois de France* (2). Il prit la matière dans les *Grandes Chroniques* et la fonda dans la forme de l'Histoire humaniste. Les fables des Histoires monacales côtoyaient les discours traduits de Paul Emile. Dupleix affirme qu'il « transcrit de mot à mot toutes ses harangues de celles de l'Italien, excepté les trois premières extraites de l'Amadis de Gaule » (3). Malgré

(1) Edition CHAMARD, Paris, 1904, p. 236-238.

(2) La dernière édition est de 1627.

(3) *Histoire générale* « Au Lecteur ».

tous les défauts de son ouvrage, car il poussa l'imitation à l'extrême et inventa des personnages là où Paul Emile avait seulement inventé des discours, Bernard Girard, seigneur du Haillan, a le mérite d'avoir le premier écrit en français une histoire et non une chronique. Il « réalisa pour l'histoire ce que la Pléiade essayait en littérature » (1). Jean de Serres s'efforça de populariser Paul Emile et du Haillan dans son *Inventaire* (1597) ; mais cet extrait est de la dernière médiocrité. Cependant de Serres, qui était calviniste, jouissait d'une certaine popularité auprès de ses coreligionnaires (2).

A côté de cette conception artistique de l'histoire, il y avait une tradition d'érudition qui découlait également des idées nouvelles. Benedetto Croce appelle cette histoire érudite « la storia filologica », parce qu'elle se base uniquement sur les textes. Malheureusement la philologie et la critique des textes étaient des sciences encore dans l'enfance. Ainsi les légendes populaires se faisaient accepter comme récits dignes de foi. On doit au célèbre faussaire, Annius de Viterbe (3), la publication du récit de Bérose le Chaldéen, qui donne la biographie des prétendus prédécesseurs de Pharamond depuis Gomer, fils de Japhet et petit-fils de Noé. Puis Jean le Maire de Belges résume toutes les traditions des origines troyennes, babyloniennes et scythiques des Francs, dans ses *Illustrations des Gaules* (1509), ouvrage qui alimentera l'inspiration des poètes et des historiens.

(1) M. E. BOURGEOIS dans PETIT DE JULLEVILLE.

(2) La dernière édition est de 1660.

(3) Jean NANNI, dominicain, mort en 1502.

Le jurisconsulte Hotman combattit ces fables dans son *Franco-Gallia* (1572), afin de rétablir les vraies origines de la monarchie française, car il voulait démontrer, comme le fit aussi du Haillan, que la monarchie en France avait été élective à l'origine et que les Etats devraient être les vrais souverains. Les *Grandes annales et Histoire générale de France* (1579) de François de Belleforest en sont la contre-partie, ce livre soutenant la thèse d'une monarchie héréditaire depuis les temps les plus reculés. Jean du Tillet applique une critique saine et juste dans son *Recueil des roys de France* (1577) pour éclaircir l'origine des Francs. Son œuvre est remarquable en ce qu'elle tente la restitution et l'interprétation des noms propres tudesques, car du Tillet donne définitivement des origines germaniques aux Francs. Puis pour Claude Fauchet, c'est l'amour du moyen âge et des vives couleurs propres à cette partie de l'histoire de France, qui lui fait écrire les *Antiquitez gauloises et françoises* (1579). Etienne Pasquier s'associe à ces études dans les *Recherches de la France* (1560) et c'est dans ces deux travaux d'investigation sur l'histoire et la langue nationales que se crée la critique historique. Mais Pasquier est le premier à prendre conscience d'une philosophie de l'Histoire, car il essaie d'en tirer des conclusions morales. Toutes ces recherches, toutes ces connaissances nouvelles se trouvent résumées dans les *Annales Latines* (1578) de Papyre Masson, qui se sert des sources inédites de l'histoire de France et consulte les chartes, les diplômes et les chroniques manuscrites pour en faire ressortir des faits nouveaux. Le bon sens semblait ainsi avoir remporté la victoire. Le *Sommaire de*

l'histoire des Français (1579) de Nicolas Vignier est une histoire rationnelle, rédigée avec beaucoup de soin, mais sans imagination, et le talent de raconter fait complètement défaut à l'auteur. Le style qui convient à la composition historique n'existe encore pas.

Le XVII^e siècle commença mal. Tout le travail des érudits sembla avoir été inutile, toute la critique historique faite en vain. Jacques Charron dans *l'Histoire de toutes nations et spécialement des Gaulois et des Français* (1621) et Scipion Dupleix marquèrent un retour en arrière en admettant dans leurs compositions les légendes des chansons de gestes ou les généalogies fantastiques d'Annius. Cependant *l'Histoire générale des rois de France depuis Pharamond jusqu'à présent* (1621-1643) précédée des *Mémoires des Gaules*, fait preuve des connaissances étendues que Dupleix possédait. Aidé des conseils de Duchesne, cet historien essayait de mettre à la portée du public ce qu'il y avait de neuf et d'original parmi les recherches de Du Tillet, Masson, Fauchet et Vignier, mais il n'était pas de taille à réaliser son dessein et en fin de compte son ouvrage n'apporta ni plus d'agrément ni plus de savoir (1). Pendant un siècle on attendit vainement le successeur de Paul Emile : car ni Du Haillan, l'historien souhaité par la Pléiade, ni Dupleix qui, pourtant, faillit consacrer dans son œuvre tout le développement qu'avait subi l'Histoire

(1) Dans l'œuvre de Dupleix « l'idée que l'histoire devait être fondée sur la connaissance exacte des documents authentiques soumis à une sévère critique, avait été énoncée pour la première fois et réalisée d'une façon maladroite ». BOURGEOIS et ANDRÉ : *Sources de l'Histoire de France*. XVII^e siècle, vol. III, p. 269.

dans le fond et dans la forme, ne sont dignes de ce titre.

Toutefois Dupleix était l'historien à la mode pendant le règne de Louis XIII. Quelle fut donc la cause de sa grande vogue et de sa disgrâce rapide ? Car sa popularité eut peu de durée. La raison en doit être cherchée dans l'évolution qui s'effectuait alors dans les esprits. On changeait de vues sur les questions religieuses et politiques et, au bout de quelque temps, Dupleix n'exprima plus les sentiments de la majorité de ses concitoyens.

Pour comprendre ce changement il faut se reporter à l'histoire de l'époque. La paix de Vervins et l'Edit de Nantes avaient mis fin aux troubles des guerres religieuses et la France s'attendait à une période de repos. Le désordre dans l'administration et l'appauvrissement de la masse des Français firent place, en effet, à un temps de prospérité matérielle. Ce relèvement administratif, financier et économique est dû au génie de Sully. Quoique cette reconstruction du pays demandât un grand effort, on tenait vivement à conserver la richesse et la sécurité acquises. Cependant le calme ne régna pas pendant longtemps. Les protestants continuaient à troubler la paix intérieure de la France, et la question religieuse était d'autant plus grave que les Habsbourg commençaient à menacer le continent et qu'il fallait se résigner à contracter des alliances protestantes. Le mécontentement s'éveilla parmi les catholiques qui conservaient l'esprit de la Ligue, tandis que les calvinistes devenaient plus indépendants : aussi fut-il évident, après la résistance de Montauban, que le pouvoir de cet Etat dans l'Etat devait être détruit.

La capitulation de la Rochelle marqua la fin du Protestantisme comme parti politique. D'autre part, on avait fait de la religion une excuse pour combattre le pouvoir royal. Le règne de Louis XIII s'ouvre dans une atmosphère d'anarchie aristocratique. Les princes et les grands forment une ligue, mais ils sont apaisés par des pensions et voilà déjà le commencement des difficultés du trésor royal. Puis vient la guerre, très dispendieuse. Dorénavant ce ne sera plus vers l'Italie que la France se tournera, mais vers les possessions des Habsbourg, car elle sera forcée d'intervenir dans la guerre de Trente Ans. La France est maintenant une nation, la politique de Richelieu est nationale ; il veut des frontières naturelles et la marche vers les Pyrénées et le Rhin commence. Cependant cette politique déplait à la masse qui ne veut pas sacrifier son repos à des fins lointaines, et tout le pays est prêt à se soulever. Les paysans se plaignent du lourd fardeau des impôts et les bourgeois manifestent, parce que les rentes ne sont pas payées. Les abus consistent surtout dans la façon dont les impôts sont perçus et quoique ce soit le peuple qui souffre le plus, car la taille est la source principale de revenu, la célèbre question de la paulette mécontente aussi le Parlement et tous les gens pourvus de charges.

La guerre cependant montra la solidité de la nation française et il y eut un retour à un esprit de patriotisme qu'on ne voyait plus depuis les guerres de religion. La prise de Corbie par les Espagnols, en août 1636, frappa beaucoup l'imagination contemporaine et l'effort qui succéda fut tel, qu'au bout de quelques années, on s'était avancé vers les frontières

du Rhin et des Pyrénées. Ainsi on constate dans la première moitié du siècle une renaissance de l'esprit patriotique troublée seulement par ce mouvement européen de révolution. La France avait vu se soulever l'aristocratie : Gaston d'Orléans, Montmorency, Cinq Mars, de Thou, avaient dirigé des révoltes qu'il fallut écraser brutalement, pour conserver le calme intérieur.

Mais d'un bout à l'autre du continent se manifestait une fermentation politique. La révolution puritaine et l'exécution du roi Charles I^{er} firent une forte impression sur ceux qui ne professaient pas la doctrine d'une monarchie de droit divin, de même que les mouvements particularistes du Portugal et de la Catalogne ; mais l'événement, qui produisit le plus d'effet sur les mécontents de toutes sortes, fut le coup de force de Masaniello qui s'empara du pouvoir à Naples. Cette effervescence politique trouva son expression en France dans la Fronde, qui aura son pendant religieux dans le Jansénisme. Le désordre était général, l'effort de la guerre de Trente Ans avait été trop grand pour le peuple et la Fronde fut surtout un mouvement contre le gouvernement ministériel. La noblesse, pour son compte, revendiquait ses anciens droits et le Parlement, jaloux lui aussi, du pouvoir du ministre, voulait le limiter par une constitution. Quant aux bourgeois, ils désiraient assurer la continuation de leurs privilèges légitimes ; mais c'est surtout le peuple qui se plaignait des abus du mauvais système financier. La capitale et quelques provinces entrèrent en révolte ouverte et il fallut traverser une grande période de troubles avant d'arriver enfin au bel ordre du Grand Siècle.

Seulement la France étant épuisée par quatre ans de guerre au dedans et au dehors du royaume, l'ordre ne se rétablit pas comme par enchantement. La solution du problème se trouvera finalement dans le gouvernement personnel du roi.

Cet aperçu de l'Histoire en France pendant la première moitié du XVII^e siècle est nécessaire pour comprendre les rôles respectifs que jouent Dupleix et Mézeray comme représentants des idées contemporaines. Tous deux sont imbus d'un sentiment patriotique très fort, mais ils se distinguent nettement l'un de l'autre. Dupleix écrit l'histoire aristocratique et catholique : il est l'historien de la cour. Son ouvrage est le pendant catholique de l'*Inventaire* du calviniste de Serres et c'est son « zèle envers la religion catholique et la gloire de nos Rois » (1) qui lui vaut sa grande popularité. Protégé par Richelieu, il soumet ses feuilles à l'approbation du ministre avant de les faire imprimer. On lui a reproché sa crédulité, car il avait foi au pouvoir des sorciers, mais son grand défaut fut sa partialité. Catholique fougueux et ultramontain, il exprima le premier la thèse de la monarchie de droit divin et son succès s'explique par le patriotisme qu'il professait, car il représentait la conception catholique et royaliste de l'Etat comme étant la seule solution des problèmes politiques légués par les guerres du XVI^e siècle. Toute la France étant d'avis qu'il fallait écraser le parti des calvinistes français, seul un roi puissant et catholique pouvait assurer la paix au pays. Dupleix donc encouragea l'idée d'une autocratie, mais, bientôt, les Français

(1) *Histoire Générale* : « Au Lecteur ».

trouvèrent qu'ils achetaient le calme un peu trop cher.

Le mécontentement grandit et l'*Histoire de France* de Mézeray en fut l'expression. C'était une Histoire vraiment nationale : Mézeray y traitait des conditions économiques et sociales en général, puis de l'état des villes et des provinces. Les abus administratifs et les réclamations des paysans et des petits commerçants n'étaient ni voilés, ni ignorés et, dans cette histoire purement politique, les questions religieuses étaient traitées sans exaltation. « Ce fut lorsque le calme des passions religieuses fit sentir le besoin d'une histoire moins partiiale, sous ce rapport, et ayant surtout un sens politique, que, pour répondre à ce besoin, Mézeray entreprit son grand ouvrage » (1). Mézeray est « l'honnête homme » auquel suffisent le bon sens en politique et le gallicanisme en religion. Enfin il y avait un progrès réel sur Paul Emile, et, quoique Mézeray tirât sa conception de la même école, il s'en distinguait tout autant que les dramatisés du XVII^e siècle diffèrent des tragiques italiens de la Renaissance. Cette *Histoire de France* est la première histoire générale qui soit vraiment bien écrite et bien composée et sa popularité dura jusqu'à ce que le goût changeât et que l'*Histoire* de Velly fût à la mode. L'année 1755 verra la parution de la plus belle des éditions de l'Abrégé de l'*Histoire* de Mézeray, mais elle marquera aussi son déclin définitif, car c'est la même année que paraîtra la première édition de l'*Histoire* de Velly. Mézeray avait publié son ouvrage avant le milieu du XVII^e siècle, avant le moment

(1) Augustin THIERRY : *Dix Ans*, p. 422.

fatal où le roi prit le gouvernement entre ses propres mains. « Bientôt c'en était fait de l'indépendance. Mézeray arrivait juste avant la fermeture des portes » (1). Au moins son livre était-il entre les mains des lecteurs et, quoique l'auteur ait eu des démêlés avec Colbert, il s'était imposé à l'esprit du public. Il était indépendant en toute chose ; en politique, comme aussi dans le choix des modèles et son but suprême était d'unir la beauté et la vérité.

Mais le patronage royal, quoique puissant et munificent, peut-être à cause de cette munificence même, tua l'Histoire. Certes elle s'était élevée à une situation des plus honorables, mais elle ne pouvait pas fleurir dans l'atmosphère de l'absolutisme où la liberté n'avait aucune place (2). Cependant les ouvrages de Mézeray gardaient toujours leur popularité parmi ceux pour qui le ton d'indépendance conservait un attrait, quoique, pour le grand public, les historiens à la mode fussent Maimbourg et Varillas qui ne méritaient nullement cette célébrité. Mais on lisait encore beaucoup Mézeray et avant de lui substituer un autre genre d'histoire, il fallait le discréditer auprès de ses lecteurs. Dans ce but parut, en 1700, une brochure dont l'auteur fut ostensiblement Pierre de Lesconvel : *Observations critiques sur l'Histoire*

(1) FUETER : *Histoire de l'Historiographie*, p. 176.

(2) « The Muse of history was gradually enticed and constrained to become a lady of the Court. She was taught to attach supreme value to dignity of deportment and elegance of speech, to feel more ashamed of rusticity than of mortal sin, and to be more afraid of unpoliteness than of untruthfulness. But it must be added, she never felt fully at home at Court, and prospered there much less than most of her sisters ». FLINT. *Philosophy of History*, p. 203.

de France de Mézeray (1). En réalité l'auteur en était le père Gabriel Daniel, jésuite, qui voulait détruire l'autorité de Mézeray afin de préparer les voies pour son propre ouvrage. Sa critique était dirigée presque uniquement contre le langage peu châtié de Mézeray : « Il n'est pas besoin de faire remarquer qu'il ne sçait pas adoucir ses expressions ; il se sert ordinairement des termes de concubine, de bastard et d'adultère, qui blessent la délicatesse de notre siècle, et dont les hommes polis sont très éloignez de se servir ». Pourtant ce raisonnement dissimule la signification véritable de la brochure de Daniel. Assurément la société était devenue plus polie et les mœurs plus douces, mais aussi voiler les mots et enlever le sens péjoratif de ceux dont se servait Mézeray, était un moyen sûr de gagner la faveur du vieux roi. Partout, dans la critique du Père Daniel, on aperçoit la justification de Louis XIV ; le mot « bâtard » perd sa force et Mézeray se voit accusé de lèse-majesté quand il dit du mal des femmes et des financiers. La Cour de France est alors en plein déclin moral et Daniel s'en fait l'apologiste.

Dans ses *Mémoires* de l'année 1713, Saint-Simon résume l'opinion générale contemporaine sur l'*Histoire de France* de Daniel, nouvellement parue, « dont le papier et l'impression étoit du plus grand choix, et le style admirable. Jamais un français si net, si pur, si coulant, les transitions heureuses, en un mot tout ce qui peut attacher et charmer un lecteur — une autorité la plus séductrice. Pour l'his-

(1) Pierre de Lesconvel le Breton, historien et romancier, né vers 1650, mort à Paris 1722.

toire, beaucoup de roman dans la première race, beaucoup encore dans la seconde, et force nuages dans les premiers temps de la troisième. Tout l'art, tout le ménagement des ombres et du clair-obscur, ainsi que dans le plus beau tableau, y parurent sous le masque d'une apparente simplicité » (1). Daniel n'est nullement sincère et Saint-Simon fait la remarque que « sur les matières de Rome, puis de la Ligue, c'est un plaisir de le voir courir sur ces glaces avec ses patins de jésuite ». Le but de cette composition élégante fut de plaire au vieux roi et, en lui montrant que plusieurs rois de France avaient été illégitimes et même adultérins, de donner des précédents à l'acte par lequel Louis XIV fit enregistrer par un Parlement docile la légitimation du duc du Maine et du comte de Toulouse, fils de Madame de Montespan, qui furent déclarés aptes à succéder. En effet le roi avait vu mourir son fils le Dauphin et ses petit-fils, les ducs de Bourgogne et de Berry, tandis que le duc d'Anjou en devenant roi d'Espagne, avait renoncé à ses droits. Le futur Louis XV était d'une santé débile et l'antipathie que le roi ressentait à l'égard de son neveu, le duc d'Orléans, lui avait donné l'idée de « renforcer » sa famille de cette façon. En lisant Daniel nous voilà bien loin de la franchise de Mézeray et de la naïveté de Dupleix. Tous deux, défenseurs d'un parti, étaient sincères et tout ce qu'ils disaient était pour eux la vérité. Ils jugeaient sévèrement et n'hésitaient pas à entrer dans des questions qui auraient pu offenser ou leurs ad-

(1) *Mémoires* XXIV, pp. 1-5 éd. A. de BOISLISLE. Paris, 1912. Voir aussi *Voltaire à Ferney*, éd. BAVOUX et FRANÇOIS, Paris, 1865.

versaires ou les détenteurs du pouvoir. Daniel voulait plaire à tout le monde et se rendre agréable à chaque parti. Son *Histoire* lui valut la place d'historiographe du roi et une pension de 2.000 livres. Cependant il a véritablement du talent et c'est un admirable historien militaire ; son *Histoire de la milice française* (1721) est toujours très estimée. Il n'avait nullement échappé à l'influence du développement de la science historique ; son œuvre est bâtie sur la critique savante et marque la transition entre les deux époques, celle des recherches érudites et celle de l'Histoire philosophique.

De Mézeray à Voltaire, s'il n'y a pas d'historiens qui s'emparent de la faveur populaire, les historiens érudits abondent. Ces savants, dont le travail était ignoré du grand public, continuaient l'œuvre de leurs prédécesseurs du XVI^e siècle, le siècle des premiers enthousiasmes, des explorations et des découvertes précieuses. Mais l'ardeur de la Renaissance les avait entraînés à une trop grande hâte, tandis que le calme régnait dans les esprits du XVII^e siècle : on travaillait alors pour la postérité. C'est en France que commença le mouvement de recherches et de classements, et le développement de l'Histoire eut un caractère pratique et méthodique plutôt que théorique (1). Ceci s'explique d'ailleurs par le fait que l'Histoire était soumise entièrement à l'influence de la Cour. Il fallait choisir entre l'histoire élégante et officielle et l'érudition laborieuse. C'est une des raisons de la

(1) « Das 17. Jahrhundert zeichnet sich mehr durch praktische Fortschritte in methodischer Arbeit als durch theoretische aus. Frankreich übernimmt die Führung ». BERNHEIM.

multiplicité des compilations savantes du siècle. On échappait ainsi à la censure, mais la cause profonde réside dans l'évolution des idées. Le *Discours de la Méthode* exerça une double action sur l'Histoire : Descartes lui refusait toute portée philosophique, ce qui devait retarder son développement aussi longtemps que le cartésianisme florissait ; mais celui-ci lui fut utile par ailleurs, car il encourageait l'indépendance spirituelle et propageait l'idée du progrès. Le « doute méthodique » apparaît chez les savants qui se mettent à passer en revue toutes leurs connaissances afin d'en tirer la vérité et d'en déduire des lois (1). Trente ans après le *Discours*, La Mothe le Vayer fonda son scepticisme sur l'Histoire et l'appliqua à cette science même dans le *Discours du peu de certitude qu'il y a dans l'Histoire* (1668). Le premier il ébranla le système des généalogies fabuleuses, écarta les préjugés nationaux et les intérêts personnels, mais, de tous ceux qui appliquèrent le doute méthodique aux connaissances humaines, Bayle est le plus important (2). L'Histoire était jusqu'alors trop crédule, trop soumise à l'autorité traditionnelle et dogmatique et l'application systématique d'un scepticisme sain ne pouvait lui être que bienfaisante. De Descartes, en passant par Pascal on arrive ainsi

(1) « Descartes n'a pas empêché de naître le lyrisme, l'histoire, le pittoresque ; il les a seulement aidés à ne pas naître ». LANSON : « L'influence de la philosophie cartésienne sur la littérature française » dans la *Revue de métaphysique et de morale*, 4, 1896.

(2) « No man of the seventeenth century contributed so much to the historical scepticism and historical criticism of the eighteenth century as Bayle ». FLINT, *History of the Philosophy of History*, p. 210.

aux destructeurs de l'idéal classique, comme Perrault et Fontenelle. La raison se substitue à l'art.

Le mouvement d'érudition commença avec André Duchesne (1584-1640) dont le travail laborieux lui fit décerner par les Français le titre de « Père de l'histoire ». Ce titre dépasse ses mérites mais personne ne contestera son droit à être nommé « le Père des recherches historiques ». Il constitua d'immenses recueils où il puisait la matière de ses nombreuses œuvres et, après sa mort, ces collections entrèrent dans les bibliothèques de Colbert, de Baluze et de l'abbaye de Saint-Germain des Prés. Duchesne débuta par la publication des *Antiquités et Recherches de la grandeur et majesté des rois de France* (1609) et les *Antiquités et Recherches des villes, châteaux et places remarquables de toute la France, suivant l'ordre des huit Parlements* (1608). Puis vinrent de nombreuses études historiques ou généalogiques, mais son meilleur titre de gloire est d'avoir conçu l'idée d'une édition des chroniqueurs français en vingt-quatre volumes in-folio. Il n'en avait publié que deux quand il mourut ; son fils publia encore trois volumes et le tout parut sous le titre *Historiae Francorum scriptores cœtanei* (1). Il eut pour disciple Etienne Baluze (1630-1718) dont le seul ouvrage original, qu'il donna à soixante-dix-huit ans, fut une histoire généalogique de la maison d'Auvergne. Sa précision et son style sobre rappellent l'*Histoire de la maison de Béthune* (1639) écrite par son maître. Malgré des protecteurs puissants et bien que simple savant, Baluze eut à la fin des démêlés avec les autorités à cause de ses écrits.

(1) Paris, 1636-1649, 5 vol. in-folio.

Ce fut le moyen âge qui se révéla tout entier dans le *Glossarium mediae et infimae latinitatis* (1678) de Charles du Fresne, sieur du Cange, ouvrage qui, avec le *Glossarium mediae et infimae graecitatis* (1688) du même auteur, n'a pas été remplacé jusqu'à ce jour. Ce dernier livre créa les études byzantines et d'autres sciences auxiliaires vinrent s'ajouter à la science historique vers cette époque. La paléographie naquit avec la *Palaeographia graeca* (1708) de Montfaucon. Mais l'œuvre la plus importante du siècle dans ce genre d'écrits est due, comme au XVI^e siècle, à la controverse. Le père Daniel von Papenbroeck avait dirigé dans l'*Acta Sanctorum* des Bollandistes, jésuites belges, une vive attaque contre l'authenticité des archives bénédictines. Dom Jean Mabillon entreprit un manuel de diplomatique où il exposa les règles de cette science et les appliqua à établir l'authenticité des diplômes mérovingiens de l'abbaye de Saint-Denis ; le *De re diplomatica* parut en 1681. Dix ans plus tard Mabillon prit part de nouveau à la polémique en publiant le *Traité des études monastiques*, réponse aux attaques du célèbre Trappiste, l'abbé de Rancé. Les mouvements religieux du XVII^e siècle exercèrent un effet salutaire sur l'historiographie ecclésiastique qui ne fut guère inférieure à l'historiographie civile. Les travaux des bénédictins, des jésuites, des oratoriens, des jansénistes convergeaient tous vers le même but, la préparation érudite de l'histoire proprement dite. Dans le ressort de l'histoire biblique, l'oratorien Richard Simon introduisit la critique historique et philologique que Bossuet pressentira funeste à l'orthodoxie.

Il ne nous reste qu'à considérer ce qu'on avait

fait dans la conception de l'Histoire comme genre philosophique ou moral. L'œuvre importante à ce point de vue est l'*Histoire Universelle* (1681), de Bossuet, écrite dans le même esprit que la *Cité de Dieu* de Saint Augustin. Bossuet essaie de montrer dans le progrès de l'humanité la main de la providence divine. Cet ouvrage est le dernier du genre comme il en est le plus important. Quant à la méthode de rédaction, l'auteur écarte les compilateurs et recourt continuellement aux sources ; de Mézeray, l'historien à la mode, il ne retient que le système d'exposition claire et suivie. C'est une véritable histoire de l'humanité, conçue dans ses plus grandes lignes, et non plus seulement une gazette destinée à tenir les lecteurs au courant des nouveaux progrès des sciences ou des arts, ni une discussion sur un point d'histoire particulier. La voie est ouverte aux historiens-philosophes du siècle suivant.

Cet exposé du développement de l'Histoire sous son aspect littéraire, savant, ou moral, s'impose dans une étude de Mézeray, car il faut envisager cet historien dans ses rapports avec la science de son époque. En matière de composition il pencha vers l'école humaniste, mais il eut cet avantage sur ses prédécesseurs qu'il pouvait profiter d'un siècle de recherches érudites et des travaux de savants comme Duchesne. Il faut aussi se représenter le public auquel s'adressaient ces publications historiques. C'était une société polie où la préciosité régnait grâce aux salons. La noblesse se plaisait à voir se perpétuer un passé où elle avait joué un si grand rôle : la haute bourgeoisie trouvait dans la lecture de l'histoire la satisfaction d'une curiosité légitime et d'un orgueil

patriotique. Ce fut seulement parmi le monde des savants que Mézeray trouva des adversaires et des critiques peu indulgents, ce qui d'ailleurs était assez naturel car les vrais érudits souffraient dans leur amour-propre de voir réussir un ouvrage historique où la science même jouait un rôle secondaire. « Il n'eut contre lui qu'un petit nombre de sçavans que le monde poli compte pour rien selon sa coutume, et qui ne pouvoient voir sans chagrin un jeune auteur s'élever sur les ruines des grands hommes dont il n'avait que suivi les traces » (1). De nos jours le public s'instruit principalement par le moyen du roman et du théâtre, ce qui exige le minimum de concentration intellectuelle et de temps. Au XVII^e siècle on avait peut-être plus de loisirs, mais il est certain aussi que les livres s'adressaient à un public plus restreint. D'ailleurs le goût, même pour les livres moins sérieux et moins profonds, était fort différent du nôtre en général. A cette époque régnait la mode des romans historiques qui tiraient leur sujet ou des temps légendaires de l'histoire de l'Occident, ou des événements des temps troublés du XVI^e siècle. Dans la première catégorie le *Faramond* (1661-1670) de La Calprenède est peut-être le plus connu, et la seconde est illustrée par la *Princesse de Clèves*, de Madame de La Fayette. Puis l'épopée restait un genre important, quoique le seul mérite d'un ouvrage tel que la *Pucelle* de Chapelain fût de montrer combien les esprits étaient tournés vers le passé.

On reconnaissait la valeur éducative de l'histoire

(1) LARROQUE : *Vie de Mézeray*, p. 14.

et on commençait à attacher plus d'importance à la façon dont elle était écrite. D'innombrables ouvrages furent publiés pour examiner la méthode de composition historique et formuler des règles pour aider les historiens futurs. Aussi l'Histoire prit-elle une grande place dans tous les systèmes d'éducation. En 1664, Paul Hay du Chastelet fit paraître un *Traité de l'Education du Dauphin* où il donnait une large place à l'Histoire qui « est non seulement une partie de la Politique, mais elle en est ce semble le soutien ; elle est tellement la science des Grands, que l'on a dit qu'un Prince qui ne la sçavait pas, ne pouvoit se vanter de rien sçavoir : elle doit faire le corps principal de toute l'Instruction de Monseigneur le Dauphin » (1). Mézeray conservait encore à cette époque les bonnes grâces de la Cour et des historiens sérieux et c'est lui que Hay du Chastelet juge le meilleur de tous les historiens français, « les autres nous ont fait plusieurs contes inutiles, mais comme celui-cy est homme de Lettres, diligent, laborieux, et plein de jugement, il a purgé nostre Histoire de quantité de choses vaines et basses, et qui estoient d'une foye fort suspecte, et a recueilly de siecle en siecle, ce que tous les autres ont dit de necessaire, et mesme attendu que son stile est excellent, et que c'est un arbre qui porte ensemble et des fruits et des fleurs, il fait paroistre les choses dans un jour bien plus grand et bien plus beau qu'elles n'estoient originairement » (2).

Mézeray est un érudit de la Renaissance à la façon de Rabelais par sa science et sa curiosité uni-

(1) P. 162 du *Traité*, publié à Paris, 1664, in-12.

(2) *Ibid.*, p. 171.

verselles, mais il est en même temps l'ébauche d'un classique du XVII^e siècle. Humaniste, érudit, commissaire de guerre, polémiste, académicien et lexicographe, il possédait les connaissances multiples utiles à un historien qui veut écrire l'histoire comme elle doit être écrite : c'est-à-dire, en la faisant fusionner avec les autres branches du savoir. C'était un homme d'action, que l'histoire mouvementée du XVI^e siècle séduisait particulièrement. En effet, Mézeray est l'historien par excellence des guerres de religion ; il résume pour sa génération les écrits de d'Aubigné, de La Popelinière, de de Thou et de Davila. Il consacre le tiers de son *Histoire de France* au récit d'un seul siècle ; tout le reste ne semble être qu'une introduction pour plaire aux curieux ou pour compléter ce récit du progrès et du développement de la France au XVI^e siècle.

L'étude de sa vie montrera quels furent le caractère et les talents de Mézeray, car l'explication du genre historique qu'il adopta, se trouvera dans ses aptitudes particulières et l'explication du sort de ses œuvres dans son caractère franc et intransigeant. Cependant, nous qui lisons l'*Histoire de France* de Mézeray avec nos idées actuelles, nous interprétons peut-être à contre-sens un auteur dont nous sommes séparés aujourd'hui par près de trois siècles. Le genre qu'il cultivait n'est pourtant pas encore mort. Depuis la Grande Guerre il s'est produit un renouveau d'intérêt pour l'Histoire dans le grand public auquel s'adressent les nombreuses « vies romancées » ou Histoires plus ou moins scientifiques et sérieuses. On pourrait comparer l'*Histoire* de Mézeray à l'*Esquisse de l'Histoire Universelle* de H. G. Wells

qui a eu tant de succès auprès du public anglo-saxon, quoique Wells ne soit pas admis au rang des historiens véritables. Alors que l'on constate actuellement ce renouveau et cette vulgarisation de l'Histoire, une étude de l'un des plus artistes parmi les historiens français avant l'Histoire romantique, pourrait servir à montrer comment on peut concilier la beauté de la forme avec un fond vrai, car quoiqu'il s'intéressât plus à l'unité artistique de son œuvre qu'à sa substance, Mézeray eut toujours présente à l'esprit la définition de Jean Bodin : (1) « Historia, id est *vera narratio* ».

(1) *Methodus ad facilem Historiarum Cognitionem*. 1566.

François Eudes de Mézeray ⁽¹⁾

François Eudes naquit en 1610 (2) au village et à la ferme d'Houay, commune de Ry, près d'Argentan dans la Basse-Normandie. Il était le troisième enfant et second fils d'Isaac Eudes et de Marthe Corbin. Son père, dans sa jeunesse, avait été destiné aux ordres, mais la peste, qui ravagea Argentan en 1587, en lui enlevant tous ses frères, l'obligea à changer de voie ; c'est ainsi qu'il devint chirurgien et comme tel se fit beaucoup remarquer. C'était un catholique fervent, mais ses opinions religieuses ne l'empêchèrent pas de s'attacher à la cause du futur Henri IV. On dit même qu'il aurait servi dans les troupes de ce prince et reçu en récompense une patente lui donnant le droit d'introduire des marchandises sans payer d'impôts, dans quelques villes de Normandie (3). Cependant, la preuve de ce commencement de fortune n'a pas été faite et il ne semble pas non plus probable que ses services lui aient valu des Lettres de noblesse (4). Exerçant sa profession et retirant des revenus appréciables de ses terres, qui se trouvaient dans la bourgade d'Argentan et dans la paroisse de Ry, il avait assez de fortune et, d'autre part, assez

(1) Voir l'appendice A. sur les biographies de Mézeray.

(2) On n'a pu trouver aucun document de nature à préciser cette date.

(3) LE LONG : *Bibliothèque Historique*, p. 975.

(4) DE LIMIERS : *Vie de Mézeray*.

d'esprit pour donner une éducation soignée à ses enfants. Estimé dans son pays il figura parmi les notables de sa paroisse. Du caractère de sa femme il ne nous reste que l'appréciation suivante : fille vertueuse, d'un esprit solide, d'un caractère décidé.

Ils demeurèrent longtemps sans enfants, mais leur foi naïve leur ayant fait faire un pèlerinage à Notre-Dame-de-Recouvrance, paroisse des Tourailles, dans l'espoir de voir cesser leur stérilité, ils furent gratifiés d'un fils, Jean, le 14 novembre 1601. Puis naquit une fille Marie qui épousera Pierre Horson. Après François et Charles, nés à un an de distance, vinrent Magdelaine, Jacqueline et une autre Marie. Jacqueline seule des filles ne se mariera point.

A l'âge de quatorze ans, Jean entra au collège des Jésuites à Caen, puis, ses études terminées, il passa deux années chez lui avant d'entrer à l'Oratoire et fut peut-être le premier précepteur de ses deux frères. Le 25 mars 1623, il fut reçu dans la communauté de l'Oratoire de la rue Saint-Honoré, par le cardinal de Berulle (1) ; sous-diacre dès 1624, il devint diacre pendant le carême de 1625. Il quitta les Oratoriens pour fonder la congrégation de Jésus et de Marie, le 25 mars 1643. Pendant que Jean Eudes, prêtre d'un naturel ardent et entreprenant, acquérait une grande réputation, comme prédicateur et missionnaire, dans la capitale (2), Charles se préparait dans son pays

(1) BERULLE (Pierre de) 1575-1629, cardinal, ministre d'Etat, fonda la congrégation de l'Oratoire en 1611 et fut l'introducteur et premier supérieur des Carmélites en France.

(2) Comme missionnaire, il prêcha 110 ou 112 missions où le chiffre des assistants s'éleva quelquefois jusqu'à 30 ou 40.000 personnes. La reine - mère et

à suivre la même profession que son père. Déjà chirurgien en 1638, il se montra plein de dévouement pendant la peste de cette même année. Echevin d'Argentan, il résista aux tentatives du gouverneur, de Grancey, qui voulait démolir un vieux beffroi, prononçant cette phrase qui peint bien le caractère des trois frères : « Nous sommes trois frères, adorateurs de la vérité et de la justice : le premier la prêche, le second l'écrit, et moi je la soutiendrai jusqu'au dernier soupir ». Charles prit dans la suite le nom de d'Houay. Il fut le seul des trois frères qui se maria.

Telle était la famille de François Eudes, qui prit le surnom de Mézeray d'un canton de ce nom dans la paroisse de Ry, suivant la coutume normande qui laisse à l'aîné le nom de famille, exigeant que les cadets y ajoutent celui d'une terre, ne fût-ce que d'une simple ferme appartenant à la famille. Ainsi il s'appelait Mézeray avant de suivre son aîné à la capitale.

Louis XIV goûtaient fort ses prédications et un jour aux Quinze-Vingts on compta jusqu'à douze évêques présents à son sermon. Auteur de nombreux livres de dévotion et l'un des principaux réformateurs de l'Eglise au XVII^e siècle, il a laissé le souvenir d'une telle piété qu'on a songé à le canoniser et un tribunal s'est constitué à Bayeux en 1878 dans ce but. Claude de La Madeleine, évêque d'Autun, écrivait au Pape Innocent X, en 1648, que le Père Eudes était un « homme véritablement envoyé de Dieu, puissant en œuvre et en parole ; comme un marteau propre à briser les pierres, il amollit et rompt la dureté d'un grand nombre de cœurs et les attire à la pénitence ».

Consulter : le P. Julien MARTINE : *Vie du R. P. J. Eudes*. Caen, 1880 ; l'abbé LECOINTE : *Etude sur Jean Eudes*. Caen, 1878, in-8° ; Henry COLLINS : *Life of Venerable Father Eudes* ; le P. MARTIN : *Athenae Normannorum*. m s. Bibliothèque de Caen, in-fol. 55, f° 213 ; HUET : *Origines de Caen*, p. 348, p. 631.

Il ne saurait donc être question de lui reprocher d'avoir abandonné un nom, qui aurait pu lui nuire à la Cour (1).

Après avoir profité des leçons de son frère aîné, François fut envoyé par son père à l'Université de Caen où il fit ses classes avec succès. Il montra du goût pour la poésie et pour les historiens de l'antiquité : Salluste, Tacite, Tite Live. Il fit sa rhétorique avec le célèbre Halley (2), comme en fait foi cette épigramme latine :

*Clarissimo ac eruditissimo viro
Francisco Mezeraeo
Regis consiliario
Et Franciae historiographo,
Olim in rhetorica auditori meo
Qui tripertitam suam
Franciae historiam
Ad me Lutetia misit,
Cum litteris peramanter ac elegantissimè scriptis,
Epigramma.*

*Annales quicunque volet pernoscerè Francos,
Hoc vigili curâ nobile volvat Opus.
Verborum hîc veneres, sunt hîc et pondera rerum,
Doctus et hîc Vero Scriptor ubique litat.
Cedant Aemilius, necnon Halianus, et hujus
Simia Serraeus, Scipiadesque Duplex.
Tempore posterior solo, vox publica testis,
Est Mezeraeus coetera cuncta prior (3).*

A vingt ans, il quitta l'Université et retourna à

- (1) Voir : BAYLE : *Œuvres* II, 163 ; NICERON, V. 295 ; LAUTOUR, p. 41-2.
- (2) Halley (Antoine) 1593-1676, « dès l'âge de vingt-deux ans il professa les belles Lettres dans l'Université de Caen. Il fit son capital de la Poesie latine. Il annota Virgile et Claudien » (HUET : *Origines de Caen*).
- (3) HALLEY : *Opuscula Miscellanea*, p. 304.

la maison paternelle où il trouva bientôt l'existence ennuyeuse ; c'est alors qu'il se décida à aborder la littérature. Confiant en ses talents poétiques, il croyait que ceux-ci pourraient lui valoir gloire et fortune.

Il vint à Paris se mettre sous la protection de l'abbé Nicolas Vauquelin des Yveteaux (1), frère du seigneur de Ry, François de Vauquelin. Fils du poète Jean Vauquelin, l'abbé des Yveteaux écrivait lui-même des poésies fines et délicates et il était toujours prêt à accorder son appui à ses compatriotes, venant chercher fortune dans la capitale. D'abord précepteur du duc de Vendôme, fils de Gabrielle d'Estrées, pour lequel il composa un poème, *l'Institution du Prince*, il le fut ensuite du Dauphin, le futur Louis XIII, mais son goût du plaisir le fit congédier. Ce fut lui qui présenta son compatriote Malherbe à la Cour. Il s'entourait de beaux esprits, dans sa maison du faubourg Saint Germain, mais à la fin de sa vie les traits bizarres de son caractère prirent le dessus. Tallemant des Réaux raconte (2) qu'« a son ordinaire, il s'habilloit fort bizarrement. Mme de Rambouillet dit que la première fois qu'elle le vit, il avoit des chausses à bandes, comme celles des Suisses du Roy, rattachées avec des brides ; des manches de satin de Chine, un pourpoint et un chapeau de peaux de senteur et une chaisne de paille à son cou. Mais quelquesfois, selon les visions qui luy prenoient, tantost il estoit vestu en satyre, tantost en berger, tantost en dieu, et obligeoit sa nymphe à s'habiller comme luy ». Ce fut donc

(1) Né au château de la Fresnaye, près Falaise, vers 1570, mort à Brianval le 9 mars 1649.

(2) *Historiettes* (éd. PAULIN PARIS et MONMERQUÉ) I. XXXI. p. 342.

dans ce cercle frivole que Mézeray se trouva introduit et il s'y distingua tout de suite. Pendant sa première visite il avait entendu conter une aventure galante dont il résolut aussitôt de tirer une comédie en vers. Il passa la nuit à rimer et telle était sa facilité qu'il présenta le lendemain son premier acte à des Yveteaux.

Son penchant pour la satire l'amena à s'occuper de politique et on lui attribue *L'Ombre de Sandricourt, Conseiller au Parlement apparue au President le Coigneux* (1) qui est une réponse au pamphlet de Matthieu de Morgues : *Conversation de maître Guillaume avec la princesse de Conti aux Champs-Élysées* (2). Mézeray défend Richelieu d'avoir fait assassiner la femme de Gaston d'Orléans, comme le prétendait Morgues, mais il s'élève contre les mauvais conseillers du roi, surtout contre le président Le Coigneux. Larroque ne donne pas le titre des satires qu'il aurait écrites d'abord contre le cardinal de Richelieu ou, ensuite, contre des personnages importants pendant la minorité de Louis XIV, sous prétexte qu'« on doit les oublier par respect pour les personnes qu'elles attaquent ». En dehors de ces ouvrages satiriques, Mézeray serait aussi l'auteur d'une épitaphe latine sur Malherbe.

Cependant des Yveteaux pensait que les talents de Mézeray seraient mieux récompensés, si celui-ci se consacrait à la politique et à l'histoire. Mézeray, en attendant de pouvoir suivre les bons conseils de cet ami sensé, voulut quitter le milieu galant où les

(1) Paris, 1631, in-12°, 27 pages.

(2) Paris, 1631.

circonstances l'avaient introduit et qui, bientôt, ne lui avait inspiré que du dégoût. Il sollicita les fonctions de commissaire aux armées et les obtint grâce à son protecteur.

Comme tel, Mézeray fit deux campagnes : probablement celle de 1635, inaugurée si brillamment par le maréchal de Châtillon, avec la victoire remportée sur le prince Thomas de Savoie, et terminée par de vaines démonstrations devant Bruxelles et Louvain, puis celle de 1636 entreprise pour repousser l'invasion de la Picardie par les Espagnols. Les seuls témoignages de son activité, à cette période de sa vie, sont quelques manuscrits sur les fonctions des officiers-pointeurs, parmi lesquels une « Instruction sur le fait de l'artillerie — circonstances et dependances d'icelle ou sur quoy les officiers sont ordinairement interrogez et examinez par un grand maistre » (1). Mézeray se lassa bientôt d'un métier où il ne trouvait ni gloire, ni récompense, et la corruption qu'il voyait autour de lui indigna son cœur de paysan honnête. Dans son *Histoire*, il parlera des « Intendants, Tresoriers et Commissaires ; gens qui, pour la plupart, s'imaginent que leurs emplois ne sont que des permissions de voler le Roy avec impunité, et de s'enrichir de la sueur du peuple et du sang des gens de guerre » (2). Il quitta soudainement l'armée sans savoir vers quelle autre profession il se tournerait. Cependant, de ces deux campagnes, il conserve des impressions qu'il utilisera plus tard dans la composition de ses ouvrages historiques. Il avait vu la

(1) Bibliothèque Nationale, fonds français, 20,785, fol. 99.

(2) *Histoire* III, p. 1193, année 1597.

guerre de près : il avait pris part à des batailles, vécu la vie des camps, appris le langage technique de l'art stratégique, et la langue truculente des soldats.

Ainsi l'existence de Bel Esprit et la profession militaire l'avaient tour à tour rebuté. Lors de son second séjour à Paris il avait 26 ans et se trouvait sans profession et sans argent. Il fallait vivre : pour rester dans la capitale, il devait trouver un métier qui lui assurerait un moyen honorable de gagner de l'argent. Il décida finalement de se faire auteur.

Puis, pour suivre les conseils de son bienfaiteur, des Yveteaux, il s'enferma dans le collège de Sainte-Barbe où il s'adonna pendant six ou sept ans à l'étude. A cette période de sa vie, il n'était plus « un bel esprit parasite et coureur de ruelles, mais au demeurant un rude paysan déterminé à labourer son sillon ». (1). Cependant sa santé s'affaiblit par l'excès du travail. En 1638, Mézeray serait revenu dans son pays. On montrait encore il n'y a pas si longtemps un arbre que, selon la tradition locale, il aurait planté à la naissance de Louis XIV, mais on n'était d'ailleurs pas d'accord sur cet arbre : on prétendait tantôt que c'était un noyer, tantôt un orme.

De retour à Paris il entreprit de lire les historiens français et cette lecture le persuada qu'il y avait de la gloire à acquérir en suivant leurs traces. Il voyait bien les fautes qu'avaient commises ses devanciers mais, sans s'arrêter aux difficultés du projet et se fiant à sa propre pénétration et à son propre discernement, il forma le dessein d'écrire une *Histoire de France*. Richelieu s'intéressait à Mézeray, et pendant

(1) LEVAVASSEUR, *Notice*.

sa maladie il lui avait fait don d'une gratification de deux cents écus. Sans doute aurait-il voulu se l'attacher, mais il n'en eut guère le temps, car ce ne fut que deux ans avant de mourir que le Cardinal connut Mézeray (1). Il est tout à fait invraisemblable que le Ministre, accablé de travail, épuisé par sa maladie et par ses voyages, ait pu fournir à un pauvre auteur inconnu, des détails secrets que lui seul pouvait connaître. Et pourtant, on attribua à Mézeray pendant longtemps, la rédaction de la première partie des *Mémoires* de Richelieu, sans autre preuve que l'existence d'une copie de ces *Mémoires*, trouvée dans les papiers de Mézeray après sa mort (2).

Depuis le moment où il s'enferma à Sainte-Barbe, jusqu'à la publication de son *Histoire de France*, Mézeray passa son temps à lire, à annoter et à rédiger des mémoires. Sa première intention fut d'écrire une Histoire savante, une Histoire pour les historiens, mais sa maladie lui montra qu'un travail gigantesque tel qu'il se le proposait, n'aurait pas une récompense comparable à l'effort qu'il devrait fournir. « Et comme il étoit persuadé que la plupart des hommes sont des juges peu équitables de la bonté d'un ouvrage

(1) Richelieu est mort le 4 décembre 1642.

(2) Le début des *Mémoires* de Richelieu fut publié sous le titre de l'*Histoire de la Mère et du Fils* à Amsterdam 1730 in-4° et 1731 2 vol. in-12°, puis réimprimé sous le titre de l'*Histoire de la régence de la reine Marie de Médicis*, La Haye et Francfort sur Meyn 1743 in-4°. Selon les termes du *Rapport sur l'édition des Mémoires du Cardinal de Richelieu* (Soc. Hist. de France. Paris, 1905) p. 71, il faut « restituer à Mézeray, non pas la paternité de l'*Histoire de la Mère et du Fils* mais l'initiative de la meilleure des deux copies qui nous aient été conservées ».

et qu'ils ne sentent que rarement la différence qu'il y a d'une Histoire exacte à celle qui ne l'est pas, il s'avisa de donner à la sienne quelque chose de propre à éblouir les ignorans, et d'agréable à ceux qu'une application trop sérieuse à la lecture d'un long ouvrage fatigueroit infailliblement, s'ils ne trouvoient de quoi se delasser en chemin » (1).

Il visa ainsi plutôt à la perfection de l'expression qu'à la vérité scientifique. Dans ce but, il se mit à former son style par la traduction de plusieurs ouvrages. Son coup d'essai fut une traduction du *Polycraticus* de Jean de Salisbury, qu'il fit sur la demande du Marquis d'Asserac et qui vit le jour en 1640 sous le titre : *Les Vanitez de la Cour* (2). Puis vint une traduction de l'ouvrage de Grotius : *De Veritate Religionis Christianae* (3) déjà traduit en français par Etienne de Courcelles en 1636. La version de Mézeray était assez exacte, mais à cause de cette exactitude même elle ne put garder l'élégance de l'original. Mézeray aurait d'ailleurs laissé échapper quelques er-

(1) LARROQUE : *Vie de Mézeray*, p. 10.

(2) Paris, 1640, in-4°, 659 pp. Le privilège date du 29 avril 1638. La traduction est précédée d'une vie de l'auteur et d'un avant-propos. Johannes Sarinsburiensis ou Parvus ou Leverianus, né vers 1120, mort à Chartres en 1180 fut l'élève d'Abélard. Son *Poly-craticus, sive de nugis curialium et vestigiis philosophum* fut publié à Bruxelles en 1476 et, avec le *Metalogicus* en 1613 à Lyon.

(3) 1627. *La Verité de la Religion chrétienne, ouvrage traduit du latin de Monsieur Grotius*. Paris, Moreau, 1644, in-8° « Imprimé dans les nouveaux caractères imitant l'Ecriture, inventez par ce Pierre Moreau mais qu'on abandonna bientôt ». La traduction faite en 1724 par l'abbé GOUJER fit oublier celle de Mézeray. Jean Hugo de Groot (1583-1645) fut ambassadeur de Suède à la Cour de France de 1625 à 1645.

reurs que La Mothe le Vayer n'a pas manqué de signaler (1). Mais le choix de ces deux ouvrages prouve que Mézeray avait une personnalité peu influencée par les goûts de la jeunesse de la capitale, un esprit ferme et sérieux.

Tout en s'exerçant au maniement de la langue, Mézeray amassait des connaissances historiques, lisait les vieilles chroniques et faisait un choix d'extraits de monographies. Dans ce travail, il n'apportait pas un talent particulier pour l'Histoire, mais une bonne volonté et un courage qui ne laissaient pas douter du succès futur de ses ouvrages. Ses écrits circulaient de main en main comme en fait foi la lettre suivante : (2)

Monsieur,

Ne vous offencez pas s'il vous plaist de quoy je vous rends si tard vos papiers. Il fault du temps pour se resoudre a restituer tant de richesses et ne veux pas vous celer que je ne vous les renvoye qu'a regret et bien en colere contre ces casuistes qui ne veulent pas nous permettre de retenir le bien d'autruy quand il nous accomode. Cette maxime est bien rude, et sans doute elle doit recevoir quelques modifications pour les honnestes larcins. Mais pour moy je ne demande aucune exception ny dispense du vœu particulier que j'ay fait d'estre eternellement de toute l'estendue de mes affections, Monsieur, Votre tres humble et tres obeissant serviteur
Nosandre, du III janvier 1642.

Avant de soumettre les fruits de ses travaux au public, Mézeray tâcha de trouver un protecteur pour son livre. D'abord il aurait songé à Richelieu comme

(1) *Hexameron rustique*. Paris, 1670, in-12°, p. 44.

(2) Bibliothèque nationale, fonds français, 20.793, fol. 377.

l'indique ce brouillon d'une dédicace qui se trouve encore parmi ses papiers (1).

Monseigneur,

Estant si heureux que de vivre sous l'Empire du plus grand des Roys, et sous l'Administration de Vostre Eminence, j'ay pensé que c'estoit une louable temerité de tenter quelque chose de grand, et d'entreprendre un ouvrage digne de la gloire que vous avez acquise a la France. En ce temps, Monseigneur, qu'elle est comblée de tant de merveilles, de prosperitez et de victoires, c'est un trop bel avantage d'estre françois pour n'avoir pas du cœur et de l'ambition. Aussi pour m'efforcer de faire sçavoir à la Posterité que j'ay vescu sous un Regne si glorieux j'ai bien osé composer l'Histoire de France et retracer les illustres actions de plus de soixante souverains qui ont tenu le Sceptre d'une si florissante Monarchie ».

De cette façon, il aurait répondu au geste généreux qu'avait eu le Cardinal à son endroit pendant sa maladie ; geste qu'il a raillé, dit-on, plus d'une fois mais qu'il promettait cependant de payer avec « un léger tribut de la verité ». Dans cette préface, il fait l'éloge du système de patronage littéraire, artistique et scientifique qui lui paraissait conforme à « cette héroïque libéralité », disait-il au Cardinal, « dont vous entretenez l'émulation des beaux esprits ». Mais Richelieu étant mort avant la publication de l'ouvrage, Mézeray rechercha le patronage de la Reine-régente. Ayant obtenu le privilège royal le 13 juin 1643, il fit paraître le premier volume de son *Histoire* cette même année, la première du long règne de Louis XIV. Au début du volume consacré « A

(1) Bibliothèque Nationale, fonds français, 20,788 fol. 462.

l'immortelle Gloire du Tres-Chrestien, Tres-Grand et Tres-victorieux Monarque Louis le Juste », se trouve un portrait équestre de ce même roi, suivi d'un autre portrait de la reine-mère et de ses deux enfants. La dédicace à la Régente semble prévoir une politique de calme et de tranquillité qui ne rappellerait point la période troublée due à la politique belliqueuse de Richelieu : « ainsi n'estant plus de danger que nous devions craindre, ny plus de bon-heur que nous ne puissions esperer, les François ravis de ces merveilles, disent justement de V. M. ce qui fut autrefois dit de la Reyne mere de S. Louys : « Que vous estes la Sagesse avec laquelle tous biens nous sont venus en abondance ».

Le titre explique avec beaucoup de détails le contenu de ce livre nouveau :

Histoire de France depuis Faramond jusqu'à maintenant. Œuvre enrichie de plusieurs belles et rares Antiquitez, et d'un Abrégé de la vie de chaque Reyne dont il ne s'estoit presque point parlé cy-devant. Avec les portraits au naturel des Roys, des Reines et des Dauphins, tirez de leurs Chartes, Effigies et autres anciens Originaux ou de leurs veritables Copies conservées dans les plus curieux Cabinets de l'Europe. Le tout embelly d'un recueil necessaire des medailles qui ont esté fabriquées sous chaque Regne ; et de leur Explication ; servant d'esclaircissement pour la memoire des choses les plus signalées advenuës dans cette Monarchie.

Les portraits sont tirés du recueil : *Les Vrais Portraits des Rois de France, par Jacques de Bie, Chalcographe, Seconde Edition, augmentée de nouveaux Portraits et enrichie des vies des Rois par le R. P. H.*

de Coste (1). Mézeray incorpore les gravures dans son livre, tout en reprochant au Père de Coste d'avoir laissé son travail à moitié fini. Dans les *Vies* du Père de Coste, les rois seuls apparaissent, laissent « la moitié d'eux-mêmes dans le tombeau ». Mézeray décida de suppléer à ce défaut et de parler des reines de France.

Ce fut pour plaire au Chancelier Séguier, son protecteur, que Mézeray y joignit des médailles qu'il prétendait faire passer pour anciennes et importantes. Ces médailles furent tirées aussi d'un recueil de ce même de Bie : *La France Métallique* (2). Il y en avait peu dont on pût garantir l'authenticité mais le graveur s'explique dans sa préface : « quelque diligence que j'aie apporté, je n'ay rien trouvé en ce sujet Métallique passé le regne de l'Empereur et Roy Charlemagne. Toutefois lisant l'Histoire qui precedoit, j'avois observé, à commencer par Faramond, d'assez belles occasions, ce me sembloit de battre et frapper des Medailles, et les ayant proiettées en mon esprit à la façon et imitation des Antiques, j'en dressay de petits modeles et desseins ». Le but du recueil fut de traiter « l'Histoire de France à la façon que les Antiquaires ont traité celle de Rome par le dechiffrement exact des Medailles de cet Empire, depuis sa naissance jusques à leur temps ». Mézeray se montra

(1) Paris, 1636, in-folio. La première édition, Paris, 1634 in-folio, ne comporte pas les *Vies* du Père de Coste.

(2) Publié avec une « Explication ou Description sommaire des Medailles ». Paris 1636, 2 vols. in-folio. Une copie manuscrite de l'*Histoire metallique des rois de France jusqu'à Louis VIII* annotée de la main de Mézeray se trouve parmi ses papiers. Bibliothèque Nationale, fonds français 20.774, folio 1-53.

fort peu reconnaissant à l'égard de de Bie qui lui avait rendu service sans même le connaître : il n'y fit jamais allusion. Tout en lui empruntant le dessin des médailles et l'idée même du livre, il trouve que les médailles étaient « plutôt embrouillées qu'expliquées par je ne sçay quel discours confus qui representoit bien ce que les yeux voyoient, mais non pas ce que l'esprit devoit concevoir » (1).

Les portraits des rois furent complétés par des épigrammes composées par l'académicien Jean Baudoin (2), ami intime de Mézeray. Cette contribution a fait croire que le rôle de Baudoin dans la composition de l'*Histoire* aurait été plus considérable encore. Il aurait même composé tout le premier volume, mais sa mort étant survenue avant qu'il ait pu l'achever, Mézeray aurait été chargé d'écrire la suite et le tout aurait paru sous le nom de ce dernier (3). Cependant Baudoin n'est mort qu'en 1650, sept ans après la publication du tome premier. D'ailleurs Mézeray, dans sa *Préface*, avoue la dette qu'il a contractée à l'égard de son ami, pour les épigrammes et quatrains, mais ne parle pas d'autre chose. Cependant Baudoin a peut-être pu lui fournir des matériaux, (4) ayant abandonné son propre dessein d'écrire l'his-

(1) *Histoire*, Préface.

(2) Sur Baudoin, voy. PELLISSON et d'OLIVET, t. I, p. 259.

(3) BRUNEAU, *Supplément de l'Institution des Vingt Universités de France*, p. 403. *L'Athenae Normannorum* dit (fol. 388) « De Mezeray — petiit Parisiis, qua in urbe Regia Joannes Balduinus vir quoque Academicus eum adiutorem sibi adjunxit, ut historia Francorum corpus contexeret. Demortuo Balduino Mezeræus, sic a loco nativitatis appellatus, deinceps selectus est ad perficiendum inceptum opus ».

(4) LE LONG, V. p. 975. LENGLET-DUFRESNOY, IV, p. 46.

toire de France, pour consacrer ses efforts à la traduction qu'il publia en 1644, de l'*Histoire des Guerres Civiles de France* de Davila. On prétend aussi que Mézeray aurait été chargé par Baudoin de rechercher des pièces relatives aux rois mérovingiens et qu'il aurait été entraîné ainsi indirectement à composer son *Histoire*. Autre conjecture : (1) son ouvrage ne serait pas autre chose que l'explication des gravures de de Bie.

Le deuxième tome de l'*Histoire de France*, dédié au chancelier Séguier, parut en 1646. Après un délai de cinq ans, délai peu surprenant étant donné l'étendue de cette partie de l'ouvrage, le troisième et dernier tome fut publié, dédié à George Guillaume de Brunswic, que Mézeray avait probablement connu, lorsque le duc fit une visite à la Cour de France.

Cet ouvrage, qui fait époque dans l'histoire de l'historiographie, est d'une forme originale quoique plutôt naïve au début. Dans cette partie, le texte se glisse discrètement parmi les enjolivements, cédant la place principale aux portraits et aux médailles. Il y a d'énormes lacunes dans la narration, mais peu à peu le texte prend le dessus et les enjolivements ne forment plus l'intérêt principal. Mézeray s'excuse de l'exiguité de la matière du premier volume en disant qu'on l'avait fait imprimer en son absence : « Je vous avoüeray que les vingt-cinq premières feuilles ont esté tirées plustost que je ne voulois, et sans que j'en fusse adverty. J'avois envie de traiter la premiere Race un peu plus au long ; là où en la façon qu'elle paroist icy, elle n'est pas de juste proportion à tout

(1) LE LONG, V. p. 975. BOURGEOIS et ANDRÉ, III, I, p. 299.

le reste du corps » (1). On peut facilement comprendre l'erreur qu'ont faite les critiques en attribuant à Baudoin un si grand rôle dans la composition de l'*Histoire* car le succès du premier volume est presque entièrement dû à ses quatrains et aux gravures de de Bie quoiqu'on y discerne déjà les signes de l'épanouissement futur de l'ouvrage. Les portraits des rois, de Pharamond jusqu'à Childeric, avec une honnêteté naïve, sont laissés en blanc. Plus loin il y aura les portraits conçus d'une manière analogue, de deux dauphins qui « moururent en maillot » (2). Quoique les images des rois manquent quelquefois, les quatrains de Baudoin ne font jamais défaut. Pour célébrer les qualités de Pharamond dont le portrait avait échappé à l'esprit ingénieux du graveur flamand, Baudoin composa les vers suivants :

*Tu ne vois point icy la naturelle Image
De ce Roy, qui fonda l'Empire des François :
Mais tu peux voir par tout qu'il eust cet avantage
D'avoir joint le premier les Armes et les Loix.*

Rendu célèbre par la publication de son *Histoire*, Mézeray n'y gagna d'ailleurs pas une existence plus douce. Il habitait toujours Sainte-Barbe, mais pour subvenir aux frais de son travail et même pour gagner sa vie, il continuait à compulser des mémoires et à rédiger des ouvrages historiques. Le chancelier Séguier avait obtenu pour lui une pension et une situation officielle. Lors du partage des biens de son père, mort en 1644, il est désigné comme « Messire François Eudes, conseiller-commissaire du roi en ses

(1) *Histoire*, Préface.

(2) *Histoire*, II, p. 348.

guerres et historiographe de France ». Il fut le seul des trois frères qui n'alla pas aux obsèques, retenu à Paris sans doute par ses travaux, ou bien par son manque d'argent.

Au commencement de 1646 parut *Orasie* (1), rédigé par Mézeray d'après des mémoires qu'on lui avait fournis. D'ailleurs la composition elle-même, lui en est due en grande partie et le choix du rédacteur a été heureux, car Mézeray s'entendait fort à la narration (2). Ce n'était pas un simple exercice de langage ou de composition. Le rédacteur prétendait que son livre fût considéré comme véridique : « Au reste bien que cet ouvrage porte le titre de Roman, il n'est pourtant pas de ces ingénieuses Fables, qui ne sont propres qu'à amuser les esprits foibles et enchanter l'imagination ; c'est une véritable Histoire toute pleine de tres-rares evenemens, et qui n'a presque rien de supposé que les noms » (3). En effet, si les personnages se présentaient sous les noms habituels du roman pastoral, tels que Diane, Hippolyte, Philopemon et Corydon, la simplicité apparente d'une histoire pastorale couvrait « un Tableau de la plus magnifique et plus pompeuse Cour que l'on ayt jamais veüe : d'une Cour où regnoient les vraies civilitez, et la plus pure politesse : où les fausses galanteries et les bassesses n'estoient point introduites » (4). Cette description de la Cour de Henri III était due à

(1) Paris 1646, 4 vol. in-8° privilège du 10 septembre 1645.

(2) Voir SOREL : *Bibliothèque Française*, p. 426.

(3) *Orasie*, Dédicace à Monseigneur le Maréchal de Bassompierre.

(4) *Ibid.*, Préface.

Madeleine de Senecterre « un des plus beaux esprits de la cour il y a assez longtemps » (1).

*
* *

En 1648 Mézeray fut élu à l'Académie. A cette époque il avait à son actif deux traductions, l'*Orasie*, et les deux premiers tomes de son *Histoire de France*, sans compter quelques morceaux écrits dans des circonstances diverses. Ces travaux variés et profonds étaient suffisants pour qu'on pût juger de la valeur morale et intellectuelle de l'homme. Déjà, dans la préface originale de son *Histoire*, dédiée au Cardinal de Richelieu, Mézeray considérait l'élection à l'Académie Française comme chose fort souhaitable pour un écrivain ambitieux. Il l'appelle « cette celebre Academie françoise, que vous avez composée de tant de rares esprits. Et je m'estimerois heureux » dit-il au Cardinal, « si je pouvois joindre mes travaux a tant de beaux ouvrages qu'elle prepare pour vostre gloire ». Cependant il ne brigua pas d'emblée ses suffrages, mais son ambition se réalisa quand il fut reçu à l'Académie à la place de Voiture. Le discours de réception de Mézeray, comme ceux de bien d'autres, a été perdu.

Après la mort de Vaugelas en 1650, on le chargea de préparer le « canevas » du fameux *Dictionnaire* de

(1) Morte en 1646. Tallemant des Réaux dit : (*Historiettes* I, p. 226) « Elle a fait un roman où il y a assez de choses de son temps. On l'a imprimé depuis sa mort ; il n'est pas trop mal écrit, mais elle affecte un peu trop de paroistre sçavante. C'est le vice de la plus part des femmes qui escrivent ». Tallemant des Réaux, avec son inexactitude habituelle, se trompe sur la date de publication (le privilège est de septembre 1645).

l'Académie. Selon Furetière, le travail de l'Académicien qui devait faire ce « canevas », consistait à composer « le catalogue des mots, de les ranger en leur ordre, d'en faire des définitions, d'y adjouter les epithetes, les phrases, figures et proverbes, tant celles qu'il a pû trouver dans son imagination que dans tous les Livres et Dictionnaires imprimez. Il le vient lire en suite à l'Académie qui en approuve ou corrige ce qu'il luy plaist. De sorte que ce grand Ouvrage, qu'on prosne si haut, et qu'on fait croire estre le travail d'un grand nombre de personnes illustres, n'est veritablement et en effet que celui d'un seul homme, qui en donne quelque communication à ses amis pour en apprendre leur sentiment, et qui souffre qu'ils le barboüillent par leurs corrections et additions » (1). En douze ans, Vaugelas n'avait pu terminer que les six premières lettres, le reste est dû à Mézeray qui y travailla pendant trente-trois ans.

Il apportait à son travail un soin minutieux : pour les mots techniques de la pharmacie ou du droit, Mézeray consultait « le maistre-garçon de Racicot son Apothicaire et le clerc de son Procureur » qui, dit Furetière avec malice, « ont eu plus de part au Dictionnaire que beaucoup d'Académiciens dont les noms sont dans la Liste » (2). Il écrivit des mémoires pour faciliter la composition du Dictionnaire et se proposa de faire une étude sur le premier et plus grand obstacle que rencontra l'Académie, l'incertitude de l'orthographe. Les fruits de ses recherches furent incorporés dans un traité, dont le titre primitif fut :

(1) FURETIÈRE : *Second Factum*, p. 65.

(2) *Ibid.*, p. 33.

Observations de l'Académie Française touchant l'orthographe, prises sur les propositions et recherches de Monsr. de Mézeray. Le volume passa de main en main et le manuscrit fut revu et annoté, par les académiciens qui en étaient chargés. La date de l'ouvrage est indiquée, avec toute la précision possible : « Cet ouvrage a esté commencé un lundy 14 d'aoust et finy un jeudy 12 d'octobre 1673 ». Pellisson mit en marge : « Sçavoir s'il ne seroit pas plus modeste de mettre : Sentimens de l'Académie françoise touchant l'Orthographe. Dans un petit avant-propos on rendroit à M. de Mézeray l'honneur qui lui est dû ». Bossuet approuva ce nouveau titre et l'on relégua le nom de Mézeray dans la préface, au lieu de lui donner la place d'honneur. Mézeray et Doujat furent chargés de la revision. Bossuet voulait leur adjoindre Regnier ; cependant, Doujat s'étant retiré, Mézeray revit seul le traité qui fut imprimé avant le mois d'août 1674 (1). Il existe toujours, parmi ses papiers conservés à la Bibliothèque Nationale (2), un traité rédigé par Mézeray sur cette « Question Académique : Faut-il escrire scavoir, jay sceu, je scauray, scachez, scachent, je scavois, etc., avec une *sc* ou seulement avec une *s* ». L'auteur hésita entre ceux qui pratiquaient « la fausse maxime », qu'il faut écrire comme on parle et les grammairiens qui avaient déjà discuté la question, « par cete raison particuliere que le verbe scavoir

(1) MARTY-LAVEAUX : *Etudes*, pp. 293-295, 307-8. Le manuscrit est inscrit à la Bibliothèque Nationale sous le n° 9187 du fonds français, supp. français 5540. Voir aussi BEAULIEUX (Ch.) *Histoire de l'Orthographe française*, t. I, pp. 347, 353, t. 2, p. 69. Paris, 1927.

(2) Fonds français, 20.793, fol. 17.

ne vient pas du latin *scire*, mais de *sapere* ». Mézeray se décida finalement en faveur de ces derniers.

Dans tous ces travaux du dictionnaire, Mézeray suivait le plan conçu par Vaugelas et les premiers académiciens. Patru voulait en substituer un autre et une discussion acharnée s'éleva entre Mézeray et lui, apparemment sur la question de savoir si la lettre A devait être classée simplement comme voyelle, ou bien comme substantif masculin — discussion qui dura cinq semaines et qui se termina par le refus de Patru d'assister aux séances (1). Patru et Mézeray avaient déjà donné à l'Académie les épithètes de « deliberante, de deputante et de remerciante » (2) et ces disputes s'ajoutant aux discussions fréquentes qui étaient soulevées de tous côtés, retardant sans cesse le travail, finirent par irriter Mézeray. Aussi, pour se prévaloir du mérite qui était le sien, eut-il un moment l'intention de faire imprimer son « canevas », pour faire connaître au public « le bon qui estoit de lui et le separer du mauvais qui estoit de l'Académie » (3).

Mézeray se faisait souvent remarquer par son humeur caustique. Dans ses cahiers qui sont, pour ainsi dire, le brouillon du Dictionnaire, on trouvait souvent des exemples ou des phrases qui montraient plus d'indépendance d'esprit, ou même de cynisme, que de soumission au pouvoir. Ses collègues lui avaient fait supprimer la phrase : « Tout comptable est pendable », dans sa définition de « comptable »,

(1) FURETIÈRE : *Second Factum*, p. 35.

(2) *Ibid.*, p. 42.

(3) *Ibid.*, p. 65.

mais Mézeray ne s'avoua pas battu ; il ajouta : « Rayé quoique véritable ». Lors de la visite de la reine Christine de Suède à l'Académie, le lundi 11 mars 1658, sa conduite presque familière contrasta au plus haut degré avec celle de la plupart des Académiciens. La célèbre lettre de Patru à d'Ablancourt nous donne la description complète de cette séance extraordinaire. Chapelain et Conrart étant absents, Mézeray était assis « au bas bout de la table, vis-à-vis de la Princesse, avec l'écritoire, le papier, le cayer, et le porte-feuille de la Compagnie ; et cela comme représentant le Secrétaire ». Et Patru continue : « Ensuite le Directeur (1) dist à la Reine que l'exercice ordinaire de la Compagnie estoit de travailler au Dictionnaire, en attendant Grammaire, Rhétorique, etc., et que si S. M. l'avoit agreable, on lui en liroit un cayer. Fort volontiers, dit-elle. M. de Mézeray lut donc le mot de *Jeu*, où entre autres façons proverbiales il y avoit : *Jeux de Princes, qui ne plaisent qu'à ceux qui les font* : pour dire une malignité ou une violence faite par quelqu'un qui est en puissance (2). Elle se mit à rire. On acheva le mot qui estoit au net, où pourtant il y avoit bien des choses à dire. Il eust été mieux de lire un mot à éplucher, et choisir quelque beau mot, parce que nous eussions tous parlé : mais on fut surpris, et les François le sont toujours. Cela fit aussi qu'il n'y eut pas beaucoup de

(1) Pierre Marin Cureau de la Chambre.

(2) La princesse venait de faire assassiner, le 10 novembre 1657, son écuyer Monaldeschi à la grande horreur de la France et au préjudice du droit d'exterritorialité. Est-ce que Mézeray avait choisi ce mot à dessein ?

pieces prestes pour lire. Cela neanmoins se passa fort bien, et la Reine en témoigna grande satisfaction » (1).

Ses propos hardis, ses façons de faire un peu rudes contrastaient avec la politesse exagérée et la basse servilité des savants ou des courtisans, qui composaient l'Académie pendant le règne de Louis XIV. Lui, était toujours le bon paysan normand venu chercher fortune à Paris. Son bon sens ne le quitta jamais ; d'ailleurs il aimait l'étude et avait vraiment du talent, aussi, malgré la rudesse de son caractère et de ses manières, fut-il élevé par ses collègues à des postes d'honneur. Conrart mourut en 1675 et Mézeray lui succéda comme secrétaire perpétuel. Cela prouve qu'il n'avait rien perdu de la haute considération que ses confrères avaient pour lui, au moment de son élection à l'Académie. On ne peut guère juger du travail de Mézeray dans cette première rédaction du Dictionnaire, car il avait la malchance d'être forcé de travailler d'après les plans d'autrui. Sans doute fit-il de son mieux pour en tirer le meilleur parti possible, mais les résultats de ses travaux ont disparu depuis. En 1672, on avait confié au sieur Petit, imprimeur de l'Académie, la partie du manuscrit qui allait jusqu'à la lettre M. Mézeray montra aux autres académiciens que cette impression pleine d'erreurs, (trop nombreuses pour que le système des errata et des cartons suffît à la mise au point), n'était pas un monument lexicographique digne de leur docte Compagnie. Furetière et lui étaient d'avis qu'il fallait envoyer toute cette première impression « aux

(1) PATRU : *Œuvres diverses*, pp. 572-5.

Beurrières » (1). L'Académie, d'abord offusquée par tant de franchise, se rangea cependant par la suite à cette opinion et retira les 1200 pages déjà tirées, des mains de l'imprimeur. Les cahiers terminés jusqu'à la lettre P restèrent chez Mézeray. Après sa mort, Furetière fut chargé d'aller les demander aux héritiers de l'historien et on accusa Furetière, d'avoir gardé tout ce qui pourrait lui servir pour son propre Dictionnaire et de n'avoir rapporté à l'Académie, que des matériaux fautifs ou sans valeur. Ainsi on avait vu disparaître à deux reprises le travail personnel de Mézeray et la première édition du *Dictionnaire*, celle de 1694, n'en garde finalement que très peu.

En dehors de ses travaux lexicographiques, Mézeray gérât les finances de l'Académie, plaçant chez des libraires aux taux les meilleurs, les fonds et les legs dont elle disposait. Il s'acquérât ainsi une réputation égale d'homme d'affaires et d'académicien remarquable. On le soupçonnait toujours de donner une boule noire au moment du scrutin. Il se défendit en disant qu'il agissait ainsi, pour laisser à la postérité un monument de la liberté de l'Académie, dans ses élections. Cependant, il se joignit à Bossuet, à Pellisson, à Courcillon, au Marquis de Dangeau et à Fléchier pour obliger Huet à entrer à l'Académie, malgré les refus de celui-ci (2).

La situation qu'il occupait dans le monde des Lettres ne lui ôta pas sa liberté de penseur et d'auteur. Selon Costar, Mézeray passe pour avoir été

(1) FURETIÈRE : *Troisième Factum*, p. 35.

(2) 1674. HUET : *Mémoires*, liv. V, p. 190. *Comment*, lib. V, p. 308.

« grand frondeur pendant qu'il y avait une Fronde » (1). Son biographe a dressé une liste de vingt pamphlets satiriques qu'il aurait fait paraître en 1652 sous le pseudonyme de Sandricourt, « mais personne de ceux qui étoient en quelque commerce avec le monde n'ignore que c'est l'anagramme de François Eudes où l'on a changé quelques lettres » (2). Malgré l'opinion des contemporains, cette anagramme qui n'obéit pas à la règle du genre, ne peut être considérée comme une preuve de ce que le biographe avance. Il est peu probable, dit Lautour (3), que Mézeray ait fait une anagramme d'un nom dont il rougissait, au dire même de Larroque. Moreau le nie aussi (4) et démontre par des preuves tirées des libelles eux-mêmes, que l'auteur qui se cachait sous ce pseudonyme avait fait des études médicales, qu'il connaissait les langues latine et grecque, qu'il avait voyagé en Italie et savait l'italien et l'espagnol. Il en conclut que Sandricourt ne pouvait être Mézeray. Mais le père et le frère cadet de Mézeray n'ont-ils pas été chirurgiens ? Et Mézeray lui-même n'a peut-être pas borné ses études à celles des belles-lettres, car, à sa mort, il légua des livres de médecine à son neveu Jean Eudes, médecin (5). C'était un savant aussi bien qu'un homme du monde et il était rare au XVII^e siècle, de rencontrer un homme d'un tel milieu et d'une telle éducation, qui ignorât complètement l'italien et l'esp-

(1) DESMOLETS : II, p. 327.

(2) LARROQUE, *Vie de Mézeray*.

(3) *Vie de Monsieur Lautour du Châtel*, p. 48.

(4) MOREAU, I, p. 10.

(5) *Testament de Mézeray*, art. XXX.

gnol, les langues à la mode. Partout dans ses ouvrages, dans ses manuscrits et ses lettres, on trouve les traces d'une connaissance assez approfondie de toutes ces langues. La seule preuve contraire, de quelque poids, est tirée de la troisième partie du *Censeur du monde et du temps* où Sandricourt déclare avoir cinquante-six ans ; or Mézeray en 1652 n'en avait que quarante-deux. Comme on l'a déjà vu, il s'était mêlé de politique sous le ministère de Richelieu, mais malgré tout on ne peut affirmer aujourd'hui qu'il ait été l'auteur de la totalité ou d'une partie de ces libelles.

Son élection à l'Académie avait donné encore plus d'éclat au nom de Mézeray, dont la réputation d'historien avait été déjà consacrée par le brevet d'historiographe du Roi. Les libraires qui voyaient que tout ce qui venait de la plume de Mézeray était recherché du public, lui demandèrent de revoir la traduction de l'*Histoire de la Décadence de l'Empire Grec* de Chalcondylas et d'en écrire la suite. La traduction que Vigenère en avait déjà faite avait vieilli et le public souhaitait un style plus à la mode. Mézeray s'acquitta passablement de la revision, quoique la suite qu'il y ajoute soit assez négligée. « Il y regne un air de Gazette qui n'est supportable qu'à des Lecteurs sans goût et sans lumière ». Il aborda ce grand travail en 1649 et il y joignit l'histoire des événements jusqu'à cette même année. Dans une deuxième édition il la mit à jour jusqu'en 1661. L'Épître dédicatoire à la Reine de Pologne est fort élégamment tournée : « Et certes quand la Pologne eut ce bonheur d'attirer à elle l'objet de tant de désirs, et qu'en vous voyant sortir du doux climat de votre naissance, nous crûmes voir le Soleil prendre sa course

vers le Nort : la France qui vous perdoit de vue vous suivit tousjours du cœur et de la pensée, et demeura encore plus étroittement attachée à *Vostre Majesté* par des chaisnes que la longueur du temps, ny la distance des lieux ne scauroient rompre ». Mézeray fit de son mieux pour rendre son ouvrage digne du nom d'Histoire et quoique conservant en général le plan de sa grande *Histoire*, il tâcha d'en faire une œuvre scientifique, qui pût être utile aux savants tout en intéressant le grand public. « Il y a encore adjousté la Traduction des Annales des Turcs avec des gloses et annotations en marge pour l'intelligence des noms des Villes et Pays ; travail que ceux du métier estimeront sans doute bien plus grand et plus utile qu'il ne paroistra aux yeux du vulgaire. Il a aussi accompagné les portraits des Grands Seigneurs Turcs chacun d'une Epigramme qui décrit autant que quatre Vers le peuvent faire, la vie, les mœurs et la mort de ces Sultans ». L'ouvrage est abondamment illustré ; en dehors des portraits des sultans, il y a des gravures qui représentent tous les types humains de ce grand Empire ottoman, accompagnées de descriptions et d'un plan de Constantinople. *L'Histoire des Turcs* est un ouvrage composite : Mézeray ne fait qu'en revoir la première partie et il reprend le fil de la narration à l'année 1612 où Thomas Artus avait terminé son récit. On a oublié aujourd'hui que Mézeray a été pour ainsi dire le restaurateur de l'Histoire du Proche-Orient.

La faveur dont il jouissait dans les milieux officiels, valut encore d'autres charges à Mézeray. Depuis 1631 paraissait régulièrement la *Gazette de France*, publiée par Théophraste Renaudot avec privilège

du roi. Le gazetier exerçait la fonction de chroniqueur officiel et sa feuille était subventionnée et surveillée par l'Etat. Sous la haute protection de l'Etat, la *Gazette* n'était guère un périodique politique à proprement parler ; elle devait se borner à relater des faits divers sans oser critiquer ou louer. On exigeait de Renaudot une docilité passive, mais pour avoir encore plus de garanties on avait placé à ses côtés un conseil de rédaction composé d'hommes dévoués à la royauté. Mézeray, en compagnie du généalogiste d'Hozier, chargé de surveiller les informations sur la politique étrangère, de La Calprenède, de Voiture et de Bautru, était attaché à cette espèce de comité directeur.

Cette association directe avec la rédaction du journal, donna sans doute à Mézeray l'idée d'un journal d'un type différent. On ne peut pas fixer avec précision l'époque vers laquelle il commença à songer à ce projet ; on suppose que c'est vers 1663, qu'un plan défini se forma dans son esprit. Cette année-là il avait poussé l'entreprise jusqu'à obtenir du roi un privilège pour un journal, qui s'appellerait le « Journal Littéraire Général ». Cependant Mézeray était surtout un historien. Il allait entreprendre de vastes travaux dans le but principal d'amasser des connaissances utiles à la science historique et il ne considérait ce journal, que comme une branche de ses recherches. Son dessein qui ne fut pas mis à exécution, échappa à l'oubli par ce privilège, qui donne une idée nette des aspirations de Mézeray :

Louys, etc...

Le sr. de Mezeray nostre Historiographe nous a tres humblement representé que l'une des principales fonc-

tions de l'Histoire, a laquelle il travaille depuis 25 ans, c'est de marquer les nouvelles decouvertes et lumieres qui se trouvent dans les sciences et dans les arts, dont la connoissance n'est pas moins utile aux hommes que celle des actions de guerre et de politique, mais que cete partie ne se pourroit pas insérer dans le gros de son ouvrage sans faire une confusion ennuyeuse et un meslange embarassé et desagreable et qu'ainsy la principale intention estant comme elle a toujours esté de servir et profiter au public et luy fournir un entretien aussy fructueux et aussy honneste que divertissant et agreable, il auroit pensé de recueillir ces choses à part, et d'en donner une relation toutes les semaines sous le titre de I. Ll. G. ce qu'il ne scauroit faire s'il n'a sur ce nos lettres qui luy permettent l'impression.

A ces causes, considérant que les sciences et les arts n'illustrent pas moins un grand Estat que font les armées, que la nation françoise excelle autant d'esprit comme en courage et en valeur. D'ailleurs desirant favoriser le suppliant et luy donner le moyen de soustenir ces grandes despenses qu'il est obligé de faire incessamment dans l'execution d'un si louable dessein, tant pour payement de plusieurs personnes qu'il est obligé d'y employer que pour l'entretien des correspondances avec toutes ces personnes de savoir et de merite dans divers et lointains pays.

Nous luy avons permis de recueillir et amasser de toutes parts et endroits qu'il advisera bon estre, les nouvelles Lumieres connoissances et inventions qui paroistront dans la physique, les mathematiques, l'astrologie, medecine, anatomie et chirurgie, pharmacie et chimie... comme aussy de rechercher, indiquer et donner toutes les nouvelles pieces, monuments, titres, actes, scaux, medailles qu'il pourra decouvrir servant à l'illustration de l'histoire, l'avancement des sciences et à la connoissance de la verité » (1).

(1) Bibliothèque Nationale, fonds français 20.792.

Voilà un vaste projet et on ne saura jamais si l'idée était de Mézeray seul, ou si elle ne contenait pas aussi une partie du programme de Colbert avec qui l'hisotrien était en bons termes à cette époque. Cependant, pour des raisons inconnues, Mézeray abandonna son dessein, mais ses idées reparurent dans le *Journal des Sçavans* de Denis de Sallo, sieur de la Coudray (1). Peut-être que Colbert, voyant Mézeray mettre trop peu d'ardeur à l'exécution de son projet, avait encouragé Sallo à reprendre le travail.

Le siège du *Journal des Sçavans* fut d'abord la maison où habitait Sallo, qui cependant ne voulait pas laisser savoir qu'il en était le rédacteur. Dans le deuxième numéro du *Journal*, du 5 janvier 1665, on lit l'annonce suivante : « Ceux qui auront advis à donner pour la perfection de ce journal, pourront s'adresser à M. Roussel de Hédouville, demeurant rue Montorgueil, à l'enseigne du « Cheval Blanc ». Sallo se cachait sous le nom de Hédouville pour satisfaire au plaisir, qu'on trouvait alors, aux mystifications et pour attirer l'attention des gens sur le nouveau journal. Il aurait emprunté ce nom à son propre valet, Germain Roussel, natif de Hédouville près Pontoise, homme remarquable en tous points. Ce qu'il y a de très curieux, c'est qu'à cette époque Mézeray habitait cette même maison de la rue Montorgueil, comme en fait foi un acte du 30 mai 1663 ; il y logea d'ailleurs jusqu'à sa mort (2). Ces deux savants qui avaient beaucoup d'affinités étant donné

(1) Voir B. T. MORGAN, *Histoire du journal des Sçavans*, Paris, 1928.

(2) JAL : *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire*.

l'intérêt qu'ils portaient à l'Histoire, étaient-ils simplement des voisins qui ne se voyaient guère, ou bien est-il permis de croire qu'ils ont participé tous deux à la rédaction du *Journal des Sçavans* ?

Au XVII^e siècle on assiste aux premiers pas du journalisme. Jusque là les grands seigneurs s'étaient contentés de correspondants particuliers qui leur faisaient connaître les événements importants survenus dans la capitale. Mézeray était un familier de la maison du chancelier Séguier, « le mécène de son siècle », et il tenait le chancelier au courant de la situation politique et des faits divers, quand ce dernier n'était plus à Paris. On n'avait guère fait de progrès depuis le temps où Cicéron, gouverneur de la Cilicie, recevait des nouvelles de Rome par les soins d'un correspondant professionnel. Une de ces lettres au chancelier, datée « Ce jeudy, 10^e de juillet 1664 », commence ainsi : « La liberté qu'il a plu à Monseigneur me donner de luy escrire, m'est un si grand honneur que je ne ferois tous les jours autre chose, si je pouvois apprendre ou produire des choses qui fussent dignes de luy estre escrites ».

Cette lettre est un bel exemple du « *news-letter* », l'avant-coureur du journal moderne. Mézeray entretient son protecteur de tout ce qui s'est passé à Paris. La visite du cardinal Chigi, neveu d'Alexandre VI, est le premier événement qui occupe son attention. Il décrit les démarches des évêques auprès de l'archevêque de Paris, Péréfixe, pour fixer la façon dont on allait recevoir cet illustre prélat. « Il est venu avec luy un homme qui fait à merveille de toutes sortes d'eaux potables, qui charment trois sens à la fois,

la veue, le goust et l'odorat ; après cela nos vendeurs de limonades et de rossolio n'ont qu'à fermer leurs boutiques ». Les procès viennent ensuite, puis la politique étrangère : « On m'a escrit de Hollande que l'on espère bien de la paix que les Etats negocient avec l'Angleterre, que si quelque chose la rompt, ce sera l'animosité de la ville de Londres qui désire si fort la guerre, qu'elle offre de la faire à ses despens. Pour le Roy, il a tesmoigné à l'ambassadeur de Hollande qu'il n'en veut point du tout à MM. les Estats, mais seulement aux compagnies ; c'est une distinction plus que scholastique ». Mézeray décrit les bruits qui courent dans la ville, mélange curieux d'événements graves et légers, et termine en citant quelques uns de ses propres vers composés en l'honneur de Henri de Guise. Mézeray qui semble avoir oublié les bons conseils de son ami des Yveteaux, écrit : « Je me suis senty esmu d'un grain de folie poétique et ay rimé le sonnet que voicy, une nuict que je ne pouvois dormir ». Les vers n'ont aucune valeur poétique, mais leur auteur les excuse en disant que « c'est assurément avoir bien de l'effronterie de joindre un meschant sonnet à celuy de M. Corneille, mais les poètes ont des suivants et l'on m'a assuré que le sens en estoit bon et l'air assez poétique » (1).

Nous pouvons déjà supposer que Mézeray consultait son voisin Denis de Sallo. D'autre part sa modestie était telle qu'il ne dédaignait jamais de demander l'avis des autres savants, lorsqu'il appréciait leur mérite. Il se renseigna auprès du géographe Sanson

(1) Voir : *Un courrier de Paris en 1664*, édit. J. E. GARDET, Paris, 1858-9, in-8°.

sur la traduction des noms de lieux latins (1) et il entretenait une correspondance avec Guichenon, l'historien de la maison de Savoie (2). Le résultat de cette correspondance fut la suppression de tous les passages où la conduite des ducs de Savoie envers la France, était défavorablement représentée (3). Guichenon ajoute : « Puis que vous ne ferez rien ny contre la verité ny contre la dignité de l'Histoire, je vous donne l'assurance d'une honorable gratification de S.A.R. » Mézeray avait toujours eu de très puissants protecteurs. Le chancelier Séguier, comme on vient de le voir, avait conçu beaucoup d'estime pour lui et lui procura, dès la publication du premier volume de son *Histoire*, le brevet d'Historiographe de France, brevet qui comportait une pension de quatre mille livres par an. Familier de la maison du Chancelier, il la fréquenta jusqu'à la mort de ce dernier (1672). Costar dit : (4) « Il hante fort chez M. le Chancelier qui lui donne une pension de six cents livres ». Outre ces pensions du roi et du chancelier, il en recevait une autre de Mazarin. Les Epîtres dédicatoires de son *Histoire* lui valurent aussi des gratifications ; c'est ainsi qu'il reçut quatre mille florins de la Reine de Pologne en 1651. Christine de Suède lui envoya trois

- (1) Lettre du 5 décembre 1664. Nicolas Sanson (1600-1667), auteur de *La France*. Paris, 1637, f° .
- (2) Guichenon à Mézeray, lettre du 4 septembre 1659, réponse du 7 octobre. (Bibliothèque de l'Institut).
- (3) Voir, Bibliothèque de l'Arsenal, ms. 6936. « Mémoire de quelques lieux, auxquels M. de Mézeray a traité la royale maison de Savoye et ses princes en sorte qu'ilz ont sujet d'estre mal satisfaits, dressé par un seigneur de Savoye ».
- (4) DESMOLETS, II, p. 327.

mille florins en 1650. Enfin, il reçut de grosses sommes du duc August de Brunswick, du duc de Brandebourg et de Magnus de la Gardie, ministre de Suède.

Accomplissant les devoirs de sa fonction officielle, Mézeray dut rédiger des mémoires pour Monsieur Rose, secrétaire du cabinet du Roi et, à l'occasion de la contestation entre les ambassadeurs de France et d'Espagne à Londres, le 10 octobre 1661, il prépara un mémoire sur la préséance des ambassadeurs de France (1). Souvent aussi il travaillait pour d'autres protecteurs. Ce fut lui qui fournit à Péréfixe, alors évêque de Rodez et précepteur de Louis XIV, les matériaux de l'*Histoire du Roy Henri le Grand*, publiée à Paris en 1661. Le style pur et châtié de cet ouvrage le distingue des œuvres de Mézeray auquel il fut parfois attribué. Nous voyons encore que le 8 janvier 1664, il reconnut avoir reçu la somme de 600 livres tournois « à lui ordonner pour ses peynes d'avoir de l'ordonnance de Mgr le Chancelier et garde des sceaux de France travaillé à diverses œuvres et mémoires pour servir à l'histoire ». Mais cette situation prospère comportait des inconvénients. Mézeray n'était pas libre.

Il avait acquis une grande réputation comme historien, mais il reconnaissait lui-même les fautes que renfermait son *Histoire*, dont la composition n'avait été pour lui qu'une série d'expériences fructueuses en enseignements. Il se proposa une réédition, où il pourrait se servir des connaissances qu'il avait acquises, sur la méthode historique. D'abord il fallait

(1) Bibliothèque Nationale, fonds français 4248, fol. 159.

passer en revue toutes les idées qui lui étaient venues par la lecture, ou par ses travaux personnels de rédaction. Les résultats de cet examen sont exposés dans un traité manuscrit qui porte le titre de *Dessein d'une parfaite Histoire de France* (1). Cette esquisse est sans date mais on pourrait la placer après la publication du troisième volume de la grande *Histoire* (1651) car des preuves internes nous empêchent de la croire antérieure au premier volume, et même au projet de réimprimer son *Histoire* en quatre volumes (1659). Mézeray y relève les erreurs et les défauts qui se rencontrent chez les historiens précédents et il essaie de bâtir d'après leurs travaux, une Histoire conforme à toutes ses vues personnelles. « Ce serait donc », dit-il, « une entreprise tres glorieuse a la France, tres agreable à tout le monde et tres utile aux bonnes lettres et à la noblesse de faire un ouvrage accompli de toutes les parties que nous avons cottées cy dessus. Il y a longtemps que je medite en moy mesme de quelle façon il faudroit former ce dessein, et avec quels moyens il se pourroit achever. J'ay vu et consulté les modeles tant anciens que nouveaux, afin d'en choisir sur lesquels on dust se regler mais apres les avoir trouvez tous defectueux pour ce dessein j'en ay dressé un tout nouveau sur les parties des uns et des autres ». Quant à la forme, l'ouvrage

(1) Bibliothèque nationale, fonds français, 20.796, fol. 64 ss. Mézeray montra de l'hésitation dans le choix du titre, avant de se fixer définitivement sur celui-ci. Il proposa d'abord *Dessein de l'histoire de France* ou *Dessein de l'ouvrage que...*, et cette indécision indique que c'est plutôt le brouillon d'un traité qui n'a jamais vu le jour et qui est resté inédit sans attirer l'attention des critiques.

comporterait deux volumes in-folio, chacun de trois cents feuilles et divisé en vingt-neuf livres. Cependant Mézeray dit plus loin : « Je partagerois l'ouvrage en quarante-huit livres, vingt quatre à chaque volume et les livres en sections ou à Lineà mais sans tiltres et sans chapitres ». Ce serait une « Histoire des François non pas de la France ny des Rois de France, ny de la monarchie Françoisie pource que je donneroies toutes les gestes des François aussy bien dedans que dehors la France » et, pour la faire lire partout dans le monde l'auteur se proposait de la composer et en français et en latin (1). Comme dans la grande *Histoire*, il y aurait les portraits des rois, des reines et des grands hommes et les gravures des médailles ; on y trouverait aussi les blasons, les cris et les devises des grandes familles. « Pour l'exposition de l'art militaire », ajoute l'auteur, « je donneroies encore les Figures des machines et des bastons de guerre, et des armeures, Et pour la curiosité des yeux, les figures des habits et de semblables gentillessees. Mais ce qui seroit plus important que tout cela, je donneroies quarante-cinq ou cinquante plans d'autant des plus memorables sieges et batailles et de la marche des armées et des campements des armées selon divers siecles, comme du siege de Pamplone sous Charlemagne, du siege d'Amiens sous Henry IV, du siege de la Rochelle sous Louys XIII » et enfin des batailles dont la liste se termine avec celle de Rocroy sous Louis XIV...

(1) Sous ce titre : *Rerum franciscarum historia*. Voir à la Bibliothèque Nationale, fonds français, 20.797, fol. 397.

Le *Dessein d'une parfaite Histoire de France* est un document curieux, et important pour l'étude de son auteur, en ce qu'il complète la préface de la grande *Histoire* et c'est surtout de ces deux documents que nous pouvons tirer la conception personnelle de Mézeray en matière d'Histoire. On ne peut savoir quels furent les motifs qui empêchèrent l'auteur de mettre en œuvre le *Dessein d'une parfaite Histoire de France*, comme aussi d'entreprendre la publication du *Journal Littéraire Général*, mais Mézeray renonça complètement à ces deux projets. Il se contenta de retoucher tout son ouvrage, en gardant cette même forme qui avait fait la réputation de l'*Histoire de France* et en y ajoutant une suite. Dans une lettre à Guichenon, datée de Paris, le 7 octobre 1659 (1), il dit : « Je ne feray pas imprimer encore si tost la suite de mon Histoire. Je men vay dans ce mois de Novembre remettre sous la presse mes trois premiers volumes. Je les ay remaniez, reformez et augmentez de beaucoup, specialement le premier et second volume ». Selon Le Long, cette deuxième édition de son *Histoire* aurait dû voir le jour en 1665, augmentée d'une continuation pour les années 1600-1619, mais ce dessein ne fut pas exécuté et la continuation n'est autre chose, que l'*Histoire de la Mère et du Fils*, rédigée depuis longtemps déjà pour Richelieu et dont une copie se trouve parmi les papiers de Mézeray (2).

(1) Bibliothèque de l'Institut, n° 646, tome 3, 708-711.

(2) Bibliothèque Nationale, fonds français, 20.795, fol. 101, note manuscrite ajoutée après le dépôt à la Bibliothèque Royale des papiers de Mézeray : « Histoire de la Mère et du Fils, c'est-à-dire, de Marie de Medicis femme du Grand Henry, mère de Louis XIII de

Son libraire et ses amis lui représentèrent qu'un abrégé serait plus au goût du public qu'une réimpression de son *Histoire*, qui n'avait pas eu un prompt débit et, selon Larroque, il travailla à cet abrégé pendant plus de dix ans. Le 6 décembre 1664, il obtint un privilège pour une histoire ou un abrégé en quatre volumes. Puis la question d'argent commença à troubler l'historien. Il demanda à Mazarin de subvenir aux frais de l'impression. Le Ministre accepta et de plus, fit porter Mézeray sur l'état de la maison du roi pour une pension de douze cents livres (1). La mort de Mazarin, survenue en 1661, fut pour lui une vraie perte. Cependant, l'ouvrage, imprimé au commencement de 1668, parut la même année sous le titre suivant : *Abrégé Chronologique ou Extraict de l'Histoire de France par le sieur Mézeray, Historiographe de France. Divisé en trois tomes. A Paris chez Thomas Jolly, en la petite Salle du Palais, à la Palme, et aux Armes de Hollande. M.DC.LXVIII, avec Privilège du Roy*. Cette édition se vendait fort cher, 27 livres (2), mais les précautions qu'avait prises son libraire d'obtenir, au nom de l'auteur, des privilèges

ce nom, depuis l'an 1600 jusqu'à la fin de 1619, par François Eudes de Mezeray. Cette histoire est conservée en cahiers dans la Bibliothèque du Roy. C'est une ébauche de la suite de son histoire de France ». Ce manuscrit, du copiste employé souvent par Mézeray, porte des notes marginales de la main de l'historien. Le même scribe a copié l'*Avant Clovis* (franç. 20.793, fol. 192) et c'est peut-être de ce fait qu'on conclut que les deux ouvrages étaient du même auteur.

- (1) Bibliothèque nationale, fonds français, 20.796, fol. 280.
- (2) Lettre de Chapelain à Ferrari, du 8 février 1669 (éd. TAMIZEY DE LARROQUE, p. 617 note) ;

du Vice-Légat d'Avignon (1), des Etats de Hollande et de West Frise, empêchèrent les éditions clandestines et firent enlever l'ouvrage en peu de temps.

Les trois volumes comportent 1600 pages et gardent quelques uns des attraita qui caractérisaient la grande *Histoire* de 1643. Les portraits des rois de France y figurent toujours, mais les discours manquent. Les noms des papes et des empereurs et, après la prise de Constantinople, les noms des Sultans sont placés en marge dans leur ordre chronologique. L'histoire des pays voisins est imprimée en caractères fins et ce résumé, rédigé avec beaucoup de talent, donne une idée générale mais très nette des événements étrangers, bien qu'en peu de mots. Ainsi l'*Abrégé de l'Histoire de France* est plutôt une Histoire générale de l'Europe ou même une Histoire universelle. L'*Abrégé* est basé sur la grande *Histoire*, mais comporte des modifications, des additions et surtout des corrections. L'abbé Le Laboureur dit (2) que « Mézeray fait imprimer un nouvel abrégé qui sera plus exact, et où il corrigera lui-même les fautes qu'il avait faites. Il paroissoit fort mal informé en plusieurs endroits, et il y en a où il sembloit qu'il l'eut voulu. Il n'a bien étudié l'Histoire que longtemps depuis l'avoir écrite, et s'étant contenté de paraphraser nos anciens Auteurs, il était tombé dans toutes leurs fautes ». Son tableau de l'Eglise gallicane en est la

(1) Pour un *Abrégé en trois volumes augmenté des Origines des Français, de l'histoire Ecclésiastique et d'un quatrième volume contenant l'Histoire de France depuis la paix de Vervins jusqu'en cette année 1668.*

(2) Dans un mémoire manuscrit de 1667, cité par Le Long.

meilleure partie. Chaque siècle est terminé par des considérations sur l'état de l'Eglise en France de sorte qu'on voit grandir l'Eglise et la monarchie côte à côte. Mais Larroque (1) nous assure que Mézeray n'avait qu'« une très légère teinture de l'antiquité Ecclésiastique » et que toute cette partie de l'*Abrégé*, la partie la plus exacte de l'ouvrage en somme, lui avait été fournie par deux savants, Launoy et Dirois. De Launoy était « un terrible critique, redoutable au ciel et à la terre. Il a plus détrôné de Saints du Paradis, que dix Papes n'en ont canonisez » (2).

L'*Abrégé* consacra la réputation de Mézeray et le mit au-dessus de tous les historiens qui l'avaient précédé. Les sciences abrégées étaient à la mode alors, mais on admirait surtout dans cet ouvrage une certaine franchise d'idées et une grande liberté d'expression. Le livre ayant été publié avec le privilège donné à l'auteur trois ans auparavant, il est probable qu'il n'a pas passé par les mains des reviseurs. Mézeray était au comble de sa réputation comme historien, mais sa chute était imminente.

On raconte que Colbert, ayant surpris le marquis de Seignelay, son fils, qui étudiait en philosophie au Collège de Clermont, en train de lire l'*Abrégé* de Mézeray, examina par lui-même les réflexions qui s'y trouvaient sur la taille, la gabelle, la paulette. Trouvant que l'auteur était plus porté à exagérer leurs abus qu'à les diminuer, il envoya Perrault, son premier commis, trouver Mézeray et lui dire de sa part que « le Roi ne lui avait pas donné une pension de

(1) *Vie de Mézeray*, p. 20.

(2) VIGNEUL-MARVILLE, *Mélanges*, Paris 1725, I, p. 314.

4.000 livres pour écrire avec si peu de retenuë : que ce Prince respectoit trop la vérité pour exiger de ses Historiographes qu'ils la déguissassent par des motifs de crainte ou d'espérance, mais qu'il ne prétendoit pas aussi qu'ils dussent se donner la licence de réfléchir sans nécessité sur la conduite de ses Ancêtres et sur une Politique établie depuis longtemps, et confirmée par les suffrages de toute la nation » (1). Cette censure fut pour Mézeray, comme il le dit lui-même dans sa lettre à Colbert, « un terrible coup de foudre » (2). Pour ne pas perdre sa pension il projeta une deuxième édition de l'*Abrégé*, corrigée et augmentée de plus de trois cents articles et d'un très grand nombre de choses curieuses. Il espérait ainsi effacer la mauvaise impression qu'avait faite la première édition. Il travailla à cette révision « selon les intentions » de Colbert et selon les règles que le ministre lui avait prescrites. Se soumettant à une censure des plus strictes, il « portait ses feuilles à Mr. Perrault » chargé de les censurer (3). L'édition parut en 1672, Mézeray en avait retranché des erreurs, mais aussi des vérités qui avaient déplu au ministre. Cependant elle ne satisfît ni le public ni Colbert. Le ministre fit ôter à Mézeray la moitié de sa pension, puis la lui fit supprimer au grand chagrin de l'historien, comme en témoignent ses lettres à Colbert. Plus tard il se repentit de sa faiblesse et de son manque de dignité. On pourrait placer à cette date, comme le fait Sainte-Beuve, la revanche que prit Mézeray

(1) LARROQUE : *Vie*, p. 27.

(2) Lettre du dernier jour de janvier 1669. Voir DELORT : *Voyages aux environs de Paris*.

(3) Lettre du 16 mars 1672. Voir DELORT, op. cit.

en inscrivant en tête de son exemplaire de l'*Histoire générale des Rois de France* de du Haillan, ces mots : « Duo tantùm haec opto ; Unum ut moriens populum Rom. Liberum relinquam, Alterum ut ita cuique eveniat, sicut de Republica quisque merebitur » (1).

Mézeray abandonna la continuation qu'il projetait et déclara que « la fin de sa pension seroit celle de son Histoire ». Il mit à part ses derniers appointements d'Historiographe du Roi, et y joignit la déclaration suivante : « Voici le dernier argent que j'ai reçu du Roi : il a cessé de me payer et moi de parler de lui, soit en bien, soit en mal ». L'historien était libre maintenant d'apprécier le passé avec autant d'indépendance qu'il le voudrait, comme dans son *Histoire de la Maltôte*, ou bien de continuer ses recherches studieuses comme dans son *Dictionnaire historique, géographique, étymologique particulièrement pour l'histoire de France et pour la langue Française*. Ces deux ouvrages restèrent manuscrits et l'*Histoire de la Maltôte* fut brûlée par son héritier, qui craignit que cette œuvre aux tendances subversives ne lui causât des désagréments (2).

Quoique Mézeray ne voulût plus rien publier,

- (1) Cet exemplaire de du Haillan (2t. in-f°, 1627) se trouve à la Bibliothèque Mazarine, n° 5841-2. Mézeray cite la péroraison de la *Seconde Philippique* de Cicéron : « Duo modo haec opto ; unum, ut moriens populum romanum liberum relinquam ; hoc mihi majus a diis immortalibus dari nihil potest ; alterum ut ita cuique eveniat, ut de republica quisque mereatur ».
- (2) Le *Dictionnaire* (fonds français, 20.792) fut publié en 1732 sous le titre de *Mémoires Historiques et Critiques sur Divers points de l'Histoire de France*. Mézeray forma ce recueil pendant la composition de son *Abrégé* (S. Combet).

l'habitude prise restait trop forte. Seulement cette fois il choisit un sujet qui ne pourrait offenser personne, en raison de l'éloignement des temps. Son traité de *l'Origine des Français ou Histoire de France avant Clovis* est la plus parfaite de ses productions. Dans ce livre est accumulé le fruit de beaucoup d'années de travail ; il avait à sa disposition de bons matériaux, qu'il pouvait sans difficulté mettre en ordre pour en faire un tout solide. Cet ouvrage contenait beaucoup d'érudition, mais Mézeray se contenta de présenter les faits au lecteur et de lui laisser le soin d'en tirer des conclusions. Ce petit traité renferme des morceaux dignes de Bossuet. L'*Avertissement* dit que : « Les lecteurs pourront remarquer dans ce Volume, comme dans les autres, le même air de sincérité et de desintéressement qui a rendu leur auteur célèbre, et qui a si fort contribué au débit de ses ouvrages. Il juge des histoires monacales touchant ceux qui ont les premiers porté l'Evangile en France comme en ont jugé les personnes les plus desintéressées, dans ces sortes d'Histoires, et rejette sans façon ce qui lui paroît fabuleux, comme il appuie, sans détour ce qui lui semble véritable ».

Les dernières années de Mézeray s'écoulèrent dans un paisible oubli. Il était riche et partageait son temps entre sa maison de la rue Montorgueil et sa propriété de Chaillot ; mais il menait une vie excentrique. Le grand ami de ses dernières années, fut un cabaretier de La Chapelle-Saint-Denis, Le Faucheur, chez lequel il passa maintes soirées joyeuses. Malgré sa fortune, il s'habillait misérablement et, un jour, il faillit même être arrêté par les archers des pauvres, mais il s'excusa en les priant d'attendre,

jusqu'à ce qu'on ait mis une nouvelle roue à son carrosse. Son frère aîné, Jean, mourut à Caen le 19 août 1680, ce qui fut pour Mézeray un véritable chagrin, quoiqu'il ne partageât point ses idées religieuses et eût même, selon le dire de Larroque, joué plus d'un tour au saint homme.

Mézeray supporta sa dernière maladie avec beaucoup de courage et, à la fin, il renonça à ce pyrrhonisme en matière de religion dont l'accuse Larroque, attitude qui n'était d'ailleurs pas sincère. « O mes amis, » disait-il, « un grand changement s'est opéré en moi ; près de mourir, je confesse les torts de ma vie ; je crois fermement tout ce qu'enseigne l'Eglise catholique, apostolique et romaine ; je crois à la vérité de ses mystères, à l'efficacité de ses sacrements. C'est bien véritablement Jésus-Christ, mon Sauveur, que je vais recevoir. Si, par mes discours ou mes exemples, j'ai scandalisé quelques-uns d'entre vous, oubliez ce que j'ai pu dire ou faire, et souvenez-vous que Mezeray mourant est plus croyable que Mezeray en vie ». Il mourut le 10 juillet 1683 et fut inhumé dans le cimetière des Saints-Innocents. Dans son testament il ordonne que « toute la pompe de son enterrement ne monte tout au plus qu'à 70 livres ; quatre prêtres seulement au convoi, trois messes le jour de l'enterrement et une messe tous les jours pendant un mois ». Ainsi une vie honnête et simple se termina d'une façon digne et sobre. Derrière les livres de sa bibliothèque, on trouva plus de cinquante mille francs en argent (1), dont hérita Simon Le Faucheur,

(1) *Mémoires de la vie de Jean Racine* : Fragments historiques, p. 32.

cabaretier, que Mézeray avait institué son légataire universel. Par ordre du Roi (1), tous les papiers de l'historien furent mis dans la Bibliothèque Royale, sauf ceux que Le Faucheur avait trouvé prudent de brûler.

On a conservé quelques portraits de Mézeray. Costar disait de lui (2) que, quand il avait « quarante et tant d'années », il était « un petit homme de mauvaise mine » et Larroque nous a laissé de lui la description suivante : « Mézeray étoit d'une taille mediocre, plutôt petit que grand ; sa physionomie ne décidoit ni pour lui, ni contre lui, et son esprit le distinguoit mieux que son air : naïf, fécond, présent, enjoué, prompt à l'attaque, mordant à la réplique, sincère jusqu'à l'affectation, tel étoit l'esprit de Mézeray ». La fortune n'avait pas changé sa modestie naturelle. Historiographe célèbre, il resta le même qu'en arrivant de sa province. Recherché par les meilleures compagnies, il brillait dans les ruelles à cause de son goût pour la philosophie nouvelle, qu'il pouvait expliquer avec la netteté qui était la sienne. Les savants et les plus grands esprits venaient le trouver, pour s'instruire auprès de lui et ils goûtaient fort sa conversation érudite. Il aimait à contredire, peut-être pour soutenir la conversation, ou bien parce qu'il sentait qu'il pourrait mieux montrer ses talents dans la discussion. Chapelain, redoutable personnage qui établissait la feuille des pensions, dit de Mézeray qu'il avait, « assez de fonds et de pénétration pour

(1) Lettre du Roi à Girardin, écrite de Versailles le 5 novembre 1683 (Archives Nationales, X O ¹ 27, fol. 319).

(2) DESMOLETS : II, 2^e partie, p. 327.

bien faire, s'il ne présuinoit point tant de lui, et qu'il pût se rendre docile ». Ce furent sans doute sa position officielle et surtout ses talents et son charme naturel, qui l'introduisirent dans la haute société cultivée, beaucoup plus que sa réputation d'historien.

Larroque représente Mézeray comme bizarre jusqu'à l'extravagance, mais les contes du biographe n'ont souvent pas d'autre fondement que son imagination. Ces singularités de caractère étaient dues sans doute en grande partie, à l'âge avancé de l'historien, mais il a pu aussi les mettre à profit pour rendre moins fréquentes les visites qui ne lui étaient pas agréables. Un de ses neveux avait vu un jour, douze montres, placées en cercle autour d'une bouteille, sur la table de son oncle. Ce dernier disait qu'il avait voulu les mettre d'accord, en leur proposant, « pour dernière ressource, afin de les mettre bien ensemble, la bouteille qui étoit au centre de ce cercle ». Larroque disait tenir ces histoires de Lautour-Duchâtel, mais ce dernier lui avait parlé seulement de quelques distractions, « sorte de maladie contagieuse aux Beaux Esprits, une absence d'un homme occupé de son travail, rempli de ses idées ». Semblable en cela à d'autres hommes de lettres, Mézeray travaillait à la chandelle jour et nuit, bizarrerie, si c'en étoit une, qu'il tenait de Claude de l'Estoile. Un jour il lui arriva de reconduire M. Bouvier de Saint-Michel, habitant d'Argentan, le flambeau à la main, à deux heures de l'après-midi, simple inadvertance, mais sur un tel fondement Larroque bâtit tout un caractère excentrique, qui n'est pas plus digne de foi que la caricature qu'on a faite de lui et représentée dans *Le*

Père Gaillard, opéra comique (1) inspiré de l'amitié de l'historien pour *Le Faucheur*.

Les qualités de Mézeray se résument dans l'épithaphe, inscrite chez les Carmes des Billettes au Marais, où son cœur fut déposé. « Ce cœur, après sa foi vive en Jésus-Christ, n'eut rien de plus cher que l'amour de sa patrie. Il fut constamment ami des bons, irréconciliable ennemi des méchants ; ses écrits rendront temoignage à la posterité de l'excellence et de la liberté de son esprit, amateur de la vérité, incapable de flatterie, et qui, sans aucune affectation de plaire, s'était uniquement proposé de servir à l'utilité publique ».

(1) Opéra-comique en trois actes par T. Sauvage. Représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre de l'Opéra Comique le 7 septembre 1852.

CHAPITRE PREMIER

CONCEPTION DE L'HISTOIRE CHEZ MÉZERAY

Devoir et travail de l'historien

Avant de mettre son *Histoire de France* entre les mains du public, Mézeray se crut obligé d'expliquer ses intentions et de définir son but, afin de mettre le lecteur en état de juger du livre et de la forme dont il l'avait revêtu. Cette Préface est de la plus grande importance pour celui qui veut essayer de faire ressortir les opinions personnelles de l'auteur touchant l'Histoire. Jusqu'alors Mézeray n'avait soumis à l'approbation du public aucun ouvrage historique ; il était encore jeune, sans l'autorité que donne l'expérience de l'âge.

Mézeray avait puisé ses opinions dans la lecture des anciens historiens français et de quelques traités de méthodologie historique. Il appartenait à l'école de Paul Emile de Vérone dont il avait continuellement devant les yeux la *Préface sur l'Histoire des Français* (1) : « La mémoire des choses et personnes heroïques est-ce rien moins qu'une vraie philosophie ? L'Histoire ne se doit-elle appeler la seule guide et

(1) Ms. MÉZERAY, *Mélanges*, Bibliothèque Nationale, français 20.797.

gouvernante de notre vie ? Toute autre science, parvenue à sa perfection n'a plus besoin d'aucun escrivain mais onques l'Histoire ne s'en vantera jusques à ce que les Hommes envieux de repos, délaisseront à faire choses dignes d'estre à la postérité recommandées. Ainsy les Historiographes n'auront jamais faute de sujet ». Ce qui intéressait particulièrement Mézeray, c'était de savoir si l'Histoire devait être un simple récit, ou si elle devait exprimer une opinion. Les conclusions de ses études étendues et variées, sont incorporées dans la Préface de l'*Histoire de France* et dans le *Dessain d'une parfaite Histoire de France*, qui lui permirent en quelque sorte de s'orienter, tout en faisant au lecteur l'apologie de sa nouvelle conception.

Mézeray croyait pouvoir dire que l'Histoire visait un triple but : conserver la mémoire des événements glorieux du passé, entretenir agréablement le lecteur et, enfin, l'instruire. Il s'exprima ainsi dans le *Dessain* : « Les histoires sont ecrites principalement pour trois fins. Ou pour la gloire de ceux qui ont fait les belles actions et pour la honte de ceux qui ont commis des laschetés ; ou pour la curiosité et le plaisir ou enfin pour l'utilité et l'instruction de ceux qui les lisent ». On peut supposer que Mézeray avait placé ces trois objectifs dans leur ordre relatif d'importance, car il revenait souvent sur ce sujet, insistant toujours sur cette conception de l'Histoire, chronique glorieuse : « De tous les biens dont les Mortels jouissent icy bas, le plus desirable, mesme à l'estime de ceux qui n'en ont point, c'est la gloire ; Et cét illustre éclat, qui couronne les belles actions, est la plus véritable recompense des braves hommes, qui prodiguent leur

vie et leur sang pour le service de leur païs. Or comme, par une juste reconnaissance, le public est obligé d'immortaliser la memoire de ceux qui le servent si genereusement, aussi faut-il avoüer qu'il est beaucoup redevable à quiconque l'acquitte de ce devoir » (1). Au moment où il écrivait ces mots, Mézeray n'était pas encore célèbre et ne possédait pas l'autorité que lui donnèrent plus tard le brevet d'historiographe du roi et sa réputation dans toutes les classes de la société. Comme historiographe, il avait une charge lourde de responsabilité, car ses ouvrages devaient tenir lieu d'archives à ses lecteurs et aux historiens futurs. Il conservait le souvenir des grands événements de l'histoire et, ce qui était plus important encore moralement parce que sa part de responsabilité y était plus grande, le souvenir des hauts faits des particuliers, ancêtres de ses contemporains et de ses protecteurs. Nous avons déjà vu l'historien Guichenon écrire à Mézeray au sujet de quelques passages (2) de son *Histoire de France*, où les actions des ducs de Savoie paraissaient sous un jour peu flatteur. Mais souvent aussi des particuliers lui demandaient des faveurs de cette sorte. Par exemple, Madame de la Cressette dans une lettre écrite de son château de Caen, le 12 février 1672, sollicite l'intercession de Monsieur de Bonnefonds et du père Eudes auprès de l'historien, pour faire paraître dans une nouvelle édition de l'*Abrégé*, un épisode historique où avait

(1) *Histoire*, Préface.

(2) Ces passages se trouvent au tome II de l'*Histoire*, pp. 496, 684, 781, et au tome III, pp. 719, 732, 743, 811, 903, 1226, etc.

figuré un membre de sa famille (1). Ou bien encore Mézeray est prié de se souvenir que ce fut Delmas qui prit Nîmes en 1569 (2). L'historien dut recevoir maintes lettres semblables, mais on n'a pas lieu de croire qu'il ait été vénal, comme le dit Amelot de la Houssaye. Celui-ci allègue, par exemple, que Mézeray procura au maréchal d'Essiat, surintendant des Finances, homme très libéral, des ancêtres illustres. Pourtant, dans son œuvre, l'historien entendait ne pas faire de distinctions entre les actions glorieuses et celles qui ne faisaient pas honneur à son pays. Pour lui, un acte important, quel qu'il fût, était digne de l'Histoire, était « digne de mémoire en bien et en mal ».

Mais il fallait aussi rendre un tel récit agréable au lecteur. D'abord par des ornements étrangers au texte, des portraits accompagnés de quatrains explicatifs et des médailles, ce que fit Mézeray dans son *Histoire*. Il avait encore l'intention d'ajouter des plans, des cartes, des blasons, des devises et des planches de costumes. Il ne l'a jamais fait pourtant, dans ses *Histoires de France*, mais il a réalisé en partie cette intention, dans sa continuation de l'*Histoire des Turcs*, où tous les types humains de l'Empire ottoman se trouvent représentés. Mézeray voyait dans ces gravures un moyen sûr d'attirer à la lecture de l'Histoire, un public qui ne s'en était pas soucié jusqu'alors. Il voulait d'abord éveiller l'intérêt, jugeant qu'ensuite le lecteur passerait insensiblement à la lecture du texte. Combien d'enfants ont appris à lire

(1) Bibliothèque nationale, français, 20,772.

(2) *Ibid.*

par cette même méthode ! Mézeray disait de son *Histoire* : « L'œil y trouve son divertissement aussi bien que l'esprit, et elle fournit de l'entretien pour ceux mesme qui ne sçavent pas lire, ou qui n'en veulent pas prendre la peine » (1). Cependant, pensant à ceux qui s'intéresseraient plutôt au récit qu'aux images, il craignait néanmoins que l'histoire des grands événements, guerres, batailles, conseils, toute l'histoire politique et héroïque ne fatiguât le lecteur et il inséra, de temps en temps, des discours où il étala tout son talent de rhéteur. « Les Princes et les grands Seigneurs y haranguent à propos, tant pour embellir de quelque ornement plus magnifique, l'Histoire, dont le style est de soy simple et naïf, que pour delasser aussi par ce rafraichissement, le Lecteur fatigué de suivre tousjours une armée par des païs ruinez et deserts ». Dans l'*Abrégé*, l'historien ne dispose plus de ce moyen d'intéresser le lecteur et il faut suppléer à cette absence. Il serait utile de se rappeler ici que Mézeray avait pensé à un journal scientifique et littéraire, avant la publication de l'*Abrégé*. Selon le privilège du *Journal Littéraire Général*, Mézeray dit qu'une des principales fonctions de l'Histoire est de signaler ces nouvelles découvertes dans les sciences et dans les arts, « dont la connaissance n'est pas moins utile aux hommes que celle des actions de guerre et de politique », mais si ces questions avaient figuré dans son *Histoire de France*, l'ouvrage aurait été trop long et l'abondance des matériaux aurait détruit l'économie générale. L'intention de l'historien était de séparer ces éléments de

(1) *Histoire*, Préface.

sorte que l'*Histoire*, récit du passé, et le *Journal*, recueil des faits contemporains, se seraient complétés. Cependant Mézeray, d'après ce que l'on sait, n'a jamais mené à bonne fin le projet du *Journal*, mais on en trouve une répercussion dans l'*Abrégé*, ouvrage à prétentions scientifiques. Au lieu des discours de la grande *Histoire*, Mézeray introduit ici pour satisfaire les lecteurs curieux, le récit des événements intéressants dans l'ordre des sciences. Par exemple, il donne l'histoire de l'invention des lunettes d'approche (1) et rapporte des curiosités, dans le genre de celles qui remplissent les pages du *Journal des Sçavans* et d'autres périodiques du même genre. Les « trois choses fort rares » dont il fait le récit, sont : la maladie et la mort de Schomberg ; l'histoire du paysan François Trouillu, natif du Maine, qui avait une corne à la tête et, se sauvant dans la forêt, y habita en sauvage ; celle de la fille d'un maréchal ferrant de Conflans, qui fut trois ans sans boire ni manger (2). Ces trois faits singuliers sont tout à fait déplacés dans une Histoire sérieuse, à en juger d'après nos idées actuelles, quoiqu'ils aient été dans le goût de la science de cette époque. Mais l'*Abrégé* n'était pas assez développé pour y admettre des choses si peu importantes, hors de proportion avec le reste du livre. Leur raison d'être était que Mézeray voulait distraire et il présenta ainsi cette interruption dans le récit : « Le lecteur n'aura pas desagréable que je luy rapporte trois choses fort rares ». Mézeray essayait

(1) *Abrégé*, p. 1431.

(2) *Abrégé*, p. 1337.

donc de divertir le lecteur et, en même temps, de l'instruire des connaissances savantes de son siècle. Il avait deux moyens à sa disposition pour instruire par la lecture de l'Histoire, ou bien de disséminer discrètement les notions utiles à travers le récit purement politique, ou bien d'insister sur les exemples de vertu que présentent les héros du passé. Il les employa tous les deux. Peut-être même l'Histoire était-elle pour Mézeray la plus grande et la plus complète des sciences, celle qui s'adjoignait comme auxiliaires toutes les autres branches des connaissances humaines et peut-être voulut-il faire de son *Abrégé* un manuel complet, pour servir à l'éducation de l'homme du monde, de « l'honnête homme ».

S'adressant au duc de Brunswick (1), Mézeray parle en ces termes de son sujet conçu comme instrument de culture et comme partie essentielle de l'instruction de la noblesse : « L'Histoire sans doute est le plus agreable entretien des grands Princes, elle a tousjours eu la plus belle place dans leur cabinet ; et il n'y a point de miroir qui leur ayde mieux à gouverner leurs peuples ». La composition historique est toujours « une entreprise tres utile à la noblesse » mais, à cause des « difficultez dont les antiquailles sont remplies » (2), il faut qu'un érudit qui en soit capable, mette à sa portée les fruits de ses recherches parmi les manuscrits et les livres rares, qui sont du ressort des savants plutôt que de celui des hommes d'épée. « La noblesse qui, plus que les deux autres

(1) *Histoire* : Dédicace du tome II.

(2) *Dessein d'une parfaite Histoire de France*.

ordres a Besoing d'estre instruite en l'Histoire, n'a pas le loisir encore moins la patience de les chercher et de les lire mesme quand Elle les auroit ecris ». Mézeray aime attirer l'attention de ses lecteurs vers ceux des rois de France qui se plaisaient à la lecture de l'Histoire ; il cite les exemples de Saint Louis et de Charles VIII comme preuve de ce qu'il affirme, sur la valeur de cette science dans la préparation d'une carrière de commandement.

Naturellement, l'histoire de sa propre patrie était la plus nécessaire pour l'instruction de la jeune noblesse française. Les Français, au moment de la Renaissance, avaient érigé en exemple des traits de courage et de vertu civique tirés des *Vies* de Plutarque, mais Mézeray, lui, préféra trouver ses modèles parmi les grands hommes de France, car c'est l'histoire de France qu'il nous a donnée à deux reprises et c'est cette histoire qu'il avait le plus près du cœur. Les seuls écrits où il traita de l'histoire étrangère, n'ont jamais été autre chose que des travaux commandés. En vrai patriote, il se mit à décrire le passé de la France, disant : « Il n'y a point de fidélité ny d'affection preferable à celle qu'on doit à sa patrie » (1). Il avait au plus haut degré l'amour du passé de son pays et il se sentait fier d'être Français. La fierté nationale est effectivement un mobile puissant pour l'historien et ce fut le patriotisme profond de Mézeray, qui le poussa à écrire l'histoire de France. Cependant, l'historien savait très bien qu'il y a de grandes difficultés dans une composition où

(1) *Histoire* : II, 434.

n'entre que l'histoire d'un seul pays. Il faut alors savoir garder une juste proportion, entre les différentes parties du récit et envisager équitablement toutes les opinions. Tout son orgueil patriotique se montre dans ce passage de l'*Histoire de France* où il parle de l'empire de Charlemagne : « Que j'ay maintenant de plaisir d'estre nay François, lors que je voy nostre Monarchie s'élever à une gloire où jamais aucun Estat Chrestien n'a sceu monter ! Mais que j'ay de crainte, qu'estant intéressé dans l'avantage de ma Nation, je n'en rends les veritables louanges suspectes, et que de quelque moderation que je m'y comporte, je ne semble aux Estrangers augmenter ce qu'en effet je diminuë, pour le proportionner à la croyance humaine, sçachant bien que la plupart des hommes ne veulent pas recevoir les choses extraordinaires, fussent-elles certifiées par la bouche de la Verité mesme ». Mézeray écrivait ces paroles, inspirées d'un profond et sincère sentiment national, au commencement du long et très glorieux règne de Louis le Grand, mais si l'historien était conscient de cette suprématie imminente de la France partout en Europe, il n'osait jamais parler des événements contemporains même par allusions. Il s'arrêta net à la fin du XVI^e siècle. En effet, quand il commença à écrire, l'ère des guerres de religion était close et il pouvait parler du passé (même récent) et le critiquer sans encourir de censures trop sévères, mais pour le présent, c'était autre chose. Chapelain écrit au père de Bussièrès, le premier mars 1661 : « Vous n'avez pas voulu toucher le règne présent, et cela est digne de vostre prudence... M. Mézeray en use ainsi pour Louis XIII et se réserve à le publier qu'il le puisse

sans que l'amour du public luy attire quelque disgrâce particulière » (1).

Cependant, tout en composant son *Histoire de France*, Mézeray sentait que le titre qu'il lui avait donné était insuffisant et n'exprimait pas l'étendue véritable de l'ouvrage. Son récit ne pouvait pas se contenir dans les bornes d'une simple Histoire de France. Il fit ses excuses au lecteur en lui disant : « Il est vrai que le titre de mon Livre ne vous devoit que l'Histoire de France mais je ne vous la scaurois donner bien accomplie en cet endroit, si je n'écris celle de tout l'Univers. Car de quelle Nation les premiers Descendans de Martel n'ont-ils pas remporté des trophées ? (2) Mézeray songe, dans le *Dessein d'une parfaite Histoire de France*, à un titre qui expliquerait le sujet exact du livre ; tout ce qu'ont fait les Français dans leur patrie ou à l'étranger, dans les autres pays européens, au nord de l'Afrique et en Orient. Ayant, comme nous l'avons déjà vu, intitulé son *Abrégé de l'Histoire de France, Histoire des François*, il fit publier son ouvrage sous ce titre qui indique plus précisément son contenu.

Mézeray n'était pas le premier en date des historiens humanistes qui avaient traité de l'histoire nationale, mais il ne se crut pas obligé de s'excuser de ce qu'il ne faisait que suivre l'exemple d'autres écrivains, car, comme il l'annonce dans sa Préface : « Si la matière est vieille, la forme que je luy donne, la rend toute nouvelle ; Et quoy que ce ne soit que

(1) Tamisey de LARROQUE : *Lettres de Jean Chapelain*, II, 132, note.

(2) *Histoire*, I, livre II.

l'Histoire de France, je puis dire neantmoins qu'elle est bien autre que toutes celles qui ont été escrites jusqu'à cette heure ». Il appuie sur cet élément de nouveauté pour justifier son livre et il ne craint même pas de citer les noms de ses précurseurs, de Gaguin jusqu'à Dupleix, historiens attirés « par la beauté de cette spacieuse carrière ». Pourtant nul contemporain immédiat de Mézeray n'avait abordé ce genre : l'Histoire générale de France, sauf peut-être un certain Tarant qui composait à la même époque que lui une Histoire de cette sorte et en avait donné un volume « pour eschantillon de je ne sçay combien de douzaines qu'il nous promet ». Mézeray savait bien qu'il n'était pas le premier, qu'il fallait beaucoup travailler pour chercher des faits nouveaux, qu'il y avait eu de bons ouvrages bien écrits sur le sujet qu'il avait choisi. Mais il répond aux « bons conseils de quelques amis » (1) : « Quoy que d'autres l'ayent fait, je ne laisse pas de le faire. Avant Tite Live, plusieurs autres avaient escrit l'histoire romaine ». De tous ses devanciers, il n'y en avait pas beaucoup qui eussent réalisé pleinement leur objet. Leurs Histoires générales étaient le plus souvent, ou des traités trop savants pour intéresser un public qui avait besoin d'être instruit de l'histoire de son pays, qu'il ne connaissait que par des fables et des légendes, ou bien encore des ouvrages médiocres où manquaient complètement et la vérité absolue et le charme du style. Le plus capable de donner une Histoire générale de la France, bien composée à tous

(1) Remarques autographes en marge du manuscrit à la Bibliothèque nationale, fonds français, 20,797, f° 463.

les points de vue, aurait été évidemment de Thou, mais celui-ci avait préféré composer une Histoire de l'Europe au XVI^e siècle et l'avait écrite en latin. Sainte Beuve remarque que si de Thou n'avait pas été infidèle au programme de du Bellay, « on aurait eu, au XVI^e siècle, un Mézeray original » (1). Ainsi la tâche que Mézeray se proposait, répondait à un besoin réel. Les ouvrages qui avaient remporté un succès temporaire, n'étaient plus en accord avec l'esprit des temps nouveaux et Mézeray n'exagérait point quand il s'exclamait : « Mais quoy que l'Histoire de France soit la plus belle, la plus curieuse et la plus nécessaire que celle d'aucune autre Monarchie, si est-ce qu'elle est encore aujourd'huy désirée non par les Estrangers seulement mais encore par les François, car de tous ceux qui l'ont escrite les uns en ont traitté des parcelles, comme les auteurs contemporains. Les autres, comme les critiques, ont fait des recherches sur divers points, et les autres qui ont fait profession de l'histoire generale n'ont point satisfait au tiltre qu'ilz lui ont donné » (2).

Mézeray n'ignore pas les difficultés qui font obstacle à l'historien et il avance l'exemple de certains de ses contemporains, historiens de beaucoup de talent, qui n'ont pas osé aborder l'histoire générale de leur pays. Scevole et Louis de Sainte-Marthe s'étaient contentés de composer une *Histoire généalogique de la Maison de France* ; Duchesne, « de la mort duquel la France n'a pas moins perdu de sa gloire

(1) *Nouveaux Lundis* : XIII, 317.

(2) *Dessein d'une parfaite Histoire de France*.

que si elle avait perdu une bataille » avait rassemblé tous les matériaux, mais ne les avait pas fondus en forme d'Histoire ; de Marca n'avait puisé dans ses vastes études sur l'antiquité nationale qu'une *Histoire de Béarn*. Ainsi ce n'était pas le manque de matériaux qui pouvait gêner l'historien. Un siècle de recherches érudites avait révélé une bonne partie des documents nécessaires à l'Histoire du passé et ces découvertes n'étaient pas encore toutes mises à la portée du public. Mais la grandeur du sujet avait de quoi effrayer un historien même expérimenté et c'était déjà une grande difficulté que d'avancer dans ce labyrinthe d'archives, de documents et de manuscrits. Avant de prendre la plume en main, l'historien devait se soumettre à un travail préparatoire vraiment prodigieux. Ainsi Mézeray, déclare : « Qui voudrait bien sçavoir l'Histoire de France, il faudroit premierement qu'il sceust celle de toute l'Europe en gros et en detail, l'origine, les gestes et les coustumes de tous ces Etats, les Genealogies de ses plus illustres maisons, et les descriptions de toutes ses Provinces, costes, forests, montagnes, marests, rivières, passage, et autres particularitez topographiques, sans lesquelles on tombe dans des precipices inevitables ». Puis, ayant étudié les rapports de la France avec le reste de l'Europe, l'historien devait descendre à une étude approfondie et minutieuse de la France afin « qu'il en connust par maniere de dire le moindre Chasteau ». Ensuite, il fallait lire et relire avec le plus grand soin tous les ouvrages qu'on avait écrits à ce sujet et dont le nombre s'élevait à plus de dix mille volumes (le chiffre est de Mézeray lui-même). Enfin, l'historien devait s'adresser aux sources pour essayer de trouver

des documents inédits : « Il faudroit qu'il fueilletast toutes les Archives, Tiltres, Fondations, Epitaphes et Contracts..., qu'il possedast la connaissance de tous les hommes doctes versez en ces matieres ». Cependant tout ce travail, toutes ces connaissances profondes n'étaient rien, si l'historien ne pouvait pas les présenter au lecteur sous une forme claire, élégante et agréable. Il devait donc être pourvu « d'un génie puissant, d'un raisonnement politique, d'une grande experience, d'une lumiere de discernement, d'une eloquence telle qu'il la faut pour ce sujet, et sur tout, de cet admirable et tres rare don de sçavoir narrer sans ennuyer, ny sans embrouïller le Lecteur ». Assurément la composition de l'Histoire de France n'était pas « l'entreprise d'un homme seul, ny d'un homme privé » (1). En attendant les travaux collectifs des Bénédictins de Saint-Maur, ou ces Histoires de nos jours dues à la collaboration de plusieurs auteurs, l'historien du XVI^e et du XVII^e siècle devait faire lui-même le travail de rassemblement et de classement des matériaux, avant de penser à les réunir sous la forme traditionnelle de l'historiographie humaniste. Chaque historien formait lui-même un cabinet de manuscrits, sorte d'archives particulières, mais Mézeray avait d'autres idées, une conception plus large de la science historique, en avance sur celle de son siècle. Son *Journal Littéraire Général* était conçu à la seule fin de grouper les faits nouveaux, dûs aux recherches érudites poursuivies dans tous les pays de l'Europe. Les chercheurs du XVI^e siècle avaient fait de nombreuses découvertes sur le passé

(1) *Histoire* : Préface.

de la France, mais « tous ces lambeaux estant espars et desja dans un nombre infiny de Volumes » (1), il était toujours difficile de tout dépouiller. Pour cette raison, Mézeray aurait voulu dresser un corps de l'Histoire de France qui, comme il disait, « seroit plustost une Bibliothèque qu'un livre », et ce corps aurait pu être formé facilement car la plupart des matériaux semblaient déjà être trouvés. Pas tous, cependant, et Mézeray savait qu'il y avait encore bien des recherches à faire et qu'une découverte menait à une autre. Lui-même, avait réuni des pièces de toutes sortes et il avait incorporé tout ce travail dans son *Dictionnaire historique, géographique, étymologique particulièrement pour l'Histoire de France et pour la langue Françoisse*. Des idées plus vastes encore que ce dessein d'un corpus vinrent à Mézeray : il aurait voulu engager des scribes pour copier les manuscrits et les pièces, entretenir une correspondance avec tous les savants et cela non pas en France seulement, mais dans tous les pays de l'Europe. Mézeray pourtant, se faisait peu d'illusions sur la difficulté du projet, et les frais élevés qu'entraîneraient le paiement des scribes et l'impression des textes. Même en laissant de côté la question des fonds nécessaires, la direction d'un tel travail demandait un génie particulier. C'était l'entreprise « d'un homme tres laborieux et d'un esprit d'une puissance suprême ».

Mézeray a d'ailleurs la clairvoyance de ne pas considérer son travail comme définitif. Il sait que chaque historien successif apportera de nouvelles dé-

(1) MÉZERAY, *Dessein*.

couvertes. Il reconnaît lui-même les lacunes qui interrompent son récit et il espère toujours des perfectionnements à l'avenir. Parlant des historiens futurs, il dit d'un ton de sagacité prophétique : « Qu'il en vienne tous les ans de nouveaux, ils ne mettront jamais ce sujet en sa perfection. Ils pourront bien mériter quelque louange particulière, ils pourront bien se surpasser l'un l'autre, aplanir le chemin peu à peu, y apporter de plus en plus de nouvelles clartés ; mais il y aura toujours, dans leurs ouvrages, beaucoup plus à désirer qu'à admirer, plus de choses obscures que d'éclaircies et moins de vérités que de conjectures » (1).

(1) *Histoire*, Préface.

CHAPITRE II

MÉZERAY COMPILATEUR

Sa méthode de travail : ses sources et le souci de l'exactitude. L'Histoire scientifique.

Philosophie de l'Histoire & sentiment du progrès

Chapelain a appelé Mézeray « le meilleur de nos Compilateurs François » (1) et depuis, beaucoup de critiques se sont emparés de ce jugement pour le rendre défavorable à la réputation de l'historien. En particulier, l'abbé Gabriel Daniel, voulant remplacer Mézeray dans la faveur du public, se montre très sévère contre cette méthode de rédaction historique. Selon Daniel, la première partie de *l'Histoire de France* de Mézeray n'est qu'un « précis mal ordonné de quelques Historiens modernes qu'il avoit devant les yeux en composant. Ce ne sont que des faits abrégés mis bout à bout, sans liaison et sans dépendance les uns des autres » (2). Le parti pris du jésuite l'empêcha d'accorder une appréciation impartiale aux œuvres d'un rival qui lui était supérieur et, quoique, somme toute, l'opinion de Daniel soit celle des

(1) *Liste de quelques gens de Lettres vivans en 1662.* DESMOLETS, II, 1^{re} partie, 21. CAMUSAT, *Mélanges*, p. 240.

(2) DANIEL, *Histoire de France*, Préface.

historiens modernes sur le système de la compilation, il faut la considérer plutôt comme la critique intéressée d'un confrère jaloux. Quant à Mézeray lui-même il ne se défendait nullement d'être un compilateur. Suivant Le Gendre, il dit un jour au président Cousin, de qui Le Gendre tient ce fait, qu'il avait composé son *Histoire* sur celles de Nicole Gilles, de Paul Emile et de du Haillan (1). Cependant la liste de ses autorités ne s'arrête pas à ces trois historiens. Nous pouvons la compléter de deux manières : en réunissant les noms, ou des auteurs qui lui ont fourni la matière de ses recueils manuscrits, ou de ceux qu'il cite dans ses ouvrages, dans le texte et dans les gloses. Au surplus, le fait que Mézeray ait puisé ses matériaux dans un ou dans plusieurs livres, ne change rien au système qui reste toujours celui de la compilation. Cette méthode de composition appartient à l'Histoire dite « philologique », car elle s'occupe avant tout de textes et se base uniquement sur eux. L'Histoire moderne puise assez souvent ses matériaux dans les textes, appuyés par des recherches dues aux sciences archéologiques, mais ses textes sont de source originale. Par contre le compilateur admet aussi et peut-être même plus volontiers les informations de seconde main, car il y voit un récit plus élégant et plus soigné, déjà dépouillé des invraisemblances et des erreurs grossières, un récit enfin mieux adapté à l'usage qu'il veut en faire. En effet, le compilateur prend un récit historique, le corrige et l'amplifie d'après d'autres récits, puis le tout est refondu en un nouveau livre. Le seul talent qui lui est deman-

(1) LE GENDRE, *Histoire de France*, Préface.

dé est le bon sens : savoir juger des opinions d'autrui et en choisir la plus logique. Ce système est condamné par les historiens de nos jours, mais même aujourd'hui, l'Histoire s'appuie quelquefois sur des récits antérieurs et dans sa façon de traiter ces sources, le compilateur était bien plus honnête que l'historien moderne. Celui-ci, quand il emploie ce procédé, ne peut le varier qu'en abrégeant ou en changeant les expressions. L'historien humaniste transcrivait tel quel un passage tiré d'un autre historien, sans rien changer et sans prétendre à l'originalité et s'il était plus honnête, il était plus artiste aussi, car son récit conservait l'atmosphère et le pittoresque du passé et, à cause de cela, on pouvait en excuser la naïveté qui eût été choquante sous une forme moderne.

Le système des historiens humanistes, celui de Mézeray, était de fonder leur récit sur un ou sur plusieurs textes antérieurs et d'y insérer des détails supplémentaires, provenant de recherches originales. Comme nous l'avons déjà vu, l'historien réunissait ses propres archives et formait un cabinet de documents originaux ou de copies. C'est ce que fit Mézeray et sa collection comprend vingt-neuf volumes in-folio, conservés aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale à Paris. Ce grand recueil de documents de toute sorte contient des pièces originales, conservées plutôt comme curiosités, car les pièces fort rares étaient trop coûteuses pour les moyens de Mézeray, ou le plus souvent encore, des extraits récents ou anciens des archives officielles, puis des copies de mémoires ou de journaux. Quelquefois l'extrait est scrupuleusement fait et le copiste ajoute la cote : par exemple un « Extrait du livre des Mémoires. cotté F. an 1395

jusques en 1404. fol. xxiiij. V° » (1) ou un extrait « Du Registre du Conseil du parlement cotté LXVI. commençant au 12 Nov. 1524 » (2). Pourtant, ce soin est plutôt rare et il nous est difficile de fixer la provenance de toutes les pièces, qui figurent parmi les papiers de Mézeray. Il y a plusieurs extraits des archives de la Chambre des Comptes du XIV^e au XVI^e siècle ; des lettres de Charles VI et de Charles, duc de Lorraine de l'année 1413 (3) ; des « Reiglemens pour les Conseils » de 1413 à 1630 (4). Toutes ces pièces provenaient de différentes sources. Mézeray copia des lettres de ratification de Louis X, données à Paris le 10 septembre 1315, sur des manuscrits conservés dans la Bibliothèque du chancelier Séguier ; Pierre Dupuy, conservateur de la Bibliothèque du roi, lui communiqua des cartulaires, tandis que Jean Balesdens lui prêta plusieurs manuscrits pour en faire des copies.

Puis, Mézeray conservait aussi quelques petits mémoires composés sur divers points d'histoire et parmi ces études, on en trouve une sur le procès criminel de Jacques Cœur ; une autre sur « La Régence de la reine Berengèle, sœur de Blanche de Castille » ; une autre encore sur l'ordre du Collier ou de l'Annonciade. Mais ce qui est surtout intéressant pour une appréciation du travail de Mézeray, c'est, en dehors de ces copies d'ordonnance, d'édits et de chartes, la collection de matériaux qu'il avait faite pour l'Histoire

(1) MÉZERAY, *Mélanges*, t. VI, fonds français, 20,776.

(2) Tome XVI, f° 399.

(3) T. XVIII, f° 343. Copies collationnées du XV^e siècle, plusieurs pièces annotées de la main de la Popelinière.

(4) T. VII, f° 112-337.

re de son propre temps. De ces pièces, la plus célèbre est sans contestation le commencement des *Mémoires* de Richelieu : l'*Histoire de la Mère et du Fils*, que connaissait aussi à cette époque Dupleix. D'autre part, Mézeray possédait une collection d'édits et d'arrêts de la Grande Chambre du commencement du XVII^e siècle, et un récit de la campagne de Flandres de 1646. Ses archives contenaient aussi des extraits ou des précis manuscrits d'imprimés et de livres qui coûtaient trop cher, ou qui étaient trop rares, pour figurer dans la bibliothèque de l'historien.

Ces livres sont pour la plupart des études sur l'Histoire régionale des diverses villes et provinces de la France et des pays environnants, telles qu'Aix, Beauvais, Marseille, Melun, Le Mans, Chartres, Paris, Rouen. Les provinces et les pays voisins sont représentés par l'Anjou, la Bretagne, la Bourgogne, le Dauphiné, le Roussillon, la Lorraine et le Luxembourg. On peut dire que Mézeray connaissait ces ouvrages à fond, car il en tire ses descriptions qui donnent tant de couleur à son récit. D'ailleurs, aucun indice ne nous porte à croire que Mézeray ait jamais voyagé et, cependant, ses descriptions sont un des charmes de son œuvre. Outre ces études particulières, on trouve des précis sur l'histoire des pays qui ont eu des rapports avec la France : la *Monumenta Danica* (1643) « pour servir à l'histoire de France, parlant des Normands », l'*Histoire d'Angleterre* de Bède et le *De Antiquitate Reipublicae Bataviae* de Grotius. Il ya des extraits de Belleforest, de du Haillan, de du Tillet, de de Thou, de Duchesne. Mézeray possédait des manuscrits autographes de La Popelinière, et ce sont les plus nombreux, qui comprenaient un fragment du

Journal de La Popelinière, en dehors des pièces ayant appartenu à celui-ci et portant des notes autographes. Pour l'histoire du XVI^e siècle, les matériaux dont se servait Mézeray semblent venir presque exclusivement de La Popelinière.

En parcourant les ouvrages de Mézeray nous pourrons trouver les noms des autorités qu'il cite à l'appui de ses propres opinions. Les chroniques monacales lui ont servi pour l'histoire des premiers temps mais il montre peu de sens critique à leur égard. Ainsi, pour le règne de Charlemagne, il se réfère, non seulement à Eginhard et à Alcuin, mais encore à Turpin, dont le récit est « fabuleux et supposé », ajoutant simplement que « cette narration jusqu'à la trahison de Ganes n'a rien qu'on puisse absolument convaincre de faux ». Naturellement Mézeray s'est servi de la chronique de Grégoire de Tours : puis, pour l'histoire des premiers Capétiens, il mentionne le chroniqueur bourguignon Glaber, l'*Histoire* d'Aimoin et la chronique de Reginon. Souvent aussi, il puise ses documents dans les recueils érudits de Duchesne et de Fauchet, d'où il tire le serment de Strasbourg. Sur la question de la papesse Jeanne, il cite comme références la chronique de Marian le Scot (1028-1086) et la *Vie des Papes* de Barthélemy Platine du XV^e siècle. Il utilise encore la chronique de Guillaume le Breton et le *Regis Francorum Chronographus* de son continuateur Rigord, moine de Saint-Denis, pour la vie de Philippe Auguste. Puis vient Joinville et les Villehardouin, les Froissart, les Comines prêtent à l'historien leurs couleurs vives, pour dépeindre la fin glorieuse du moyen-âge.

Après ces écrivains médiévaux, moines ou soldats,

ce sont les historiens de la Renaissance humaniste qu'il consulte. Gaguin cède la place à Paul Emile, à Paul Jove, à Guichardin. Puis ce sont Fauchet, Vignier et Duchesne qui lui révèlent par leurs recherches, le passé de la France. Le XVI^e siècle, si cher à Mézeray, est représenté par des mémorialistes ou des historiens tels que La Noue, Montluc, d'Aubigné, du Bellay, de Thou, Belleforest, d'Avila, La Popelinière. Il n'ignore pas les auteurs étrangers. De temps en temps, il cite à l'appui d'un argument, un historien espagnol, italien, allemand et il connaît l'histoire d'Angleterre par la *Britanniae descriptio* de Camden. Cette liste est d'ailleurs loin d'être complète. A chaque page Mézeray allègue une autorité quelconque, pour une raison particulière. Sa bonne foi se manifeste d'elle-même et il n'a pas besoin de la prouver. Ces noms ne sont donc pas seulement la garantie de ce qu'il dit, mais, surtout, des hommages rendus aux historiens célèbres pour encourager le lecteur à poursuivre son étude de l'histoire de France dans leurs ouvrages. Mézeray se conduit vis-à-vis de ces auteurs passés, comme il le fait vis-à-vis de ses contemporains. Dans une lettre à Samuel Guichenon, Mézeray manifeste son intention de lire l'*Histoire de Savoie* de ce dernier pour y trouver des renseignements utiles : « Je vous demande donc la permission de me pouvoir servir de vostre travail pour me developper de ces obscuritez. Je ne pretends pas vous rien desrober, je ne feray qu'emprunter de vous et reconnoistroy de bonne foy ce que j'auray pris en rendant à vostre nom les Eloges que je luy doy » (1).

(1) Lettre du sept octobre 1659 (Bibliothèque de l'Institut).

Effectivement ce qui importe avant tout à Mézeray c'est de dire la vérité : « En la disant » dit-il, « je seray quitte en me trouvant quelquefois blasmé, mais beaucoup plus souvent loué » (1). Cependant, des historiens postérieurs ont relevé dans ses ouvrages de nombreuses inexactitudes et certains contestent son souci de la vérité, alors que d'autres font de lui l'inventeur, sinon de l'Histoire philosophique, au moins de l'Histoire scrupuleuse. On a retrouvé chez lui, disent ceux-ci, « un soin diligent pour démêler la vérité et pour s'entourer du plus grand nombre possible de bons documents » (2), mais d'autres critiques nous parlent de la « désinvolture » avec laquelle Mézeray traite l'exactitude historique (3). Pourtant dans la Préface de son *Histoire*, Mézeray s'explique avec la plus grande franchise à ce sujet : « La vérité des choses que je rapporte a pour appuy les meilleurs Auteurs à mon gré, les originaux et les anciens titres. Et quoy que je n'en aye cité aucun, si est-ce que je n'ay rien dit à faux et sans guarand ». Il ne veut pas trop se fier aux chroniqueurs ou aux historiens plus modernes, dont il aperçoit les faiblesses, mais il ne s'érige pas non plus en critique sévère, car il connaît par l'expérience personnelle les difficultés qui entourent l'historien. « Nos anciens Escrivains sont si confus et si barbares, qu'ils souffrent facilement diverses explications. Et quand à nos Modernes, plusieurs d'entr'eux n'auroient pas de beaucoup fortifié mes preuves, veu qu'ils ont besoin d'estre soutenus eux-

(1) *Mélanges*, fonds français, 20,797, f° 463.

(2) LAVISSE et RAMBAUD, *Louis XIV*, p. 310.

(3) BRÉHIER (L.) et DESDEVIZES DU DÉZERT, *Le Travail historique*, Paris, 1907, p. 8.

mêmes : voire je le diray sans passion, d'estre souvent relevez. Je n'ay eu garde pourtant de toucher à leurs fautes quelques grosses qu'elles fussent, je me suis contenté de les éviter quand je les ay reconnües. C'est inhumanité de passer sur le ventre à un homme qu'on void tomber dans un borbier » (1).

Celui qui fut le premier à reprocher à Mézeray ses inexactitudes, fut le père Labbe, jésuite de Bourges, qui affirma avoir remarqué deux mille fautes dans l'*Histoire de France* de Mézeray, mais ce même père en avait trouvé plus encore dans Davila dont l'ouvrage était bien moins long (2). Depuis ce temps-là, plusieurs historiens et critiques ont appuyé cette opinion et se sont donné la peine de trouver des preuves de négligence, venues de la bouche même de l'auteur. Larroque attribue ce défaut à sa paresse et à son antipathie contre quelques historiens. Mézeray, selon son biographe, s'obstinait à ne jamais lire les historiens latins recueillis par du Chesne et s'en serait vanté un jour, chez un certain d'Hérouval, en présence même de du Cange (3). Malgré tout, Larroque lui accorde le mérite de la sincérité qui gagne la confiance du lecteur à défaut d'exactitude. En tirant son récit des autorités de seconde main plus volontiers que des sources mêmes, Mézeray s'est conformé aux usages de son temps et la preuve en est dans ce fait que l'*Abrégé* de Mézeray, à son tour, servira pendant plus d'un siècle de source unique pour d'innombrables ouvrages de second ordre.

(1) *Histoire*, Préface.

(2) COSTAR, dans DESMOLETS, t. II, 2^e partie, p. 329.

(3) LARROQUE, *Vie de Mézeray*, p. 32.

Racine lui-même, se préparera à remplir sa fonction d'historiographe du roi en rédigeant un précis de Mézeray (1) dont les œuvres exerceront une influence énorme sur l'historiographie française, tout au moins quant au fond.

La pierre de touche de Mézeray dans la critique des faits, est le bon-sens et la sincérité. Il sait bien que tout le commencement de l'histoire de France est plein de légendes et de fables, ainsi que toute l'histoire primitive, car « le Vulgaire se plaist naturellement aux belles Fables ». Ecrire une Histoire des premiers temps de la monarchie française est une chose bien difficile même de nos jours, mais Mézeray n'avait à sa disposition que des matériaux pauvres et fautifs. Au cours des dix premiers siècles de la monarchie il rencontrait trop souvent de vastes solitudes, d'où n'émergeaient que des masses isolées et mal définies : « Voilà pourquoy quelques-uns de nos Ecrivains ne pouvant rencontrer des veritez bien assurées parmy de si espaises tenebres, ny discerner des objets esloignez à perte de veuë, ont fait du commencement de nostre Histoire un Roman, et tiré les François des cendres de Troye. La naissance des grands Estats a tousjours je ne sçay quoy de fabuleux : mais les bons Autheurs ne doivent jamais rapporter ces fictions que par gentillesse » (2). Mézeray, tout en faisant commencer son *Histoire* et son *Abrégé* avec Pharamond, doute de l'existence de ce roi (3), « le-

(1) *Œuvres*, éd. MENARD, tome V, *Fragments et notes historiques*.

(2) *Histoire*, règne de Pharamond.

(3) *Abrégé*, p. 1199.

quel », dit-il, « selon le Vulgaire, a esté le premier Roy des François ». Il fait entrer le fabuleux dans son œuvre comme tel et pour une raison des plus sensées. Dans l'*Origine des François et leur Etablissement dans les Gaules*, il essaie de séparer la vérité de la légende mais il s'aperçoit que cette dernière vient toujours de quelque fait réel : « Je sçay que tout ce narré est plein de fables et d'achronismes ; mais je suis persuadé qu'il n'y a gueres de vieux contes qui n'ayent quelque fondement dans la verité, et que c'est l'aimer en effet que de la chercher jusqu'au milieu des erreurs et des fausses circonstances, à dessein de l'en desgager » (1).

On peut supposer que le procédé de critique historique qu'employait Mézeray, consistait à comparer les récits d'un même événement, faits par tous les historiens qu'il avait lus, puis, lorsque le passage avait été interprété différemment, à revenir si c'était possible au texte original. Si cependant, pour une raison quelconque, il ne pouvait pas consulter les textes originaux, il choisissait l'opinion la plus vraisemblable et la plus conforme à la logique. Au surplus, il n'osait pas trop se fier à cette seconde méthode, car dans un passage sur le pouvoir de l'Eglise de délivrer les prisonniers (2), il remarque que le récit « peut facilement s'accorder avec la Chronologie, mais à la verité il n'est confirmé par aucun Escrivain plus ancien que du siecle dernier, (non plus que beaucoup d'autres choses dont neantmoins on n'oserait douter) ». Il cite des cas de jouissance de ce privilège tirés de

(1) *Avant-Clovis*, 194.

(2) *Histoire*, III, 313.

de Thou et de manuscrits les plus anciens qu'il a pu trouver, mais à cause du manque de preuves définitives, il ne donne ses arguments que comme des suppositions vraisemblables. D'habitude, Mézeray ne renvoie pas le lecteur aux sources ; il se contente d'indiquer que l'opinion qu'il exprime ne lui est pas personnelle, par des phrases telles que : « Quelques-uns disent », « Une chronique dit », « Il se lit à ce propos dans l'ancienne Histoire » et d'autres tournures aussi vagues et aussi contraires à l'usage moderne. Cependant, il donne quelquefois la référence exacte de ce qu'il allègue, comme par exemple pour de Thou (1) ou pour Montluc (2), en indiquant le livre et la page de leurs ouvrages. Quand il relève des erreurs très graves chez un autre historien, il le désigne sans le nommer. En parlant, par exemple, du désaccord qui existe parmi ses autorités au sujet de la généalogie de Marguerite, comtesse de Comines, il parle de « celui qui se mesle à tous propos de corriger les autres » et cet historien anonyme fait une telle confusion de noms, de lignées et de chronologie que c'est un véritable « labyrinthe d'erreurs en quatre ou cinq lignes » (3). Mézeray, lui, ne veut jamais induire en erreur. Quand il a un doute, il ne se prononce pas et emploie des correctifs : « je crois », « à mon avis ». Quelquefois encore, il décrit des événements sans en expliquer les causes, simplement comme choses curieuses et expose toute sa naïveté de chroniqueur dans une phrase telle que : « Il prit

(1) *Histoire* III, 314. III, 262.

(2) *Histoire* II, 1065.

(3) *Histoire* II, 38.

envie, je ne sçay pourquoy, à l'Empereur Venceslas Roy de Boheme de visiter la France » (1).

Si l'érudition lui manque quelquefois, le bon sens ne lui fait jamais défaut. Dupleix avait cru bon de discuter l'érection de la terre d'Yvetot en royaume ; Mézeray y fait allusion, mais simplement comme à un récit faisant partie des traditions de l'historiographie. Comme il le dit, il se laisse ici « emporter à la foule des Historiens modernes », ajoutant cependant : « Toutefois si vous m'en demandez mon avis, je voy ce conte embarrassé de tant de fautes contre la vray-semblance, et la Chronologie, que je le renvoye de bon cœur à ceux qui nous l'ont donné, et ne veux point d'une marque, qui n'a pour garand de plus ancien auteur que Gaguin » (2). Mézeray aime trop le passé pour le débarrasser complètement de toutes les légendes qui l'embellissent, mais il les donne toujours pour telles, et, malgré tout, s'il y a un incident quelconque qui ne fait pas honneur à son propre pays, il ne le tait pas, car cet incident fait partie de l'histoire qu'il ne veut pas fausser. Mézeray s'indigne contre les historiens italiens qui, espérant déguiser la vérité par de belles descriptions et de profonds raisonnements, ornent leur récit de tant d'élégances littéraires qu'à la fin ils semblent « vouloir triompher d'avoir esté vaincus, et rechercher de la gloire dans l'affliction de leur partie » (3).

Mézeray ne perd jamais de vue son rôle d'historien. Il est lié par le « fait » ; il ne donne jamais libre

(1) *Abrégé*, 628.

(2) *Histoire*, règne de Clotaire.

(3) *Histoire*, II, 223.

cours à son imagination ou à sa rhétorique. Chez lui les événements ne sont pas présentés sous un jour plus agréable que véritable, car il est historien et non pas romancier. Pour cette raison même Paul-Louis Courier dit (1) qu'« il y a plus de vérités dans Rabelais que dans Mézeray » car, suivant cet auteur, les fictions représentent mieux les hommes et les temps que les chroniques les plus fidèles. Mézeray est tellement conscient de son penchant pour la rhétorique, qu'il se méfie de lui-même et des historiens qui lui ressemblent. Toute phrase qui sent le drame, tout rapprochement de circonstances qui rehausse l'effet, le met sur ses gardes. Les paroles qu'on avait fait dire au roi devant le duc de Guise assassiné : « Mon Dieu, qu'il est grand, il paroist encore plus grand mort que vif » avaient été, à l'avis de Mézeray, inventées longtemps après l'événement, « lorsqu'on vid les suites de cette mort plus tragiques que le Roy ne les avoit preveuës » (2). Mézeray lit un Davila, par exemple, en contrôlant son récit par des recherches personnelles car il se méfie toujours des tendances dramatiques de l'historien italien. Peu importe la source de ses matériaux, qu'elle soit originale ou de seconde main, Mézeray cherche la vérité à travers le récit. Si l'opinion d'un historien n'est fondée que sur des suppositions, Mézeray la donne comme telle. D'autre part, il veut toujours connaître dans l'historien l'homme privé, ses tendances politiques, son attitude religieuse et ses sympathies personnelles, avant d'admettre son récit.

(1) Préface de la *Luciade*.

(2) *Histoire* III, 570.

Mézeray est assez sévère quand il corrige les erreurs que d'autres historiens ont commises, dans la chronologie ou dans la topographie. Lui-même avait fait des études de géographie assez approfondies et, comme nous l'avons vu, il se renseignait auprès de Sanson, géographe du roi, au sujet des noms de lieux latins. Mézeray semble avoir toujours eu présente à l'esprit, la topographie de chaque période historique. Il ne peut rencontrer un nom de lieu sans faire des recherches pour le préciser et le fixer définitivement. Il a, par exemple, essayé d'identifier la forêt de « Locafao » où eut lieu la bataille entre Thierry, Martin et Pépin (1) mais ses recherches furent vaines et il communiqua cet insuccès au lecteur par cette note marginale à la fois brève et naïve : « On ne sait où c'est ». Il indique toujours les dérivations des noms géographiques, s'ils ont quelque intérêt pour la philologie : La Peyre — « Peyre en langage de ces pays-là signifie pierre ou rocher » — Entragues — « Aigues en langage du pays c'est eaux ». — La philologie est une des sciences auxiliaires de l'Histoire dont Mézeray tient le plus de compte et cela se comprend fort bien, car il occupait une situation assez considérable, mais aujourd'hui méconnue, parmi les lexicographes du XVII^e siècle. Dans l'*Histoire de France*, Mézeray expose plusieurs définitions du mot « salique », ainsi : « Salique de *si aliquis*, *si aliqua*, souvent repetez dans les loix ou de la ville de *Salgestan*, située au delà du Rhin, où elles furent faites : ou plus apparemment, des *Saliens*, peuples Franks, habitans sur les rives du fleuve Sale, qui avoient dans cette assemblée de No-

(1) *Abrégé*, 108.

tables, un Baron nommé Salogast » (1). Dans l'*Abrégé* cependant, ces diverses explications se réduisent à celle qui a été acceptée depuis, mais l'historien ne peut s'empêcher d'appeler les Saliens, « le plus noble peuple des François ». Ses connaissances philologiques sont assez étendues. Il trouve des racines grecques dans le vieux gascon et se plaît à chercher les origines des mots curieux. Ses entretiens avec le lecteur sont souvent naïvement familiers. Il s'adresse ainsi à lui dans un passage sur le Dauphiné : « Que serviroit de vous conter les raisons ou plustost les conjectures, pour lesquelles le nom de Dauphin s'est rendu hereditaire dans cette famille : toutes celles qu'on a jusqu'icy apportées, bien loing d'estre veritables, ne sont pas vray-semblables. C'a esté sans doute pour quelque memorable adventure, mais quelle ? Autrefois j'en ay eu ce me semble quelque mediocre lumiere : mais ma memoire ne veut pas me la fournir au besoin » (2).

Un autre sujet de grand intérêt pour Mézeray c'est la généalogie : il essaie toujours de débrouiller celle de ses personnages historiques, tout en tenant cette science comme assez incertaine car trop souvent des considérations vénales l'influençaient. Les deux exemples suivants montrent l'opinion de Mézeray sur le travail de la plupart des généalogistes. De Childebert, qui « se sauva à course de cheval », il dit qu'« on ne sçait ce qu'il devint. Beau sujet pour les Genealogistes qui voudraient obliger quelque maison de cette illustre origine » (3) ou bien encore en parlant des

(1) *Histoire*, I, règne de Pharamond.

(2) *Histoire*, I, 800.

(3) *Abrégé*, 71.

enfants du duc Alain de Bretagne qui furent emmenés hors du pays avec une partie de la haute noblesse, il remarque « et depuis on n'en voit plus rien dans l'Histoire », mais note en marge : « Peut-être que quelque Genealogiste les retrouvera pour en faire son profit » (1). Ni dans l'*Histoire*, ni dans l'*Abrégé*, on ne trouve les généalogies fabuleuses des rois de France. Le bon sens de Mézeray écarte les théories des origines troyennes ou scythiques des Français, quoiqu'il admette les légendes populaires, commençant son *Histoire* avec Pharamond. La raison en est que Pharamond fait partie des vieilles traditions nationales et n'est pas une création de savant ou de philologue, comme les Francus et autres héros d'invention récente introduits par le XVI^e siècle, dans l'histoire primitive de la France.

Les monuments historiques de son pays l'intéressent et s'il n'a pas eu lui-même l'occasion d'en visiter beaucoup, Mézeray est au courant des découvertes archéologiques de son temps. Il a peut-être relevé sur place les fossés du château de Conflans (2), certainement visité Saint Denis et Saint-Germain-des-Prés pour y examiner les anciennes statues des rois de France (3). Dans l'*Abrégé* (4), il annonce une découverte qui pouvait être utile pour mieux connaître le règne de Childeric : « On conjecture qu'il avait son Siege Royal à Tournay, parce que de nostre temps l'an 1654 en fouillant sous quelques maisons,

(1) *Abrégé*, 256.

(2) *Abrégé*, 721.

(3) *Histoire*, I, règne de Clodion.

(4) Page 18.

on y a découvert une sepulture, où entre autres singularitez fort curieuses, s'est trouvé un anneau sur lequel son effigie et son nom sont gravez ». Mais en vérité, les sciences auxiliaires de l'Histoire occupent peu de place dans l'œuvre de Mézeray. Son travail préparatoire empruntait médiocrement à ces sciences, telles qu'elles sont connues de nos jours. Seule, la philologie y tient une place prépondérante ; nous retrouvons toujours l'historien philologue, à la manière de la Renaissance, mais qui ne néglige pourtant pas de s'appuyer sur les résultats importants d'un siècle de recherches historiques. Mézeray est lié par la tradition humaniste et ne peut être considéré comme un historien scientifique, mais le principal mérite qui l'élève au-dessus de ses contemporains et de ses prédécesseurs est sa faculté d'envisager nettement un tout et de ne pas se perdre dans des détails ingrats. S'il se trompe parfois dans ces détails, Mézeray n'a pas souvent été dépassé dans les tableaux d'ensemble.

L'*Abrégé* commence par un exposé vigoureux et net de la naissance, du progrès et de la grandeur de la France ; quatorze siècles se déroulent ; les phases sont bien indiquées et le jugement sûr de Mézeray embrasse les longues périodes de temps et les représente, avec toutes leurs variations de pensée et même de langage. Il est conscient d'un progrès ou tout au moins d'un changement continu. Avant d'aborder la période de l'histoire où la France essuya maints revers, avant de décrire les batailles de Crécy et de Poitiers, il développe une théorie sur les cycles de l'Histoire. Il intitule ce passage, vraiment fort beau, *Flux et reflux des Estats* : « La prudence et la bonne conduite se trouvent en peu de personnes, le hazard

et la Fortune presque en toutes choses. Les grands Empires se fondent par sage conseil, s'eslevent par bon-heur, et à la fin s'éboulent par faute de l'un et de l'autre : Que sçay-je si cela n'arrive point par quelque secrette vicissitude attachée aux ouvrages de l'Art, comme à ceux de la Nature qui les trenne toujours dans un mouvement perpetuel : et qu'ainsi que l'Océan, la Lune et les Jours croissent et décroissent alternativement, les Estats de petits commencemens parviennent à une grandeur deüe à leur estre, et puis apres declinent jusqu'à une certaine petitesse, y ayant cette difference neantmoins que tous ne reprennent pas leur accroissement, mais quelquefois s'aneantis-sent de tout poinct. La Monarchie Françoisie aggrandie à une vaste estenduë sous Charlemagne dominoit aux deux tiers de l'Europe : la mesme sous Clotaire et Louys le Feneant n'avoit plus que la ville de Laon, et quelques Chasteaux : depuis Philippe Auguste jusqu'à cette heure elle s'estoit derechef hautement eslevée : et maintenant elle va dechoir... » (1). *L'Histoire* de Mézeray est une Histoire vivante, mobile, qui avance sous des physionomies changeantes, imitant la vie humaine, un drame et non une formule. La logique de l'historien ne suffit pourtant pas pour expliquer tout ce qui se passe ; le hasard joue son rôle. Aussi Mézeray croit-il à l'intervention divine dans les affaires de l'homme et ne donne-t-il les prodiges et les présages miraculeux, que pour prouver que l'avenir est à la disposition de Dieu.

D'autre part il admet expressément la doctrine qui fait découler de vastes conséquences de petites

(1) *Histoire*, I, 751.

causes ; les intrigues de la cour, « sujets plus dignes du Roman que de l'Histoire », sont décrites à cause de leurs suites parfois considérables. Il ne néglige jamais les événements sans importance visible, mais cherche toujours leur rôle dans l'histoire : « Telle est la condition des plus grandes affaires que, lorsqu'elles sont à un certain point où elles ne peuvent plus subsister longtemps, il ne faut que le moindre incident pour les faire tomber d'un côté ou d'autre ; et si la Fortune permettant qu'il fust évité, les choses pourroient se mieux tourner et prendre toute une autre pente » (1). Quelquefois Mézeray se laisse entraîner à admettre des suppositions ou des superstitions enfantines. Il ne doute point que les Français se fussent emparés de la couronne d'Angleterre, s'ils s'étaient trouvés dans ce royaume au commencement de la guerre des Deux-Roses. Il parle encore de la puissance de la France au cas où Charles IX eût vécu : « Car il y avoit grande apparence, qu'assistant le Roy Henry son frere de vaisseaux et d'Infanterie, il eust par le moyen d'un si puissant Royaume qu'est la Pologne, tenu tout le Septentrion dans le respect de son Alliance. Que d'ailleurs il eust pû au mesme temps se rendre maistre de l'Ocean, faisant le mariage de son autre frere avec Elizabeth Reyne d'Angleterre... Tellement qu'avec tant de forces bien unies ensemble, il eust pû faire la Loy à toute l'Europe, sans que personne l'eust pû contraindre de donner d'autres bornes à son Empire, que celles que la Justice eust prescrites à ses desseins. C'estoit ainsi que discouroient les bons François sur ce qui eust deu arriver, selon le cours

(1) *Histoire*, III, année 1588.

ordinaire des choses du Monde » (1). La prise de Constantinople rend Mézeray philosophe. Il remarque que l'Empire byzantin fut fondé par un Constantin, fils d'une Hélène et anéanti sous un autre Constantin, fils d'une autre Hélène, et ajoute que « presque tous les Etats commencent et finissent par un Prince de mesme nom » (2). Cet empire dura, dit l'historien très sérieusement, « mil cent vingt-trois ans et dix-huit jours, nombre sur lequel ceux qui aiment ces recherches trouveront bien dequoy philosopher » (3). Mézeray n'est donc pas seulement annaliste ; il se permet des conjectures sur les intentions de ses personnages ; il trace le rapport entre la cause et l'effet. Il possède véritablement une philosophie de l'Histoire et de la vie. Cependant on sent que son travail appartient à une période de transition ; l'auteur influencé par la passion des humanistes pour la forme, ne l'est que légèrement par l'Histoire scientifique ou par l'Histoire philosophique et, pourtant, ces deux formes nouvelles germent dans son œuvre même.

(1) *Histoire*, III, 1, 2.

(2) *Histoire*, I, 499.

(3) *Histoire*, II, 77.

CHAPITRE III

LA FORME

La dette de Mézeray envers la Chronique et l'Histoire humaniste

Deux influences nettement distinctes se font sentir dans l'œuvre de Mézeray, d'abord celle de la Chronique médiévale, ensuite celle de l'Histoire humaniste. Il est l'héritier des méthodes et des idées de tous les historiens ses prédécesseurs et il accepte cet héritage sans vouloir trop y changer. La Grèce a transmis aux historiens de l'Occident une historiographie qui existe toujours, quoiqu'elle ne réponde plus réellement à tous leurs besoins, car aujourd'hui l'Histoire tend de plus en plus à devenir une « science de l'homme » et pour cela a besoin d'une forme plus apte à l'exposition scientifique. Au XVI^e et au commencement du XVII^e siècle, on n'avait que vaguement conscience de l'idée de progrès. Comme nous venons de le voir, Mézeray, lui, sentait que la vie des hommes et des nations présentait quelque chose de plus que des événements sans rapport l'un avec l'autre, mais il était trop près de la Renaissance, trop fidèle à la conception historique de Paul Emile, pour accorder à l'Histoire le caractère d'une science. Son œuvre pour le fond tient à la Chronique, et pour la forme s'inspire à la fois de la Chronique et de l'Histoire des

humanistes, car bien qu'au commencement du siècle, la Renaissance triomphe dans le domaine de l'Histoire, on verra encore paraître en 1621 une continuation de Gaguin (la dernière), due à Jean Savaron.

La Chronique avait fourni à l'historiographie un genre, l'Histoire universelle, et aussi un système de gloses. Naturellement, là où l'influence de la Chronique se fait le plus sentir, c'est dans le plan même des ouvrages de Mézeray, qui conserve l'ordre chronologique. L'auteur n'a pas voulu de ces divisions arbitraires qu'avaient employées plusieurs historiens humanistes : « La distribution de mon ouvrage n'est point par Sections, ny par Chapitres ; j'ay creu que toutes ces decoupures gâtoient l'étoffe, et que les pauses au lieu d'accourcir le chemin, le faisoient trouver plus long. La Chronologie y est bien marquée pour les principales actions ; Et pour les autres je les ay rangées avec une telle suite, qu'encore qu'on ne lise pas les années en marge, on les peut neantmoins necessairement inferer de ma narration » (1). Il divise l'*Histoire de France* et l'*Abrégé Chronologique de l'Histoire de France* par règnes. De plus, l'*Histoire* est distribuée en livres, mais le troisième volume, qui comprend quatre livres, porte les années inscrites en marge. « L'Autheur avoit creu avoir de grandes raisons de ne point marquer ainsi les années dans ses deux premiers Volumes ; mais tout considéré, il a trouvé qu'il y en avoit encore de plus grandes de le faire » (2). L'*Abrégé* suit strictement l'ordre chronologique et est divisé seulement par règnes ; la répartition en

(1) *Histoire*, Préface.

(2) *Histoire*, III, 1.

trois volumes est arbitraire et le numérotage des pages n'est pas arrêté à la fin de chaque volume. De la première page, jusqu'à la page 1489, le récit n'est coupé que par des résumés à la fin de chaque siècle. Pourtant, l'ordre purement chronologique ne suffisait pas aux besoins de l'historien. Même dans l'*Histoire*, Mézeray suspendait le récit pour étudier avec le lecteur les mœurs, la langue et la religion de chaque époque. Le premier livre, qui traite de la première race, se termine sur des considérations de ce genre que Mézeray excuse par ces mots : « Je me suis dans ces recherches fortuitement esloigné des regles de l'Histoire, mais je vous supplie, cher Lecteur, de ne trouver pas mauvais, si j'ay laissé mon chemin un peu à costé pour vous monstrenr le vostre » (1). L'*Histoire* de Mézeray n'est donc pas une simple chronique : l'ordre chronologique est interrompu par des récapitulations ou par des sommaires, tels que l'aperçu sur l'histoire de France de Charles VIII jusqu'à François II (2), ou le sommaire des troubles aux Pays-Bas (3). Naturellement, l'*Abrégé* contient un plus grand nombre de ces digressions. Le coup d'essai de Mézeray lui avait montré les inconvénients de la forme chronologique, qu'il conservait toujours, mais en la modifiant. Ses chapitres sur l'Eglise gallicane, ajoutés à la fin de chaque siècle, sont des merveilles de précision et de clarté, ainsi que les trente-cinq pages consacrées à l'Eglise du XVI^e siècle, qui terminent l'ouvrage : si l'on réunissait ces dissertations

(1) *Histoire*, I, 147.

(2) *Histoire*, III, 106.

(3) *Histoire*, III, 180-197, 242.

on aurait une œuvre qui, formant un tout complet, serait des plus précieuses pour l'Histoire ecclésiastique.

Par l'intermédiaire des humanistes, Mézeray hérita de la tradition des anciens qui leur faisait considérer l'histoire d'un pays, comme quelque chose de vivant. Un pays passe par les mêmes étapes qu'une vie humaine et, quoique la période de formation soit intéressante à étudier, ce n'est que la maturité qui est vraiment fertile en enseignements. Les historiens d'un pays, par une illusion de la nature, croient toujours vivre à l'apogée de la gloire nationale. Mézeray n'y fait pas exception. Seulement, chose curieuse, il appartient par sa mentalité et par son caractère au XVI^e siècle et non au XVII^e. Né au fond d'une province, il dut être élevé selon les traditions d'un temps qui n'était point du tout le sien, et cette éducation archaïque est peut-être la cause chez lui de cet amour du XVI^e siècle tellement marqué dans son œuvre. D'autre part le XVI^e siècle peut être considéré comme la fin, la fin tempétueuse, d'une période de l'histoire de France : la vie de cette nation se présente à Mézeray comme un tout dramatique qui peut entrer facilement dans les règles du théâtre. C'est une façon d'envisager l'Histoire chère aux humanistes, et Mézeray montre à maintes reprises qu'il comprenait l'histoire nationale de cette façon. La partie la plus importante de son œuvre est la fin, qu'il traite de manière plus étendue. Les premiers siècles ne sont qu'une sorte d'avant-propos à son véritable ouvrage. Les deux derniers siècles l'intéressent pour plusieurs raisons. Comme historien, il y trouve des matériaux abondants dont il peut tirer une narration pleine de

mouvement. L'Histoire n'est plus ici une simple suite d'événements et les personnages sont autre chose que des noms sans signification. Mézeray explique ainsi sa préférence pour cette partie de l'histoire de France, qu'il aime en historien, en artiste, en patriote. Dans ces deux derniers siècles, « tout y est extrêmement remply ; tout y est clairement demeslé ; et les choses n'y sont qu'à la juste portée de la veuë : de sorte que l'on y peut remarquer les Actions et les Personnes avec tous leurs lineamens et leurs traits les plus considérables. Cette partie est veritablement la plus belle, et la plus necessaire de nostre Histoire : mais à qui s'en veut bien acquitter, elle est sans doute et la plus longue et la plus difficile. La multitude presque infinie des evenemens, la diversité des conseils, et la foule innombrable des Historiens, et des Memoires qui en traitent, y appellent à toute main, et à toute heure la diligence, le choix et le jugement d'un Auteur. D'un costé l'abondance des matieres l'oblige de s'estendre beaucoup plus qu'il ne faisoit auparavant. De l'autre, la peine qu'il y a de discerner la Verité, et l'adresse qu'il faut pour l'enoncer, le controignent en même temps de marcher plus serré et plus circonspect ; à la veuë de tant de personnes connoissantes ou intéressées ; entre la crainte d'estre ennuyeux et celle de passer pour negligent ; entre la hayne et les reproches : entre le respect et la rigoureuse fidelité de l'Histoire » (1). Mézeray trouvait son sujet fort beau, vraiment digne de l'art qu'il allait déployer.

Mais l'*Histoire de France* n'est pas seulement

(1) *Histoire*, II, 1.

l'œuvre d'un historien, c'est encore celle d'un moraliste qui présente à ses concitoyens des exemples de conduite et de vertu civique, qui manifeste sa profonde sympathie pour ses semblables dans ses considérations sur le caractère humain, mais qui regarde l'homme cependant, comme la moins raisonnable des créatures. Mézeray dit : « Telle est la puissance de l'opinion dans l'esprit humain, lorsqu'une fois il s' imagine avoir Dieu et la vérité de son party : Dont quelquefois les larmes me sont venuës aux yeux, lorsque j'ay considéré, à ce propos, combien est grande la feiblesse et la misere de l'homme, le plus superbe de tous les animaux, qui se vantant d'estre seul libre et raisonnable, se fait un tyran de sa propre raison, et se forge souvent des Chimeres et des Idoles, à la defense desquelles par apres il engage obstinément son repos et sa vie » (1). Puis de l'homme déchu d'une haute situation, il dit : « Oster l'honneur et les richesses à un homme, et luy laisser la lumiere, c'est bien luy oster en quelque façon les moyens de se venger, mais aussi c'est luy en accroistre l'envie, qui dans un courage haut se tourne en un dangereux désespoir » (2). De nombreuses maximes et sentences, semées à travers ses œuvres, montrent bien que Mézeray était un observateur attentif, de tout ce qui se passait autour de lui. Il tirait de son propre temps et des gens qu'il avait connus, aussi bien que de l'histoire du passé, des jugements pleins de sens. De l'honneur, il dit : « En ce monde l'honneur est l'unique récompense de ceux qui servent bien leur patrie »

(1) *Histoire*, II, 753.

(2) *Histoire*, I, règne de Louis le Débonnaire.

(1) ; de la Justice : « Ainsi comme la Justice est de soy une chose divine et tres-necessaire à la société, et que d'ailleurs le nombre des meschants et des interessez sera eternellement le plus grand, la poursuite de ce bien sera tousjours louïable, et tousjours inutile » (2). Quelquefois, ce sont des maximes à l'usage des princes ou des grands et ces pensées sont le complément des exemples de courage ou de sagesse que l'histoire présente aux souverains : « Un Prince qui veut avoir des advis sinceres doit fort cacher son sentiment ; car dès qu'on le devine, on ne luy donne point de conseils qui soient contraires » (3). Au sujet d'un prince faible Mézeray observe que : « Il n'est rien plus dangereux que de choquer le plaisir de son Souverain, et de prendre l'avantage de luy faire connoistre sa faiblesse » (4) ; et encore : « Il est dangereux sous un Prince soupçonneux et timide, de vouloir joindre l'éclat de la gloire à celui de la naissance » (5). Souvent on rencontre des généralités sur les causes des guerres civiles et de la décadence des états, puis aussi sur la vanité du pouvoir. Henri IV, assassiné, son corps reste négligé, « ainsi il n'y eut qu'un moment entre les adorations et l'oubly » (6), leçon amère à l'usage de tous les hommes puissants.

Par-dessus tout, Mézeray est orateur et son talent trouve un terrain fertile dans les discours qui ornent

(1) *Histoire*, III, 240.

(2) *Abrégé*, 996.

(3) *Abrégé*, 814.

(4) *Abrégé*, 1315.

(5) *Histoire*, III, 195.

(6) *Abrégé*, 1451, an. 1610.

ses pages, dans les fiers accents d'orgueil national qui décrivent la gloire de la patrie en de solennelles périodes. En cela il suit la tradition des historiens humanistes, qui faisaient usage de deux ornements chers à l'Antiquité et qu'on ne saurait se permettre aujourd'hui dans une Histoire sérieuse : les harangues et les prodiges. L'introduction des harangues dans un récit historique est, selon l'historien moderne, une absurdité, bien que cette pratique ait trouvé cependant des défenseurs. Comme l'a dit Voltaire, « une harangue directe qu'on met dans la bouche d'un héros qui ne la prononça jamais, n'est guère qu'un beau défaut » (1). Fueter critique les discours de l'*Histoire Florentine* de Machiavel parce qu'« ils ne ressortent pas de la situation et souvent heurtent grossièrement la vraisemblance. Ils ne servent pas à éclairer le lecteur, avec un semblant d'objectivité, sur la situation et sur les dispositions des partis ; ils n'ont guère d'autre but que de développer des théories politiques générales » (2).

Somme toute dans cette question la forme importe plus que le fond. Un discours fictif n'est pas la reproduction des paroles réellement prononcées, c'est la conception que l'historien s'est faite de ce qu'aurait dit tel ou tel personnage à un moment déterminé. La partie inventée varie en proportion inverse de l'information réelle. Si l'historien humaniste avait devant les yeux le discours textuel, il ne le transcrivait pas, mais il en donnait un précis en des termes choisis et toujours à la première personne. S'il ne connaissait

(1) *Dictionnaire Philosophique*, t. V, 74.

(2) *Histoire de l'Historiographie*, p. 79.

que la tendance générale du discours, il en faisait un cadre pour le remplir de ses propres inspirations, mais s'efforçant toujours de suivre la pensée du personnage historique. Mézeray défend cette méthode, qu'il emploie lui-même, dans la préface de son *Histoire* : « Les Princes et les grands Seigneurs y haranguent à propos, tant pour embellir de quelque ornement plus magnifique, l'Histoire, dont le style est de soy simple et naïf, que pour delasser aussi par ce rafraichissement, le Lecteur fatigué de suivre toujours une armée par des païs ruinez et deserts. Apres tout, ce n'est pas sans necessité que je le fais ainsi. Ces Heros ont effectivement dit les choses que je leur mets à la bouche, ou s'ils ne les ont dites, elles sont au moins si necessaires, que je serois moy-mesme obligé de les dire ; De maniere que si vous pensiez retrancher ces pieces d'eloquence, vous demonteriez tout le corps de la narration, et connoistriez alors qu'elles n'en sont pas seulement une beauté, mais aussi une partie ». L'Histoire, composée selon ces principes, trompe moins facilement le lecteur que l'Histoire moderne qui se dit scrupuleuse. En lisant les historiens humanistes, on savait qu'on avait affaire à de l'invention toute pure ; mais comme l'historien moderne écarte tout ce qui relève franchement de l'invention, il laisse supposer que tout ce qui reste est constitué de faits et d'événements réels, que toute parole ou toute pensée qu'il exprime lui-même à la troisième personne, ou qu'il tire d'un auteur antérieur, est fondée en vérité. Souvent, très souvent pourtant, ce ne sont quand même que des conjectures.

Trois moyens sont à la disposition de l'historien pour peindre les caractères. Le premier, celui de l'his-

torien philosophe, est d'arrêter le récit pour composer un portrait ; le deuxième, celui du poète, est de présenter ses personnages au moyen de leurs actions ; enfin, celui de l'orateur, est d'exposer leurs sentiments par des discours. Aux yeux de Mézeray, celui-ci semblait le plus indiqué. Considérant l'Histoire comme un récit suivi, il ne voulait pas l'interrompre trop fréquemment par des réflexions développées ; cependant il fallait donner les explications des actes et, les exposer dans une harangue était un moyen simple et agréable. Tous les discours de l'*Histoire de France* n'ont pas la valeur de celui de Biron, que Voltaire juge égal à ce que l'Antiquité a laissé de mieux dans ce genre (1). La scène a lieu au commencement du règne de Henri IV : le roi étant pressé près de Dieppe par une armée de trente mille hommes, on lui propose de se retirer en Angleterre. Le maréchal de Biron prend la parole et « d'une voix animée de cholere », dit au roi : « C'est donc tout de bon, Sire, que l'on vous conseille de monter sur mer, comme s'il n'y avoit point d'autre moyen de conserver vostre Royaume que de le quitter. Si vous n'estiez pas en France, il faudroit percer au travers de tous les hazards et de tous les obstacles du monde pour y venir : et maintenant que vous y estes, on voudroit que vous en sortissiez ! et vos amis seroient d'avis que vous fissiez de vostre bon gré, ce que le plus grand effort de vos ennemis ne vous scauroit contraindre de faire. En l'estat que sont les choses, sortir de France seulement pour vingt-quatre heures, c'est s'en bannir pour jamais. On peut bien dire que vos esperances

(1) VOLTAIRE, *Dictionnaire Philosophique*, V. 75.

s'en iront au vent avec le vaisseau qui vous emportera ; Et il ne faut point parler de retour, il seroit aussi impossible que de la mort à la vie. Le peril au reste, n'est pas si grand qu'on vous le depeint... » Le maréchal continue, et termine ainsi : « Enfin, Sire, nous sommes en France, il nous y faut enterrer : il s'agit d'un Royaume, il faut l'emporter, ou y perdre la vie » (1). Telle était sans doute la pensée du roi, mais Mézeray la fait entendre par la bouche du maréchal, capable de l'avoir réellement exprimée d'ailleurs, et son effet dramatique en est encore relevé : alors que le roi est pressé par ses coreligionnaires et ses capitaines de s'embarquer, le discours admirable de Biron renverse la situation. Ce procédé de composition historique est de beaucoup plus agréable que celui de l'*Abrégé*, où ce même incident est rapporté de cette façon terne : « La pluralité des voix l'eust emporté de ce costé-là, si les hardies remonstrances du Mareschal de Biron, qui pouvoit tout auprès de luy, n'eussent fait rejeter ce lasche conseil » (2). On peut, par cet exemple, juger du mérite respectif des deux manières.

Comme on vient de le voir, les discours ne figurent pas dans l'*Abrégé* ; cependant en 1667, l'année même de la publication de la première édition de l'*Abrégé*, parut un livre : *Harangues tirées de l'« Histoire de France » de Mézeray* (3). Nous n'oserons pas dire pourtant, que cet ouvrage était destiné à compléter l'*Abrégé*, car d'abord il fut publié en pro-

(1) *Histoire*, III, 707.

(2) *Abrégé*, 1217, an. 1589.

(3) Lyon, chez Rivière, in-12°.

vince, et puis il n'eut qu'une seule édition ; néanmoins, cette publication séparée montre que les discours ne constituaient pas un simple ornement, mais une partie essentielle d'une certaine conception historique et que le public les recherchait. Ces harangues étaient d'autre part des exemples d'éloquence, de pensée claire et de style élégant : « Elles joignent la majesté de l'Histoire avec la délicatesse de l'Eloquence, et l'adresse de l'Auteur paroît quelquefois merveilleuse quand il se sert tantost d'un style court et reserré, et tantost d'un autre qui est doux et agreablement estudié, sans perdre pourtant jamais rien de cette force qui luy est si naturelle » (1). Ces discours appartiennent plutôt à la période héroïque de l'Histoire et Chateaubriand dit qu'ils sont « débités à la manière de Corneille » (2). Les harangues éloquentes sont très fréquentes dans la première partie de l'*Histoire de France* ; les nobles de Childéric (3) déploient un art oratoire et un raisonnement sans égal, ou plutôt égalés seulement par les Scipion, les Tullus et les Caton de Tite Live. Mézeray a moins employé ce procédé dans les règnes de Henri III et de Henri IV proportionnellement à l'étendue qu'il leur accorde. C'est que les événements importants qui se pressent dans cette période excluent de l'*Histoire* les discours, plus propres à exprimer des conjectures ou des sentiments, qu'à commenter les faits. D'ailleurs, dans l'ouvrage de Mézeray, les harangues ne sont jamais mal placées ; elles sont même nécessaires,

(1) *Harangues*, A Qui Lira.

(2) *Etudes Historiques*, Préface, 32.

(3) *Histoire*, I, 21, 22.

comme, par exemple, celles du roi, du Garde des Sceaux et des présidents des trois Etats à la réunion des Etats de 1588 (1). Ainsi ces discours fictifs nous apparaissent non seulement comme une mode historiographique, mais encore comme une partie essentielle du genre de composition historique pratiqué à cette époque.

Mais il est, nous l'avons dit, une autre tradition venue de l'antiquité : l'introduction des prodiges et des miracles. Celle-ci, personne n'a jamais osé la défendre sérieusement ; cependant Mézeray ne se fait pas faute d'y recourir. C'est ainsi qu'il donne toujours dans son récit la description des comètes. Pour l'histoire des premiers temps, ces phénomènes sont racontés dans les anciennes chroniques et Mézeray entre quelquefois à leur sujet dans des détails minutieux. Des deux comètes qui parurent en l'année 838, il dit : « La seconde n'eut rien d'extraordinaire ; la première fut veuë au signe de la Vierge, en la partie où le Serpent lie sa robe à la queue du Corbeau, ne tirant point en Orient, comme font les Planetes ; mais demeurant au Ciel par vingt-cinq jours, passa par les signes du Lyon, de l'Escrevice, et des Jumeaux, et vint à la fin esteindre son globe embrazé, et sa longue chevelure au chef du Taureau, sous les pieds du Chartier » (2). Cependant, il ne se borne pas à décrire le phénomène, et presque toujours il indique les prédictions qu'en avaient tirées les astrologues. Par exemple, il signale que l'empoisonnement de Louis le Hutin a été précédé par une comète qui parut

(1) *Histoire*, III, 539.

(2) *Histoire*, I, an. 838.

le 21 décembre, 1345 (1). Sans doute Mézeray ne donne cette explication que comme une croyance du vulgaire, de ceux qui « ajustent tous les Phenomenes du Ciel aux accidens d'icy bas » (2). Malgré tout, sans y vouloir attacher une trop grande importance, il témoigne d'une sorte de prédilection pour ces sortes de présages, car il ne peut parler d'aucun événement important sans commenter préalablement la disposition du ciel, ou l'apparition de prodiges de toutes sortes. La naissance de Louis XIII est précédée d'un tremblement de terre, « presage des grandes guerres dont toute l'Europe devoit estre esbranlée durant son Regne » (3) ; les troubles religieux du XVI^e siècle annoncés de façon effroyable : « en maints endroits il pleut du sang, de la chair, de la laine : on vit en maints endroits les campagnes s'entr'ouvrir, et les montagnes esloignées s'assembler pour se choquer impetueusement, avec d'horribles muglemens » (4). Toujours, si une grande calamité est sur le point de s'abattre sur le pays, le Ciel semble « en colere contre la France » (5). L'historien ne met pas en doute que ces avertissements viennent du ciel, non pour permettre aux humains de se sauver d'un péril imminent, mais seulement pour leur faire connaître qu'il y a une puissance divine qui dispose de l'avenir (6).

(1) *Abrégé*, I, 515.

(2) *Abrégé*, 783.

(3) *Abrégé*, 1346.

(4) *Histoire*, II, 286, an. 1499.

(5) *Abrégé*, 892.

(6) Voir : BAYLE, *Pensées diverses à l'occasion d'une comète*, édition critique d'A. Prat. Société des textes français modernes, Paris, 1911-1912, 2 vol. in-12°, t. I, p. 265.

De cette intervention du ciel dans les affaires humaines, Mézeray s'empare, pour rehausser l'effet de ses descriptions. Il aime faire accompagner de tempêtes les fureurs de la guerre ; ainsi : « comme si le Ciel eust voulu répondre à cette furie de canonnades, il s'éleva une si prodigieuse tempeste meslée de vents, de pluyes, de gresles, d'éclairs et de tonnerres, que les assiegez abandonnerent leurs remparts, et les assiegans leurs tranchées » (1). Tous ces prodiges qu'il rapporte, quand il n'y reconnaît pas des interventions divines, Mézeray essaie de les classer, faisant des uns de simples œuvres de l'imagination et des autres des phénomènes naturels. De cette « armée fantastique, qui paroissoit de huit à dix mille hommes, avec des enseignes my-parties de bleu et de rouge, de tambours prests à battre la caisse » (2), qui parut à Angoulême, l'historien dit que « l'imagination aide bien à former ces figures ». De même, chaque fois que quelque événement important survient dans l'histoire de l'Eglise, il fait le récit de présages singuliers. Ainsi il raconte qu'au moment des croisades, des croix presque toujours couleur de sang, paraissaient sur les vêtements, sur les toits des maisons, sur les vivres et dans les airs. Mais, quand il rapporte la découverte qu'avait faite une femme en Gascogne de croix de sang empreintes sur sa pâte et sur la nappe qui l'enveloppait, Mézeray donne l'explication suivante de ce phénomène : « Ce qui ne semblera peut-estre pas si merveilleux à ceux qui sçauront que parmi le bon bled il en croist quelquefois de faux, dont la

(1) *Histoire*, II, 152.

(2) *Abrégé*, 1448.

farine étant pestrie, semble estre destrampée avec du sang » (1). Il explique aussi que les combats qui sont arrivés entre des oiseaux de différentes sortes, provenaient peut-être « de certains petits corps espandus en l'air, qui les picquoient et les irritoient de sorte qu'ils deschargeoient leur chagrin les uns sur les autres » (2).

Quant au miraculeux, il entre dans les ouvrages de Mézeray, mais, lorsque l'auteur ne peut pas leur trouver d'explication naturelle ou scientifique, il se garde bien de décrire des miracles sans prévenir le lecteur qu'il n'y croit pas lui-même. Ainsi, par exemple, il raconte les aventures merveilleuses de la fée Mélusine, mais il les laisse « pour les vieilles et pour les enfans » (3). Il ne paraît pas non plus croire à l'apparition de Saint Michel à Jeanne d'Arc, qu'il rapporte cependant. Cela ne l'empêche pourtant pas de commencer son récit du baptême de Clovis par les événements miraculeux qui l'accompagnèrent : la Sainte Ampoule apportée par une colombe, l'écu fleurdelysé et l'oriflamme présentés par un ange, enfin, le don de guérir les écrouelles. Mais il fait précéder cette liste de miracles de l'expression d'un doute personnel, « on a dit ». Il faut songer que Mézeray n'était pas le seul à admettre ces fables et ces croyances enfantines. Ce ne fut qu'en 1748, que le philosophe David Hume donna le coup de grâce au miraculeux dans le domaine de l'Histoire (4). Mézeray, lui, vivait en

(1) *Abrégé*, 1363.

(2) *Abrégé*, 643, an. 1410, et *ibid.* 764, an. 1488.

(3) *Histoire*, III, 41.

(4) *Essay concerning Human Understanding*. Sect. X.
« Of Miracles ».

un temps où l'Histoire n'était pas encore considérée comme une science et où, d'ailleurs, les savants eux-mêmes avaient souvent des idées fort peu scientifiques. C'est ainsi, par exemple, que Macé, professeur de mathématiques à l'Université de Caen, où Mézeray a pu le connaître, écrit le *Discours véritable des admirables apparences, mouvemens et significations de la prodigieuse Comete de l'an 1618*, étude savante sur le mouvement de la comète, mais dans laquelle l'auteur s'adonne en même temps à des commentaires sur sa signification (1). Comment peut-on reprocher à Mézeray ce défaut de crédulité à une époque où des savants, qui rejetaient les systèmes anciens et se piquaient d'être modernes, se laissaient malgré tout entraîner par des croyances populaires ? Maintenant, c'est à juste titre que le miraculeux est définitivement banni de l'Histoire, à la majesté de laquelle il n'ajoute rien. Les discours eux aussi ont disparu, mais ils restent à nos yeux « un beau défaut ». D'ailleurs, l'historien humaniste était en même temps un orateur, un rhéteur, et dans le jugement que nous portons sur lui, nous devons nous inspirer du goût du XVII^e siècle.

(1) Voir PRENTOUT (H.) *Un professeur de Mathématiques au commencement du XVII^e siècle* (Caen 1912).

CHAPITRE IV

LE STYLE DE MÉZERAY

« De mon style je ne vous en diray rien : portez en tel jugement qu'il vous plaira, vous qui estes desintéressez. C'est à vous à prouver si j'ay escrit d'une belle maniere, si j'ay descouvert quelques lumieres, qui n'eussent pas encore esté démontrées, là où j'ay touché au but, et là où je me suis esloigné » — telles sont les paroles de Mézeray lui-même, dans la préface de sa grande *Histoire de France*. Cinquante ans plus tard, l'abbé Gabriel Daniel, avec une partialité intéressée, portera des jugements sévères sur le style du célèbre historien qui, il faut l'admettre, sont souvent assez justes. Cependant le langage même de Mézeray n'était pas sans avoir quelques admirateurs parmi ses contemporains : Sorel le trouvait pur et net ; Chapelain même, dit qu'il n'était pas mauvais, quoiqu'il eût pu être plus naturel et plus soutenu.

Les *Observations critiques sur l'Histoire de France de Mézeray* rédigées par Daniel, dans le but de priver l'auteur de sa haute réputation d'historien national, sont dirigées contre la forme plutôt que contre le fond de l'*Histoire de France* et de l'*Abrégé*. Selon Daniel, le style de Mézeray est dur et inégal, ses périodes mal liées, son vocabulaire plein de mots bas et d'expressions vulgaires, de plus, le jésuite affirme

que Mézeray ne sait pas décrire une action de guerre. Sans doute Daniel était surtout un historien militaire, mais Mézeray, jeune, n'avait-il pas fait deux campagnes dans les Flandres ? Il ne faut pas regarder son œuvre avec les yeux de Daniel, quoique celui-ci ait eu parfaitement raison en disant que les termes peu nobles employés par lui pouvaient blesser la délicatesse de ses lecteurs. En effet, la société pour laquelle Daniel rédigea son *Histoire de France* était toute différente de celle qui, cinquante ans auparavant, avait acclamé Mézeray. Et pourtant il est vrai que ce dernier était déjà en retard sur le goût de son temps, car Balzac et Voiture venaient alors de révéler à leurs contemporains, une prose châtiée et délicate. Mézeray, lui, était de ce XVI^e siècle qu'il aimait tant, un des derniers Gaulois, de la même lignée que Rabelais. Son style et son caractère ont les mêmes traits ; hardi, intransigeant, franc, presque brutal, Mézeray est cependant un orateur qui aime la sonorité des mots et la couleur des phrases. La langue qu'il emploie n'a pas encore subi les influences de la période classique ; elle n'a pas le calme et l'ordre de la prose du Grand Siècle. Quand il écrit, Mézeray s'aventure hardiment ; il aime les phrases disjointes, la surprise du mot bas et les locutions incongrues qui font irruption dans le récit, comme si l'auteur voulait ramener le lecteur au monde du plus pur réalisme. Cependant, ces vulgarités, ces trivialités, qui se trouvent dans l'œuvre de Mézeray, sont justifiées même par Le Gendre, d'ordinaire peu indulgent : « Quoiqu'il lui arrive assez souvent de s'exprimer en termes bas, il y a quelquefois, dans ces expressions mesme,

une force et une énergie, qui vaut bien la délicatesse des Ecrivains les plus polis » (1).

Le grand reproche que Daniel fait à Mézeray, c'est de n'avoir pas une conception assez noble et assez digne de l'histoire, car son langage renferme trop de proverbes, de jeux de mots et d'autres défauts de ce genre. Mais Mézeray était très conscient de la majesté de son sujet, et constatait lui-même qu'il ne pouvait pas toujours y adapter son style. Au commencement du deuxième livre de son second volume, il s'excuse de son incapacité, mais ajoute « l'éclat de tant de belles choses couvrira mon impuissance ». C'est encore au point de vue de l'expression que le troisième volume de l'*Histoire de France* diffère des deux précédents ; le langage y est plus soigné, comporte moins de mots du parler populaire. En effet, Mézeray se déclare particulièrement satisfait de cette partie de son œuvre : « Il n'en est pas comme des autres ouvrages : il semble que l'Autheur qui la fait peut la louer avecque bienséance, parce que sa beauté consiste plus en la matiere qu'en la forme, et que tous les sujets y estant illustres et relevez, on y considere plustost le genie de ceux qui agissent, que de celui qui represente les actions » (2). Une des qualités de Mézeray est de faire concorder son style avec les actions qu'il veut décrire : un de ses personnages fait-il un discours, c'est Mézeray orateur qui parle ; survient-il une situation dramatique, on peut dire avec Henrion que Mézeray « tranche du Corneille »

(1) LE GENDRE, *Nouvelle Histoire de France*, introduction p. 34.

(2) *Histoire*, III, Epître dédicatoire.

(1) ; une bataille se livre-t-elle, en dépit de ce que dit le père Daniel, Mézeray semble y assister. Son récit et son style s'harmonisent heureusement. Et pourtant la prose de Mézeray manque de maturité. Il a dit lui-même que l'Histoire demandait un langage simple et naïf, mais il gâte quelquefois la belle simplicité de son œuvre, par l'abus de certaines tournures. Par exemple, il condense souvent ses phrases, reportant à un seul verbe des idées si différentes, qu'à l'ordinaire on les distinguerait nettement. Trop souvent, cette forme grammaticale tend au jeu de mots : « le jour mesme qu'il (le comte de Buckingham) passa la Sarthe, le Roy Charles (Charles V) passa en l'autre monde » (2) ; « la froideur de l'hyver et le traité de paix qui estoit sur le tapis modererent la chaleur des armes » (3) ; « le 31^e de ce mesme mois, qui fut le dernier jour de l'année, le fut aussi du Mareschal de Brissac » (4). Quand il verse dans la préciosité, on sent que cette façon d'écrire ne lui est pas naturelle. Il décrit Liutgarde, femme de Charlemagne, « depourveuë de l'appuy qui rend les femmes considerables » mais, sachant que le style précieux restait encore un mystère pour beaucoup de ses lecteurs, il en ajoute l'explication : « je veux dire d'enfants ».

Daniel critique encore l'exagération fréquente de Mézeray. Il relève le passage où Théodobert, fils de Thierry, défait des pirates danois et couvre « la mer et la terre de leur sang » (5), mais Mézeray pousse

(1) HENRION, *Histoire de France*, Introduction, 7, 8.

(2) *Abrégé*, 603.

(3) *Histoire*, III, 229.

(4) *Abrégé*, 1038.

(5) *Abrégé*, 31, an. 518.

encore plus loin l'hyperbole, quand il parle d'une descente des Normands en Flandres qui causa « une si grande mortalité parmi les bœufs et les vaches, que peu s'en falut qu'elle ne depauplast toute la France de ce bétail ». Cependant, Mézeray atteint la force autrement que par l'exagération. L'énergie de son style provient plus souvent d'une image frappante qu'il crée de quelques mots brutaux, ou encore d'une tournure de phrase heureuse. Que peut-on trouver de plus violent que cette description de la mort du jeune Spenser, qui, « couvert d'ordures et de sang, fut moins semblable à un homme qu'à une charogne que les chiens ont tirillée dans la voirie » (1). Mais voici en revanche, le joli tableau qui peint la terreur d'Alphonse à la nouvelle de l'approche de Charles VIII, terreur qui fut « si estrange, qu'encore bien que les François fussent encore à plus de soixante lieuës, il s'imaginoit qu'ils estoient dans les ruës de Naples, et que les arbres et les pierres crioient *France* » (2). Quelquefois aussi, Mézeray se permet une réflexion caustique ou spirituelle ; racontant les malheurs à propos de Charles-Quint, lorsqu'une partie de sa flotte eût été coulée, il remarque : « après quoy sans doute, il eut plus besoin de consolation que de panegyriques » (3). Des figures empruntées au langage du théâtre sont semées à travers les pages de ses ouvrages : un événement imprévu est « un bras sortant de la machine » (4) ; Paris est le théâtre où

(1) *Histoire*, I, 743.

Voir aussi *Histoire*, II, 237.

(2) *Abrégé*, 776, an. 1493.

(3) *Abrégé*, 909, an. 1536.

(4) *Histoire*, II, 898.

se joue mainte tragédie (1) ; et de la succession de Louis le Hutin au trône, Mézeray dit : « Le theatre changea tout de face si tost que Philippe eut achevé son personnage ».

Cependant, ce qui fait le charme de l'*Histoire* de Mézeray, ce ne sont pas ces phrases éparses, ces mots frappants qui sont comme des trouvailles dans la simplicité unie de son langage, ce sont ses descriptions. Il voit les choses largement et toutes les fois que l'occasion s'en présente, il s'élève au-dessus de son ton habituel pour composer un tableau plein de couleur et de pittoresque, ou raconter avec énergie un drame héroïque. Quand il parle de la Saint-Barthélemy, des massacres de Bordeaux, de Rouen, de Lyon, qui en furent le contre-coup en province, l'historien paraît faire le récit d'une pièce de théâtre à laquelle il vient d'assister. Tout ce passage est imprégné de l'horreur sanglante de l'événement : puis, soudain, on assiste à une petite scène, qui fait un contraste complet avec les événements cruels et tragiques qui viennent d'être dénombrés. C'est l'histoire de deux gentilshommes du Quercy, le premier Vésins, catholique et lieutenant du roi dans cette province, homme « rude et furieux », l'autre Renier, huguenot et lieutenant des Réformés, « plus doux et plus traitable » que Vésins. De la querelle générale, ils avaient fait une querelle particulière, et chacun ne souhaitait que la mort de son adversaire. Le jour de la Saint Barthélemy arrive et Vésins va chez son ennemi, entre dans la chambre de celui-ci, « la rondache et l'espée à la main, les yeux flambans de colere et le visage tout

(1) *Histoire*, II, 1070.

rouge » et lui commande de le suivre. En bas, des montures sont prêtes. Vésins fait monter Renier sur un beau cheval et, après l'avoir accompagné plus de cent lieues, le quitte avec ces mots : « Renier ! mon honneur et la bonne opinion que j'ay de ton courage, m'ont empesché de t'oster la vie. Je ne suis pas homme à me venger si laschement, ny ne veux point donner sujet de croire que la crainte que j'aurois eue de toy m'auroit porté à t'assassiner. Maintenant que tu es en liberté, tu peux te ressentir, et je suis prest à te satisfaire. A cela Renier repartit : Ah ! je n'en ay plus ny la volonté, ny les forces : votre generosité qui m'a gagné le cœur m'en a osté le courage. Hé quoy ! pourrois-je employer la vie que vous m'avez donnée, à d'autres usages qu'à me revancher d'une si grande obligation. Asseurez-vous, Monsieur, que comme elle a esté en vostre discretion huit jours durant, elle sera toûjours à vostre service. Vous m'avez amené jusqu'icy, mais je suis prest à vous suivre par tout où il vous plaira à me commander. Disant cela la larme à l'œil, il s'approche de luy pour l'embrasser : mais Vésins se reculant sans adoucir son visage, luy dit du mesme ton : Il m'est indifferent que tu sois mon amy, ou mon ennemy : tu choisiras à loisir lequel tu voudras estre. Cela dit, sans luy donner le temps de replique, il piqua des deux, et le laissa ravy de joye et d'estonnement. Renier luy renvoya aussitost son cheval avec grand compliment, mais il refusa de le reprendre » (1). Ceci est bien du drame cornélien où entrent la magnanimité et la volonté, car on y voit la lutte et la victoire de l'hon-

(1) *Histoire*, II, 1102-1103.

neur. Cette petite histoire est un tout, un tout achevé, et elle atteint le plus grand effet dramatique, ainsi enveloppée dans une atmosphère de cruauté dont le contraste fait ressortir bien davantage cette tragédie à dénouement heureux. Le plaisir que Mézeray a eu en composant ces quelques lignes est évident ; Vésins et Renier sont deux héros impeccables, qui agissent selon les règles du théâtre antique ou cornélien. Vésins lutte contre lui-même et sa victoire n'est pas teintée de sentimentalité, elle est toute de volonté. Renier est aussi généreux que lui et sa haine disparaît dans sa reconnaissance. La dernière phrase surtout est une fin digne du reste, car elle complète le tableau de l'héroïsme moral de Vésins par le refus de celui-ci de reprendre son cheval, montrant par là qu'il ne voulait garder nul souvenir, quel qu'il fût, de cette action généreuse. Cet épisode, inséré dans le récit de la Saint-Barthélemy, joue le même rôle que ces mots brutaux qui paraissent dans le langage de l'auteur. C'est un moyen de rehausser un effet, et dans ce récit, les événements du temps semblent encore plus affreux rapprochés de cette générosité particulière. Intéressante en elle-même, l'histoire de ce gentilhomme catholique est essentielle dans le récit de Mézeray car elle fait partie d'un plan, d'un cadre dramatique.

Souvent donc, l'Histoire est considérée par Mézeray comme un drame, mais son art de composer se manifeste sous d'autres formes, car de temps en temps, de beaux morceaux de prose descriptive se joignent au récit chronologique. Ce sont toujours de courtes dissertations, complètes en elles-mêmes, qui ne nuisent nullement à la continuité ni à l'unité de l'œuvre. Elles portent des titres et paraissent toujours

faites de visu, comme si Mézeray avait rédigé ces descriptions sur place ou les avait évoquées d'après ses propres souvenirs. Parlant de la ville de Luxembourg, il dit : « La situation de cette ville est fort bijarre, haute et basse, entre des montagnes, des vallées et des rochers. La moitié qui est du costé de la France tient le haut : à l'opposite du costé des bois de Mormaux, s'esleve sur la pointe d'une roche, le chasteau des anciens Ducs, fort antique et fort superbe : au bas duquel il y a une Abbaye, où se voyent les magnifiques tombeaux de plusieurs Princes et Empereurs issus de cette maison. A la main droite de ce Chasteau est la basse Ville, à laquelle respondent trois grandes et profondes vallées revestues de rochez comme taillez exprés » (1). En lisant cette description, de laquelle beaucoup d'autres aussi intéressantes et aussi habiles pourraient être rapprochées, il nous semble que l'auteur, quand il la faisait, s'était assis sur une de ces pointes élevées qui entourent la ville. Plus loin il remarque le creux où elle est située, la difficulté de sa défense et l'impossibilité de la ravitailler au cas d'un long siège. Quand Mézeray nous dépeint d'autres villes, il montre toujours la même finesse, le même sens des détails importants, le même coup d'œil qui embrasse l'ensemble. D'après tout ce que nous savons, il paraît n'avoir jamais beaucoup voyagé, sauf entre sa province et Paris ; pourtant son *Histoire* contient des descriptions qui ont tout l'air d'avoir été faites sur place. Bien qu'il n'ait jamais vu sans doute ni Marseille, ni Nice, ni les villes d'Italie, ses descriptions de ces villes sont vivantes et

(1) *Histoire*, II, 553.

donnent au lecteur une sensation de réalité. Pour résoudre ce problème, il faut se reporter aux archives historiques de Mézeray où, parmi d'autres extraits de ce genre, on trouve un « *Ex Historia Luxemburgensi Ioannis Bertelii. Colonia. 1605. in-8°* ». Cette description de Luxembourg vient donc des lectures de Mézeray et il nous faut louer le talent avec lequel il se les est si bien assimilées. Pourtant la description qu'il fait du pays entre Neufchâtel et Dieppe semble toute autre. Elle est plus détaillée et a quelque chose de personnel : mais, Normand, Mézeray a bien pu connaître tout le pays dont il parle ici : « Au milieu du pays de Caux l'un des sept Bailliages du Parlement de Rouën, en descendant du costé du Neufchâtel, vers cét endroit où la terre ouvre un sein recourbé de quatre ou cinq lieuës de long, comme pour recevoir plus doucement les flots de l'Océan, il y a une longue vallée pressée entre deux costaux : qui naisans sur le bord de la mer s'avancent dans le pays comme à l'envy pres de deux lieuës, pendant lesquelles ils vont toûjours s'ouvrant et s'esloignant l'un de l'autre. Tous deux sont couverts de bois en plusieurs endroits, et entre-coupez de quelques valons : mais celui qui est à main gauche en venant de la mer, est plus raide et plus couvert d'arbres. Au milieu de cette vallée passe la petite riviere de Betune, dans laquelle le reflux montant pres de deux lieuës, la rend si marescageuse que l'on n'y peut presque aller, ny la traverser d'un costau à l'autre que par un chemin fort estroit, et qui est coupé de plusieurs ponts, parce que la riviere s'y divise en plusieurs ruisseaux. En l'endroit ou cette vallée aboutit à la mer, on a basti la Ville de Dieppe entre deux rochers ou falai-

ses, dont le pied est battu des flots » (1). On peut critiquer la longueur excessive de ces descriptions et leur reprocher de nuire aux justes proportions du livre, ou encore on peut trouver que l'imagination y joue un rôle trop puissant. Pourtant cette même imagination sert à faire revivre les événements, les personnages et les lieux devant les yeux du lecteur, car toutes les fois qu'un historien raconte un épisode par ses propres moyens, l'imagination y joue un rôle, mais bien employée, elle est plutôt nécessaire que nuisible.

D'ailleurs les descriptions sont très fréquentes chez Mézeray : tout événement important, tout personnage intéressant fournit l'occasion d'un petit tableau. Les passages que nous venons de citer, qui dépeignent Luxembourg et Dieppe, sont des paysages en prose très réussis. Mais Mably (2) est d'avis que les tableaux de Mézeray sont grossièrement dessinés et qu'ils n'ont pas « ce coloris qui attache le Lecteur ». Sur ce point encore Mézeray trouve un défenseur ; d'Aguesseau dans sa comparaison de Mézeray et de Daniel admire le talent, le caractère et le style du premier qui montre plus de force et de nerf dans sa manière d'écrire, mais il accorde à Daniel l'ordre et la clarté dans la suite des faits. Puis, parlant de la composition, cet érudit du XVIII^e siècle emploie des termes de peinture pour mieux distinguer leurs mérites respectifs : « Le Père Daniel est un Poussain pour la partie de la composition, mais il peche comme ce Peintre par la couleur ; au lieu que Mezerai

(1) *Histoire*, III, 708.

(2) *De la manière d'écrire l'Histoire*, 1783, p. 103.

est un Rubens qui frappe les yeux de la force des traits et la vivacité du coloris, mais qui est quelquefois confus dans sa disposition » (1). Pourtant on a déjà vu que les descriptions de Mézeray ne sont pas toujours celles d'un peintre. A l'occasion il se montre dramaturge ou romancier. Dans son récit des amours de Blanche de Castille et de Thibaut de Champagne, on trouve plusieurs traits qui montrent Mézeray sous l'influence du roman galant, car il dit que cette princesse « serrait de fois à autres ses liens par une parole obligeante, ou par une œillade favorable » et que Thibaut « rendit derechef les armes à l'amour, et apres un grand soupir lui répondit : Par ma foi, madame, mon cœur, mon corps et toutes mes terres sont à votre commandement. Il se retira tout pensif, emportant dans son cœur pour tant de belles terres dont il s'estoit despoillé le bruslant souvenir de sa dame, qui se changeoit en tristesse, quand il venoit à penser qu'elle estoit si honneste et si vertueuse, qu'il n'en auroit jamais que des rigueurs ». Le lecteur pouvait trouver chez Mézeray plusieurs genres de littérature, ornant tous une matière véridique. Le rôle de l'invention y était somme toute peu important, car chaque fois que l'historien voulait revêtir ses renseignements de quelque couleur ou y infuser de la vie, il puisait dans ses propres souvenirs pour y chercher des événements semblables à ceux qu'il décrivait.

Mézeray avait été soldat et son expérience de la vie des camps l'aidait certainement à reconstruire les scènes de guerre. Officier d'artillerie, il connaissait

(1) DAGUESSEAU : *Discours et Œuvres mêlées*, t. II, II^e Instruction, *Etude de l'Histoire*.

le feu et c'est en militaire qu'il raconte les batailles. Pourtant il n'est pas stratège, il ne peut pas décrire le tumulte de loin, et, plongé dans la mêlée, il ne voit pas les mouvements d'ensemble. C'est ce défaut, si c'en est un, qui fait dire au père Daniel que Mézeray ne sait pas faire la description d'une action guerrière. Le récit de Mézeray est pourtant bien plus vivant, bien plus intéressant pour le lecteur ordinaire, que l'exposition savante de la science militaire que développe Daniel. La « Belle description d'un tumulte. Les Flamans attaquent les François la nuit » est très personnelle. Il semble que Mézeray ne fait que reproduire quelques pages d'un journal, qu'il aurait rédigé du temps de ses campagnes dans les Flandres. La routine de la vie militaire, l'incursion de l'ennemi qui jette la terreur partout et la confusion de la bataille sont applicables également, à l'époque que l'historien décrit et à son propre temps. « A la premiere heure de la nuit, qui estoit celle de souper, car les armées avoient des heures certaines pour prendre leur repas, ces brutaux enragez de ce qu'ils n'avoient plus rien à manger, sortirent de leurs retranchemens et se lancerent impetueusement dans nostre camp. Nos gens à leur ordinaire se rafraichissoient en pourpoint de travail de la journée, et croy mesme qu'ils soupoient, à la réserve de quelques compagnies qui faisoient assez mauvais guet, lesquelles furent en un moment terrassées par cette fureur, de sorte que les uns criant, les autres fuyant parmi les troupes plus reculées, jetterent un tel effroy dans nostre armée, que les cœurs des plus hardis furent surpris d'une terreur subite. Le comte de Valois tout esperdu sauta sur son cheval et s'enfuit avec une bende de Gentils-hommes, qu'on

estimoit des plus courageux. Tout rententissait des hurlemens des ennemis, des gémissemens de ceux qu'ils égorgeoient et du bruit de ceux qui crioient aux armes. Tel pensoit se renger sous la bannière qui se trouvoit enveloppé parmy eux, tel courroit à ses armes qui les trouvoit prises par un autre plus hasté que luy : personne ne reconnoissoit son Capitaine, personne ne recevoit d'ordre, et tous couroient ça et là, les uns pour aller à l'encontre des ennemis, les autres pour les fuir, et par un estrange embrouillement tel qui les fuyoit les rencontroit, et tel les cherchoit courageusement qui avoit peine de les trouver : mais dans peu de temps il fut impossible ny de les éviter, ny de ne pas les rencontrer : ils estoient espandus par tout, mesme jusques dans la tente du Roy » (1). Cet incident aurait pu se produire pendant les campagnes de Louis XIII, mais en fait Mézeray décrit là un épisode des campagnes de Philippe le Bel, qui avait eu lieu plus de trois cents ans plus tôt. Malgré tout, l'historien semble avoir été le spectateur de ce tumulte, tellement le récit est plein de vie ; il se persuade qu'il est là dans le camp ; quand il dit « je croy mesme qu'ils soupoient », il paraît essayer d'évoquer plus distinctement encore ces souvenirs lointains. Mézeray est tellement imaginatif qu'il vit lui-même parmi les événements qu'il retrace, avant de les faire revivre aux yeux du lecteur.

Ce ne sont pas seulement les descriptions de lieux géographiques et d'incidents dramatiques qui retiennent son attention ; il prend plaisir à dépeindre lon-

(1) *Histoire*, I, 698-699.

guement des fêtes, des tournois, des réceptions, enfin tous les à-côtés pompeux de l'histoire. Par exemple, il décrit en détail les spectacles et « diverses magnificences » qui accompagnèrent la réception de Henri III à Venise (1). Ce soin n'est aucunement un défaut aux yeux du public de son temps : avide de spectacles magnifiques, celui-ci était accoutumé à en voir fréquemment dans la vie ordinaire. La vie de l'époque était magnifique et héroïque et on imaginait que l'Histoire fût de même. Mézeray, il faut le dire, aime le panache ; il insiste avec emphase sur les actes de courage exceptionnel. Une des plus amusantes de ces scènes, qui ferait honneur à un Dumas père, est celle de la résistance du célèbre La Palice. « Ce gentil Chevalier une halebarde à la main, estant environné de toutes parts et durement assailly, ne s'esbranlant non plus qu'une tour inexpugnable, sinon qu'il frappoit à toute main si dru et si fort qu'il escartoit bien loin ou renversoit à ses pieds ceux qui le vouloient approcher. Les ennemis apres l'avoir en vain choqué à coups de lances et de piques, lascherent leurs traits et leur artillerie sur luy. Mais voyant qu'ils endommageoient les leurs mesmes, ils s'adviserent de luy jetter un caque de poudre enflammé sur la teste. De la pesanteur du caque et de la violence du feu le Chevalier fut porté à bas du rempart, tout froissé, et tellement en feu que la fumée luy sortoit à gros bouillons par l'ouverture de ses armes. Neantmoins, ayant esté promptement secouru par grande abondance d'eau que les siens luy jetterent, demy grillé qu'il estoit et tout meurtry de la pesanteur des coups et de

(1) *Histoire*, III, 27.

celle de sa cheute, chose incroyable, il fit retraite jusqu'au pied du chateau. Et là, s'estant encore défendu à merveilles, le sang et les forces, non pas le courage, luy défaillant, il se rendit à Dego Mendoza, mais ne luy voulut point rendre l'espée et la jetta le plus loin qu'il pût » (1). Ce récit, souvent naïf, est introduit dans l'*Histoire de France* au moins pour deux raisons : d'abord La Palice est un exemple, un modèle de courage physique et de vertu patriotique, puis, une telle aventure plait au lecteur qui ne cherche qu'à se distraire. Cette *Histoire* est donc plus qu'un simple récit historique, c'est une œuvre où l'on peut trouver tous les genres d'enseignement et d'agrément. Sans doute, au XVII^e siècle, avait-on le loisir de lire d'aussi longs ouvrages, mais il faut dire que la seule *Histoire de France* de Mézeray pouvait presque tenir lieu de bibliothèque. De ces éléments divers de son œuvre, résulte la variété étonnante de son style, que Mézeray adapte avec une facilité extrême aux besoins successifs de son récit et c'est justement cette facilité, qui lui permet d'entrer dans l'esprit de n'importe quelle époque de l'histoire, de décrire un conseil aussi bien qu'une bataille, de composer un portrait aussi bien qu'une harangue. Son art est multiple : il touche à presque tous les genres et le plus souvent il y réussit, se maintenant toujours au-dessus de la moyenne ; nous l'avons vu, quelques-unes de ses harangues sont fort belles, et quelques-unes de ses descriptions pleines de couleur et d'action ; il trouve des phrases concises qui valent des maximes ; et enfin il s'entend particulièrement à dépeindre les caractères.

(1) *Histoire*, II, 300.

En effet, l'*Histoire de France* renferme encore des vies et des éloges. Mézeray présente cette originalité d'avoir le premier attiré l'attention sur les vies des reines de France, ce qui se comprend fort bien d'ailleurs, quand on se rappelle que c'était l'époque de la régence d'Anne d'Autriche. Chateaubriand dit que les vies des reines dans l'œuvre de Mézeray sont quelquefois des modèles de simplicité (1), mais l'auteur, se croyant obligé de les excuser, déclare : « Je ne croy pas contrevenir à la Loi Salique, si parmi nos Rois je mesle quelques-unes qui ont eu part à leur licet, et quelquefois au maniement des affaires. Leurs actions ont esté bien souvent masles et genereuses ; leur prudence et leur bonne conduite ayant demeslé des difficultez, où les plus grands hommes se trouvoient bien embarassez. Que si toutes n'ont pas eu cette grandeur de courage, et ces vertus guerrieres, dont leur sexe est à peine capable, elles ont en recompense excellé par dessus les hommes, en douceur et en Pieté ; qualitez qui leur ont fait produire des actions memorables, que l'Histoire est obligée de raconter » (2). Les pages qu'il consacre à Blanche de Castille, mère de Saint Louis, rappellent, selon Sainte-Beuve, la touche d'Amyot, car Mézeray, quittant pour un instant sa rudesse cornélienne, fait preuve d'une délicatesse convenable au sujet. Ses vies sont très réussies, mais il excelle aussi à composer de simples portraits concis, mais complets. En quelques lignes il dépeint le caractère d'un certain Odet-Daydie, qui

(1) *Etudes Historiques*, Préface, 32.

(2) *Histoire*, I, Vie de Clotilde, femme de Clovis I.

« sçavoit mieux que Prince du monde gagner les hommes, descouvrir les secrets de ses ennemis, les embarrasser de defiances, diviser les plus unis : mais dans la joye il ne pouvoit retenir ses secrets, tout luy eschappoit, et il estoit encore plus sujet à faire des fautes qu'habile à les reparer ; ce qu'il faisoit par toutes voyes, plus souvent mauvaises que bonnes » (1). Mézeray fait revivre l'individu et le force à s'exprimer par ses actes, mais il dépeint rarement le moral d'après le physique ; il pénètre dans l'âme même de l'homme et il le loue, ou le blâme avec beaucoup de discernement. Son grand mérite est de parler toujours en historien et non en panégyriste. Il est plus enclin à blâmer qu'à louer et lorsqu'il prend ce dernier parti, ce n'est, à coup sûr, qu'à bonne enseigne. Peu flatteur, il a pourtant laissé de très beaux éloges, entre autres celui du cardinal d'Amboise, ministre de Louis XII : « Serviteur sans passion et sans interest ; Favory sans insolence, et sans cruauté. Qui dans sa puissance absolüe conserva le rang des Seigneurs et la liberté des peuples. Qui ne destourna jamais la bonté naturelle du Roy à de mauvais usages, ny n'employa son crédit qu'au profit de tout le monde. Qui reform a les Ecclesiastiques sans les rançonner, renga les Grands sans les renverser, contint les peuples sans les vexer. D'autant plus puissant que de sa vie il ne supplanta personne ; et d'autant plus riche qu'il enrichit toute la France. Se contentant des honneurs que sa condition pouvoit porter ; Prestre avec un seul benefice ; et Ministre ayant les mains nettes de rapine

(1) *Abrégé*, 735.

et de sang, le cœur de fiel et de rancune, et l'esprit de jalousie et de fourbes » (1). Cet éloge si élevé dans sa concision montre bien que Mézeray savait écrire dignement et que, s'il le voulait, son style noble se soutenait sans tomber dans le mauvais goût.

Malgré leurs grandes qualités, on ne peut nier que la langue et le style de Mézeray ne présentent quelques disparates. C'est qu'ils constituent une transition entre le XVI^e et le XVII^e siècle. Mézeray ignore le vocabulaire volontairement limité des auteurs classiques ; le sien est fort riche, il a sous la main toute espèce de néologismes, d'archaïsmes, de mots populaires, de termes techniques, de termes de métier, d'art et de guerre. Il se sert tour à tour d'expressions vulgaires et savantes ; il emploie des mots comme « développer » dans leur sens étymologique ; il fait entrer dans ses pages des termes tels que « grabuge », « empêtrer », car il est naturel avant d'être noble. Daniel trouvait peu convenables à la majesté du sujet, les colloques avec le lecteur, où Mézeray use habituellement du tutoiement et emploie des phrases comme : « Voyons un peu quel fut l'Estat de la France sous les Merovingiens ».

Perrault a comparé Mézeray à Thucydide, mais sans aller aussi loin, il faut du moins reconnaître chez l'historien la vie, la fraîcheur, le sentiment de la beauté. Mézeray n'a jamais subi l'influence de cette Académie dont il a été membre pendant si longtemps ; sa prose après son élection reste la même qu'auparavant. Pour bien le juger, il faut situer Mézeray

(1) *Histoire*, II, 331.

aux côtés des Amyot, des Rabelais, des Montaigne, car il appartient à leur école. Son œuvre est pleine de fautes de goût, mais on doit cependant déclarer avec Le Gendre : « En vain dit-on qu'il escrit mal : dès que son *Histoire* plaist, il faut qu'il y ait du bon, et plus de bon que de mauvais » (1).

(1) *Nouvelle Histoire de France*. Introduction, 34.

CHAPITRE V

MÉZERAY, HISTORIEN NATIONAL DU XVII^e SIÈCLE

Patriotisme ; Vues sur les questions sociales économiques et religieuses

Camille Desmoulins publia en 1789 un pamphlet terrible, *La France Libre*, qui commence ainsi : « A la marge de son exemplaire de l'*Histoire Universelle* de d'Aubigné, on est bien surpris de trouver ce vœu écrit de la main de Mézerai, il y a cent soixante ans : Duo tantum haec opto, unum ut moriens populum Francorum liberum relinquam ; alterum, ut ita cuique eveniat, sicut de Republicâ merebitur. C'est ainsi que, parmi les Seize, les honnêtes gens et ceux qui n'étoient pas d'imbécilles fanatiques, s'étoient formé, dit de Thou, je ne sais quel plan de république. Il y a eu, de tout temps, en France, des patriotes qui ont soupiré pour la liberté » (1). On se souvenait donc, en pleine Révolution, d'un Français qui avait aidé à entretenir la flamme sacrée de la liberté, pendant

(1) Desmoulins cite d'une manière inexacte les paroles de Mézeray, qui se trouvent d'ailleurs non dans l'ouvrage de d'Aubigné mais dans celui de du Haillan, de l'édition de 1627, actuellement le numéro 5841 de la Bibliothèque Mazarine. (Voir, à ce sujet, la page 77 de la présente thèse).

le temps où l'absolutisme s'était fait le plus sentir. Mézeray était un indépendant de son naturel ; dans la conversation, il aimait à contredire, en politique il prenait le parti de l'opposition. Cependant, il n'agissait pas ainsi seulement à cause de son caractère combattif et de son penchant pour la satire ; il avait vraiment un grand amour du bien public, il se plaçait toujours du côté du peuple dont il se constituait le porte-parole, sinon le défenseur. L'*Abrégé de l'Histoire de France* est plein de traits hardis qui lui coûtèrent sa pension royale. Mézeray qui avait pris part à la controverse politique avant d'aborder l'Histoire, ne savait pas adoucir son langage. D'après son biographe *La Roque*, il avait écrit des pamphlets contre Richelieu, d'autres encore pendant la minorité de Louis XIV et on a supposé enfin que Mézeray est le Sandricourt des libelles. L'historien vivait à une époque où les différents partis cherchaient le secours de la plume des littérateurs et, quoique sa vie au collège Sainte-Barbe fût solitaire et studieuse, il savait éclairer par son imagination le spectacle des grands événements du temps. D'ailleurs, Mézeray se mêlait peut-être trop à la vie contemporaine pour être vraiment un historien impartial, mais quoique l'opposition au pouvoir soit trop évidente dans son œuvre, c'est de cette intimité avec son époque que viennent la force et la saveur qui charment le lecteur d'aujourd'hui. Ce sont les traits satiriques glissés dans un récit facile et attrayant qui firent sa réputation et qui, de nos jours encore, plaisent plus que la forme maintenant démodée. Malgré sa partialité, Mézeray garde toujours un air de probité et de désintéressement, ce qui n'empêche pas que ce « pamphlétaire frondeur

égaré dans l'Histoire » ait été accusé d'être, tout en affectant une liberté de républicain, « le plus vil esclave de la tyrannie » (1). On connaît déjà les démarches, peu honorables il faut l'avouer, que fit Mézeray auprès de Colbert pour garder sa pension, mais en dépit de ses faiblesses l'historien était trop honnête envers lui-même, pour laisser l'intérêt personnel triompher de ses principes.

Mézeray est un républicain, si l'on veut, mais un républicain royaliste, comme dit Sainte-Beuve, et c'est à cause de cette étiquette politique équivoque qu'il est si difficile de le comprendre à première vue. Il est patriote, il fait passer la patrie avant tout. En bon citoyen, il ne cherche pas à dire du mal des rois de France, au contraire il défend jalousement leur gloire. S'il blâme l'oppression, il n'excuse pas la révolte. Il croit au droit divin des rois et donne tort à ceux qui se soulèvent contre le pouvoir royal. Parlant de la situation politique de l'année 1588, il écrit : « Il seroit bon d'ensevelir dans l'oubly tous les furieux emportemens des Parisiens contre le Roy ; et je pourrois taire, s'il ne servoit à l'Histoire, que la Faculté de Théologie, estimée la première de la Chrestienté, répondit, sur une consultation qu'on luy fit, que les François estoient déliez du serment de fidelité et du devoir d'obeissance envers Henry de Valois » (2). Quand Mézeray représente des républiques, il les montre toujours divisées et tumultueuses ; il n'est pas républicain selon nos idées actuelles, mais royaliste : pour lui la « république » c'est le « bien public ».

(1) *Carpentariana*, 109, *Le Libraire du Palais*.

(2) *Abrégé*, 1195.

La prise de Corbie en 1636 par les Espagnols causa une impression de découragement dans toute la France. Cependant, le sentiment national réagit, soutenu par le gouvernement. Mézeray lui-même est de cette France qui pense, parle et écrit non dans l'esprit de la récente défaite et de l'invasion, mais dans l'esprit des prochaines victoires qui aboutiront au traité de Westphalie. Sept ans après la prise de Corbie, paraît le premier volume de l'*Histoire de France*, retentissant des fiers accents du patriotisme et de l'orgueil national, toujours si forts chez Mézeray. La grandeur des Carolingiens retient l'historien et il aborde le règne de Charlemagne par ces mots : « Que j'ai maintenant de plaisir d'estre né François ». Retraçant l'histoire glorieuse de la France pendant ces temps lointains, il se trouve comme il le dit lui-même, presque obligé de décrire l'histoire de tout l'univers, « car de quelle Nation les premiers Descendants de Martel n'ont-ils pas remporté des trophées ? Quel coin de la terre n'a pas ressenti leurs armes, ou adoré leur protection ? Quels Princes n'ont pas brigué leur alliance, avec plus de passion qu'une Souveraineté ? L'Italie délivrée, l'Allemagne domptée, le Septentrion et ses Isles tributaires ; l'Espagne secourüe, l'Afrique intimidée, l'Orient estonné, les Persans et les Indiens attirez par le bruit de leur renommée, leur ont rendu des reconnoissances. Si grande a esté la terreur de leurs Victoires, et si puissants les attraits de leur Pieté et de leur Justice, qu'ils ont conquis toute la terre, ou par force ou par amour » (1). L'évocation de tant de souvenirs de la grandeur du passé français,

(1) *Histoire*, I, 148, règne de Pépin.

a dû contribuer en quelque sorte au relèvement moral de la France. L'*Histoire de France* fait partie d'une œuvre de reconstruction, dont les résultats ne vont pas tarder à se montrer et l'année 1643 qui voit sa publication, voit aussi la victoire de Rocroi. Quand le deuxième volume va paraître, la France aura gagné l'Alsace, effaçant par la victoire le souvenir de l'année de Corbie. Cependant Mézeray, habituellement exempt de préjugés, garde une méfiance extrême envers l'Espagne. Il dit dans l'*Abrégé* (1) : « Les Espagnols doivent leur premier affranchissement à l'assistance des François ». L'Espagne est pour lui le pays de l'oppresseur : parlant des rapports de Philippe II et des Flamands, l'historien déclare que ce roi, « nourri dans l'air impérieux d'Espagne, ne pouvoit s'accorder avec des peuples libres » (2).

Publiée pendant ces temps troublés, l'*Histoire de France* de Mézeray présente le patriotisme de son auteur sous un aspect fort intéressant. Mézeray appuie vigoureusement la régence d'Anne d'Autriche ; il dédie son ouvrage à la Régente et dans sa dédicace dit galamment : « Ces belles mains qui ont pris le gouvernail de l'Estat en ont charmé les tempestes ». On sait qu'il fait aussi allusion à la mère de Saint Louis et que la minorité si troublée de ce roi, est traitée tout au long dans son *Histoire* et dans l'*Abrégé*. Mézeray s'étend sur cet exposé qui offrait de nombreuses et d'utiles leçons, au point de vue de la politique contemporaine, montrant ainsi qu'il reconnaissait la valeur de tels sujets historiques pour son épo-

(1) P. 156.

(2) *Abrégé*, 991.

que. A cause de cela, il avait fait des recherches assez approfondies non seulement sur la régence de Blanche, mais encore sur une autre, celle de la sœur de Blanche, Bérengère. Il est encore un des premiers à parler de l'importance des femmes dans l'histoire. Comme on l'a déjà vu, il rédigea les biographies des reines de France et ces vies ne sont pas la moindre partie de son œuvre. Cependant le père Daniel, faisant sa cour à Madame de Maintenon et, par contre-coup, à Louis XIV, relève, pour les blâmer, les endroits où Mézeray dit du mal des femmes. Mais si Mézeray parle de la vanité des femmes ou de leur « imbécilité », qui ne leur permet pas de régner, il rend justice à leur sexe en décrivant la part qu'ont eue les reines dans l'agrandissement de la France.

La renaissance des armées françaises et la régence, qui trouvaient toutes deux faveur aux yeux de l'historien, firent naître des troubles intérieurs dans le royaume. L'effort de la guerre était trop grand pour permettre le maintien de la paix intérieure et les bourgeois avaient durement souffert dans leurs intérêts pécuniaires. Les charges n'avaient pas cessé de croître avec les frais des campagnes militaires, car l'acquisition des frontières naturelles coûtait cher. Le mécontentement était provoqué par l'énormité des impôts et par la façon dont ils étaient perçus. C'est ainsi qu'en 1644, les recettes s'élevaient au chiffre énorme de 120 millions de livres et tout le pays manifestait contre les intendants. Tous les écrits de Mézeray contiennent des réflexions sur les impôts « qui, contre l'ordre de la nature, ne cessent point d'en produire d'autres, et ne meurent presque jamais »

(1). Il déclare aussi que les impôts sont la cause de toutes les guerres civiles. De telles phrases ont sans doute attiré l'attention de Colbert dans sa lecture de l'*Abrégé* censuré. L'historien dépeint les financiers qui s'engraissent des misères publiques, les juges qui veulent partager le butin avec les pillards, mais il témoigne une profonde sympathie envers les peuples, victimes de tous ces abus, les peuples « qui croient toujours que le mal présent est le plus fascheux » (2).

On a souvent dit que Mézeray malmenait les grands. Son *Histoire* est pleine de phrases dirigées contre eux : « Il n'y a, dit-il, ni seureté contre la haine des Grands, ni assurance dans leur amitié » (3). Il s'indigne surtout contre la noblesse parasite de l'Etat ; s'adressant à la « fausse Noblesse qui estes gentilshommes par les tiltres de vos aieux, et roturiers par vos vilaines actions », il dit que « la noblesse qui commence avec la Vertu s'estouffe avec elle » (4) ; ou encore, parlant du duc de Guise, il affirme que « les Grands ont accoutumé de faire valoir leurs fautes » (5). L'historien essaie dans ses œuvres, d'inspirer l'horreur de tous les maux causés par l'ambition des favoris, l'irrésolution et la mollesse des magistrats et l'avidité des financiers. Insistant beaucoup dans ses écrits sur le sort des financiers malhonnêtes, il s'étend longuement sur le procès cri-

(1) *Histoire*, II, 548.

(2) *Abrégé*, 1128.

(3) *Histoire*, III, 211.

(4) *Histoire*, I, 351.

(5) *Histoire*, III, 502.

minel de Jacques Cœur (1) qu'il avait étudié à fond, et sur celui de Xançon, intendant des finances (2). Ce dernier fut « convaincu de peculat et condamné au gibet ; mais il racheta sa vie de six-vingt mille escus qu'il paya contant, ce qui lui fut bien aise en ayant possible volé six fois autant », et Mézeray généralise ainsi : « Pourquoi permettre à ces Voleurs de se delivrer de la mort, n'est-ce pas avouer que les brigandages qu'ils exercent sont de bonne guerre, puis qu'ils en sont quittes pour une rançon ? mais de plus, n'est-ce pas folie de composer avec eux d'une partie, puisque l'on peut bien avoir tout. Certes tels marchez font justement soupçonner, ou que celui que l'on condamne est innocent, ou que celui qui le fait condamner est son complice, et le reserve pour se servir de lui comme d'une sponge ». Des exemples semblables figurent dans le récit à chaque période de l'histoire ; celui de Henri Capperel, prévôt de Paris, qui, ayant fait pendre un pauvre innocent à la place d'un riche condamné, fut attaché au même gibet (3), sert de leçon aux magistrats et de consolation aux petites gens. Mézeray raconte l'événement trois cents ans après, mais il s'aperçoit que rien n'est changé : « Nous voyons tous les jours ses pareils sauver le riche coupable, et chastier sa bourse innocente ».

Il voit dans les règnes des derniers Valois, l'origine de tous les troubles qui ravagent la France de son temps. Ces rois, dit-il, sont « malheureux en ce qu'ils ont commencé à charger leurs peuples de tailles,

(1) *Abrégé*, 703.

(2) *Histoire*, II, 70.

(3) *Abrégé*, 520, an. 1320.

d'impositions, peu connus du temps de leurs prédécesseurs, sinon en cas de nécessité et seulement pour un temps : en ce qu'ils ont introduit la venalité des Offices, et ont osté l'élection des Benefices ; et qu'ils ont permis l'achat des terres nobles, et abandonné les charges de Judicature aux Roturiers. Abus qui ont produit tous les maux, tous les desordres que l'on void aujourd'hui dans la France, si fascheux à supporter, mais si puissamment enracinez qu'elle n'en peut presque plus souffrir ni la douleur ni les remèdes » (1). Le troisième volume de l'*Histoire de France* ayant été publié en 1651, en pleine Fronde, ces critiques ne laissaient pas de doute sur les opinions politiques de l'historien. Chapelain dit de lui : « Il ne paroist pas toujours equitable aux Puissances, et s'erige de lui-mesme en juge severe des actions des Grands ; sans songer s'il a assez de lumieres et d'autorité pour cela » (2). Mais Mézeray a une grande qualité, le bon sens ; il ne juge pas seulement en historien, il juge en honnête homme. Il voit bien que les exigences de la politique et celles de la justice ne vont pas toujours ensemble. Parlant du vaste trésor que Charles V avait amassé, l'historien dit que c'est un problème de savoir si politiquement ce roi avait bien agi, mais « dans la Justice ce n'en est pas un, si l'on peut faire des millions de malheureux pour enrichir un seul homme » (3). La misère du pays au moment de la Fronde, a une répercussion dans les écrits de l'historien qui estime qu'un pays est heu-

(1) *Histoire*, III, 654.

(2) *Mélanges*, 242.

(3) *Abrégé*, 599.

reux seulement, lorsque le bien-être des masses est la première considération du gouvernement. Mézeray constate la misère, l'injustice et la haine qui ont déchiré la France pendant toute son histoire ; il constate encore, avec un profond regret, que les temps n'ont pas changé et que le mal, au lieu de diminuer, ne cesse de s'accroître. Ce n'est pourtant pas un réformateur social ; il ne suggère pas de remèdes, il ne bâtit pas d'utopies autour d'une idée politique quelconque. On l'a appelé républicain, pourtant on ne trouve aucune trace dans ses œuvres, d'un désir de changer la forme du gouvernement. Son esprit satirique faisait de lui un adversaire de tout abus, mais il n'avait pas l'esprit créateur ni idéaliste, et ne s'est même pas emparé des idées réformatrices pour les exprimer dans son œuvre, comme les sentiments d'autrui. Mézeray n'était pas un militant, mais seulement un critique sévère des maux qu'il souhaitait voir disparaître.

Les œuvres de Mézeray se prêtent encore à un autre aspect de la réforme politique. Empreinte des idées de la Fronde, l'*Histoire* de Mézeray donna sans doute à penser aux mécontents. Dans tout ce bouillonnement de la Fronde, le pouvoir royal n'était plus très stable. Les Frondeurs, influencés par la victoire du parlement anglais sur les Stuarts, rêvaient d'une sorte de république. Le parlement en France, quoiqu'il n'eût que le nom de commun avec celui de l'Angleterre, essayait de se rendre maître du pays. D'autre part la noblesse, en partie au moins, voulait se faire confier le pouvoir en invoquant les anciennes traditions féodales. Mézeray offre à ces seigneurs l'histoire de la féodalité, ainsi qu'il la comprenait, et ils ont

dû trouver un argument favorable à leur vœu, dans le passage de la grande *Histoire* relatif au règne de Clodion. C'est là, en effet, que Mézeray décrit les origines du gouvernement. Il affirme que dans la France primitive il y avait trois formes de gouvernement : « Quelques Cantons se gouvernoient par le Peuple, d'autres par des Roitelets, et les plus heureux par un certain nombre de Seigneurs, qui avoient à peu pres, comme ils ont aujourd'hui, des vassaux, et les droits Seigneuriaux. Ces trois divers Estats tenoient de temps en temps une assemblée generale pour le bien public ». La féodalité a beaucoup attiré l'attention de Mézeray. Il fit à son sujet des recherches approfondies et énonça quelques propositions catégoriques, montrant qu'il savait parfaitement trouver l'essentiel parmi des renseignements rares et peu précis. Il appelle là maxime « Qu'il n'y est point de terre sans Seigneur » fausse et contraire à la liberté naturelle. De sa proposition : « Que le royaume de France a été tenu plus de trois cens ans durant, selon les lois des fiefs, se gouvernant comme un grand fief, plutôt que comme une Monarchie », Chateaubriand a dit : « Tout ce qu'on a rabâché depuis sur les temps féodaux n'est que le commentaire de cet aperçu de génie » (1). De telles phrases concises ont fait la réputation de Mézeray. Pour sa génération, il était un inspirateur d'idées politiques et son œuvre porte les signes de cet intérêt, qui allait s'éveiller parmi les Français pour leurs origines politiques.

Pour Mézeray, le XVI^e siècle est la partie la plus intéressante de l'histoire de France et la partie essen-

(1) *Etudes historiques*, p. 33.

tielle pour la connaissance de son propre temps. Il se trouve vis-à-vis de ce siècle troublé comme un historien du XIX^e siècle vis-à-vis de la Révolution de 1789. La France de la Fronde, la France de la Révocation de l'Edit de Nantes pourront lire chez l'historien le récit des guerres de religion le plus clair et le plus impartial qu'il y ait eu jusqu'alors. Mézeray était Catholique, mais lui et Davila (1), également Catholique, étaient les historiens qu'on pouvait consulter avec le plus de sécurité en ce qui touchait à l'histoire de la Réforme en France. Cependant, alors que Davila donnait une origine purement politique aux guerres civiles du XVI^e siècle, Mézeray, lui, y voyait un état de choses embrouillé et indistinct où la politique et les dissensions religieuses se confondaient. Abordant le règne de François II, Mézeray énumère les causes des troubles qui vont alors tourmenter la France ; il dit : « Vous verrez mille menées et conspirations toutes différentes, mais toutes à la ruine de l'Estat, les artifices et les intentions des Grands, la manie des peuples, la licence effrenée des soldats, le brigandage des Capitaines, les sanglants effets que cause la Religion : en un mot, un chaos confus où toutes les passions agissent pesle-mesle avec égale fureur, sinon que l'ambition tient le dessus dans l'esprit des Grands, et la superstition dans celui des peuples. Vous aurez sans doute bien souvent les larmes aux yeux, quand vous lirez tant de tragiques aventures... vous aurez de l'estonnement de voir qu'en une cause où tous ont la Religion pour prétexte,

(1) Arrigo Caterino DAVILA, né en 1576, mort assassiné en 1631, auteur de la *Storia delle guerre civili di Francia*, Venise, 1630.

il y ait si peu de Pieté et de Foy, tant de barbarie, de perfidies et de massacres. Mais si vous considérez enfin que c'est par ce chemin que les Destins ont conduit Henry le Grand dans le Trône, vous vous consolerez de tous ces mal-heurs, et benirez l'heureux événement dont vous aurez justement abhorré les causes » (1). Donc pour Mézeray, les guerres civiles ne présentent que des événements confus sur lesquels il n'ose pas se prononcer. Il n'est partisan ni des Catholiques ni des Protestants ; il loue ou il blâme chaque parti sans préventions. Les Protestants pouvaient donc à juste titre, se louer de la modération de Mézeray à leur égard. Gédéon Flournois va jusqu'à dire que Mézeray et de Thou, ne favorisant pas les Catholiques comme le faisaient beaucoup d'autres, ne disaient même pas des Huguenots « tout le mal qu'ils en pourroient dire ». Flournois allègue comme raison de cette modération que de Thou était à demi Huguenot, dans le fond de son cœur ; quant à Mézeray, dit-il, « vous pourrez avancer, qu'il ne parle en faveur des herétiques que parce qu'ils lui ont fait une pension, vous ne devez pas avoir peur qu'on vous donne un démenti ; car qui viendra en France rapporter à Monsieur de Mézeray les bruits qu'on fait courir de lui dans le Nort, ou qui rapportera dans le Nort les justifications de Monsieur de Mézeray ? » (1) Il est certain que Mézeray a reçu des gratifications de Christine de Suède, du duc de Brunswick, de Magnus de la Gardie, ministre de Suède, mais sa pension royale ne l'a pas empêché d'exprimer tout ce qu'il a cru devoir

(1) *Histoire*, II, 739.

(2) FLOURNOIS, tome V, 251.

dire, sur les rois et les ministres de France. On peut donc supposer que l'intérêt que lui portaient de hauts personnages protestants, était plutôt un témoignage d'estime envers un historien célèbre que le paiement de ses complaisances.

Ainsi Mézeray avait fait preuve de bonne foi dans sa manière de parler des guerres de religion, et les émigrés protestants dans leurs controverses, considéreront ses ouvrages comme une des meilleures sources de l'histoire du protestantisme, et cela d'autant plus volontiers que Mézeray était Catholique. Jurieu cite l'historien à l'appui de tous les arguments de son *Histoire du Calvinisme et du Papisme*. Benoît, dans son *Histoire de l'Edit de Nantes*, préfère les récits de de Thou et de Mézeray, écrits avec douceur et retenue, où « le jugement de l'Ecrivain n'oste à personne la liberté d'estre d'un avis contraire », à celui de l'« infidèle » Dupleix, qui avait trop favorisé les Catholiques. Les ouvrages de Mézeray sont cités à chaque instant, dans les nombreux livres protestants parus pendant les années qui suivirent la Révocation. De Daillon se sert de l'*Abrégé*, comme source principale de tout ce qui touche à l'histoire de la Réforme, dans son *Examen de l'oppression des réformés*. Larrey fait de même pour la *Réponse à l'avis des réfugiés* et Bayle s'appuie sur le récit de Mézeray, dans sa critique de l'*Histoire du Calvinisme* de Maimbourg. Cette confiance dans le récit de Mézeray n'était nullement déplacée. L'historien n'était pas acharné dans la controverse religieuse : ses ouvrages, l'*Histoire de France* et l'*Abrégé* avec ses chapitres sur l'Eglise gallicane, avaient été composés à une époque où les discussions religieuses ne divisaient plus la France, car le Protes-

tantisme avait cessé de faire figure de parti politique après la prise de La Rochelle. Le règne personnel de Louis XIV fut troublé à l'intérieur du royaume par deux événements : d'abord par la disgrâce de Fouquet (1661), puis par la Révocation de l'Edit de Nantes. Mézeray, mort avant la Révocation, ne s'est jamais engagé dans la controverse religieuse, mais il s'intéressa passionnément aux grands maux d'ordre économique qui tourmentèrent la France, vingt-cinq ans plus tôt. Il était l'adversaire acharné des financiers malhonnêtes et des juges corrompus, tandis que pour les événements de l'histoire de la religion, il n'était qu'un simple chroniqueur qui laissait le lecteur libre de son jugement. Impartial en matière de religion, il n'en était pas moins sévère, et, comme le dit le protestant Lombard, « nous ne sommes pas moins Herétiques dans son *Histoire* que dans celle du père Daniel », mais fidèle à son habitude, il essayait d'écrire en honnête homme le récit d'événements importants, parfois tragiques, pour les honnêtes gens. Son impartialité ne l'empêcha pas de passer pour révolutionnaire et irreligieux.

Cette réputation ne vint pourtant pas de l'*Abrégé*, mais bien plutôt d'un ouvrage posthume : *Memoires Historiques et Critiques sur Divers points de l'Histoire de France*, qui parut en 1732. La publication de ce volume souleva la reprobation de divers côtés ; elle fut immédiatement suivie d'une lettre pastorale de l'archevêque prince d'Embrun, Pierre Guérin de Tencin, qui le condamnait de façon absolue. L'empressement avec lequel l'ouvrage avait été accueilli et les éloges qui lui avaient été décernés par le public, l'avait fait soupçonner par les autorités religieuses et

civiles. Les termes mêmes de la *Lettre pastorale* le disent : « Au milieu de différentes rapsodies de choses inutiles, et peu intéressantes, qu'on donne pour anecdotes curieuses, on jette comme au hasard des réflexions dont il n'est aucune, qui ne tende à l'entier renversement de toute subordination, soit à l'égard de la puissance Ecclésiastique, soit à l'égard de la puissance civile et politique ». Cependant, chose curieuse, les passages qui attirent la colère de cet archevêque ne sont pas de la main de Mézeray : en effet, le *Mémoire touchant l'origine et l'autorité du Parlement de France* (1), qui reste anonyme, n'a pas été écrit par lui. Il a été inséré par Camusat, au milieu des matériaux recueillis parmi les papiers de l'historien, pour faciliter le débit de l'ouvrage. Ces passages, d'auteurs inconnus, n'auraient sans doute pas eu l'approbation de l'historien, (Mézeray n'aurait pas dit que « l'âme de la Royauté réside dans le Parlement » et qu'« aujourd'hui nous semblons avoir oublié que nous avons été libres »), mais ils ne lui en ont pas moins fait une réputation de républicain et d'adversaire de l'Eglise et de la Royauté. Mézeray était bien, nous l'avons vu, un indépendant, mais non un républicain. Il ne souhaitait pas de changement radical dans la forme du gouvernement : il demandait simplement à ce gouvernement d'être juste et bien-faisant, et désirait que le système établi fonctionnât le mieux possible, dans l'intérêt de tout le monde.

(1) *Mémoires historiques*, tome II, 114.

CONCLUSION

Dans cette étude on s'est efforcé de montrer en Mézeray historien, un double caractère, car l'auteur de l'*Histoire de France* (1643) est différent sur maints points de celui de l'*Histoire des François* (1667). On peut trouver en Mézeray ou le dernier des historiens humanistes, ou l'avant-coureur des historiens modernes. Dans l'*Histoire de France* il semble faire face au passé ; dans l'*Abrégé* il veut mettre en œuvre ses idées personnelles, pour composer un ouvrage qui s'accorde avec l'esprit plus scientifique de son temps.

Mézeray avait fait ses débuts en suivant de près Paul Emile, dont il avait adopté la conception historique. Il était parti du principe que l'habileté littéraire et le bon sens suffisent à la composition historique et il avait écrit son ouvrage, à la mode de l'antiquité classique. L'école du XVI^e siècle considérait, en effet, l'Histoire, comme un assemblage, exposé avec art, d'épisodes et d'anecdotes tirés des vies illustres du passé, ou bien encore comme une énumération de noms de personnages et de batailles, une description d'épisodes romanesques, enfin, comme l'ensemble de tous les faits les plus saillants et les moins importants cependant, pour comprendre le développement de l'humanité. Le principal talent demandé à tout historien, était de savoir raconter et Mézeray s'y entendait à merveille. C'était un compilateur, soit,

mais il cherchait toujours plus que le « fait », il voulait intéresser, il voulait plaire, il voulait se faire lire. Son récit devait donc former un tout, mais, malgré cela, il était trop honnête pour remplir le maigre cadre de la vérité des inventions de son imagination. Avouant ses ignorances, il laissait son exposé du passé incomplet et, s'il s'est permis quelques suppositions, ce fut avec une grande discrétion et une savante modération. Certes, ses propres émotions et ses propres enthousiasmes influencent son œuvre et sa fierté patriotique y perce à chaque page. Mais ceci n'est aucunément un défaut, car, en historien consciencieux, il sait maîtriser ses émotions qui ne faussent pas son récit, mais l'aident dans son appréciation des passions d'autrui, qui eurent parfois une si grande part dans la filiation des événements.

Malgré tout, puisque l'*Histoire de France* appartient à une période, où le genre historique faisait encore partie de la littérature, on ne peut être surpris que l'historien y soit occupé avant tout de faire valoir son talent narratif ; dans son œuvre les descriptions, les portraits, les discours, les antithèses, tous les artifices du style historique abondent, de même que dans les écrits du Véronais Paul Emile dont Mézeray reste alors un disciple fidèle, bien que se disant novateur. Les harangues et les prodiges, qui distinguent Mézeray des historiens modernes, étaient les ornements habituels à l'historiographie du XVI^e et du XVII^e siècle. Cependant, il y a une différence : Mézeray en fait une partie intégrante de son récit, et non pas un simple enjolivement ; le discours est chez lui nécessaire pour expliquer les sentiments d'un personnage, le prodige pour montrer la main de la Provi-

dence divine, dans les affaires humaines. Ce qu'il y a de nouveau dans l'*Histoire de France*, ce sont les gravures, les portraits des souverains et les planches de médailles.

Mézeray semble s'être déterminé pour la profession d'historien un peu au hasard tout en y étant probablement poussé par ses talents et son esprit, qui convenaient particulièrement à ce choix, et si, au début, il avait déjà des conceptions personnelles, il ne put guère les mettre en œuvre, car il travailla d'abord, suivant le plan de Jean Baudoin et en se servant des matériaux de celui-ci. Il fut ainsi contraint à adopter un plan qui ne lui plaisait probablement pas et qu'il changea peu à peu, en avançant dans son travail. De là, résulte la différence énorme qui existe entre le premier et le dernier tome de l'*Histoire*, dans l'édition primitive. Quant à la deuxième édition de cette même *Histoire de France*, celle de 1685, le commencement en est bien autrement approfondi et on peut conclure que Mézeray est alors devenu historien, à force d'écrire l'histoire. Pourtant, en dépit de tous les tâtonnements, de tous les défauts criants et de toute la naïveté de son premier volume, la lecture en reste toujours agréable.

Mais, Mézeray ne fut pas content de cet essai et il l'a dit lui-même. Avant de revoir son travail, il composa des règles pour servir de guide dans la composition des ouvrages futurs. Le *Dessein d'une parfaite Histoire de France* et le plan du *Journal Littéraire Général*, nous montre le véritable historien chez Mézeray. Il voulait donner par le texte et par les gravures un tableau complet du passé et un recueil général des recherches et des découvertes modernes. Il

concevait sa « parfaite Histoire » comme la somme des connaissances du passé, son *Journal* comme l'ensemble des découvertes du présent, une sorte d'histoire contemporaine et, l'histoire ainsi comprise, aurait embrassé toutes les autres branches du savoir. Son but était hors de sa portée ; nous n'avons même pas de lui l'ouvrage orné de cartes, de plans, de gravures d'armes et de costumes, qu'il aurait voulu réaliser. Tout ce qu'il pouvait faire, il le fit dans son *Abrégé de l'Histoire de France* ou, plus exactement, dans son *Histoire des Français*. Il quitta alors le thème traditionnel de l'histoire nationale, de l'histoire purement politique ou anecdotique, pour écrire un récit de tout ce qu'avait fait le peuple français, car l'*Abrégé*, quoique divisé encore selon les règnes des rois, n'est plus seulement une histoire de la monarchie française. Mézeray en fit aussi une histoire de l'Europe, des pays méditerranéens et du proche Orient et cette partie, bien que subsidiaire dans le récit des événements de France, n'est pas moins importante, ni moins soigneusement rédigée.

L'*Abrégé* est plus une œuvre d'érudition que la grande *Histoire* et partage ainsi le caractère éphémère de ces sortes de travaux, car les recherches postérieures améliorant progressivement la connaissance du passé, ont fait oublier un ouvrage, qui possédait beaucoup de mérite en son temps. Aussi, tant qu'il n'a pas été dépassé, l'*Abrégé* a-t-il joui d'une très grande popularité. Les éditions se sont multipliées pendant la vie de l'auteur, continuellement revues par lui ; puis, après sa mort, se succédèrent des rééditions jusqu'en l'année 1755, où parut la dernière et la plus belle de

toutes. Le sort de l'*Histoire de France* est plus curieux. Publiée d'abord en 1643, elle le fut ensuite en 1685 sous une forme très soignée, précédée de l'*Avant-Clovis ou l'Origine des François et leur établissement dans les Gaules*, mais le XVIII^e siècle favorisa plutôt l'*Abrégé* avec une continuation pour les règnes de Louis XIII et de Louis XIV, écrite par de Limiers, que Lenglet-Dufresnoy appelle un « auteur infatigable qui enfante des livres, comme les poules font des œufs, ou pour mieux dire, qui pond un volume tous les mois, et quelquefois tous les quinze jours ». Naturellement, une telle suite ne fit pas grand honneur à l'ouvrage de Mézeray, mais elle aida à le faire lire. Puis, en août 1830, parut une réimpression de l'œuvre de l'historien frondeur, imprimée aux frais du gouvernement pour occuper des ouvriers typographes restés sans travail, par suite des désastreuses journées de Juillet. Enfin l'année 1839 vit une autre édition de l'*Histoire de France* de Mézeray, suivie de la continuation jusqu'en 1715, que de Limiers avait composée pour l'*Abrégé* et d'une autre, de 1715 à 1830, faite par une « société de professeurs d'histoire de l'Université de Paris ». Ce fut la dernière édition complète du grand ouvrage de Mézeray ; en 1844 le pasteur Scipion Combet donna encore une réimpression, mais seulement de la partie concernant le règne de Henri III, puis, ce fut fini. Le vieux Mézeray était décidément démodé. Cependant, quelques parties de son récit conservent une valeur réelle : particulièrement le seizième siècle, l'*Avant-Clovis* et les chapitres sur l'Eglise gallicane ; mais, on ne songerait plus à réimprimer toute son *Histoire*. Pourtant, si on lisait encore Mézeray, car on ne le lit plus, bien qu'on se

souviennne de lui, on trouverait dans son œuvre un modèle de récit historique, agréable et fidèle.

Si aux yeux de Mézeray, l'érudition ne tenait pas la première place, ce fut elle pourtant qui le séduisit d'abord, mais il vit ensuite que la Muse austère de l'histoire savante, ne lui procurerait pas une récompense en honneurs et en richesses, équivalente au travail qu'il devrait fournir. Il entreprit donc de composer un ouvrage qui serait lu à la fois, par l'érudit et par l'homme du monde. Le goût du lecteur était le critérium de l'historiographie telle qu'il la concevait. Le Gendre fut son disciple dans la *Nouvelle Histoire de France* (1718), quoiqu'il se soit vanté, dans sa préface d'être retourné aux sources premières. Mézeray lui aussi, voulait être exact, mais il ne comprenait pas l'exactitude historique de la même façon que l'historien moderne.

C'était un homme laborieux ; il a rendu de grands services à l'Académie Française dans la préparation du Dictionnaire ; il a composé deux longs ouvrages et en a édité plusieurs autres, donc s'il avait voulu consacrer sa vie à l'étude et préparer des recueils savants comme un Duchesne, par exemple, il en aurait été capable et n'aurait pas ménagé sa peine. Cependant, il ne pouvait faire un grand travail d'érudition et donner en même temps une longue *Histoire de France*, bien écrite. Submergé par les travaux subsidiaires, il ne se serait pas élevé à la conception d'une œuvre complète et soutenue. D'autant moins, que le travail historique n'était pas encore facilité par les recherches dont les résultats sont à la disposition de tout historien moderne ; Mézeray n'avait que des matériaux fort incomplets. Son bon sens l'aida à compléter

ses sources et, s'il se trouve de grandes lacunes dans son récit, il n'y a pas de très grosses erreurs. D'ailleurs, telle était son autorité, que les copistes et les abrégiateurs reproduisaient son *Abrégé* même dans les erreurs ; son portrait physique et moral de Charles le Chauve reparut dans tous les abrégés historiques (1) et répandit dans le public un jugement, que les historiens postérieurs ont déclaré faux. Mézeray ne fait pas aujourd'hui autorité pour les questions historiques ; ses ouvrages ne constituent pas des sources pour l'histoire de France. Pourtant, la lecture de son *Histoire* reste toujours agréable ; on y apprend mille choses de l'ancienne France, racontées dans le savoureux langage d'un humaniste attardé. Les couleurs en sont toujours fraîches, le récit est vivant, sa naïveté même a un certain charme.

Mézeray est une figure très intéressante de la France du milieu du XVII^e siècle, il fut mêlé activement aux divers aspects de la vie mouvementée de cette période. Soldat pendant un temps, dans la guerre contre les Espagnols, il fut aussi partisan de la Fronde, et d'autre part connut la vie mondaine chez son premier protecteur des Yveteaux. Chez celui-ci, qui présenta Malherbe à la Cour, Mézeray dut aussi fréquenter les autres littérateurs normands, venus à Paris pour chercher fortune. Favorisé par Richelieu, patronné par le chancelier Séguier, nous le voyons encore l'objet de la bienveillance de la reine de Suède et d'autres illustres personnages et, amené ainsi, à un contact direct avec les plus illustres de ses contemporains. Mais Mézeray connut aussi une autre

(1) BOURGEOIS E., *Le Capitulaire de Kiersy-sur-Oise*, 160.

existence de labeur intellectuel ; retiré au collège Sainte-Barbe dans sa jeunesse, il y passa des années de travail acharné et y fit des recherches de grande valeur, connues seulement des autres savants qui appréciaient l'excellent lexicographe et l'auteur de plusieurs traités sur des questions historiques et philologiques. Le grand public enfin le respectait et l'admirait, comme le secrétaire perpétuel de l'Académie Française et l'auteur d'une *Histoire* bien écrite et fort intéressante.

Entre les jours de la popularité éphémère de Dupleix et ceux encore lointains, où Voltaire devait prêter à l'histoire le prestige de son grand talent, Mézeray est le seul historien qui se soit emparé de l'imagination publique. Les hommes qui avaient participé à la guerre de Trente Ans et à la Fronde, se passionnaient pour les aventures héroïques, mais, en bons contemporains de Descartes et de Pascal, ils cherchaient surtout la vérité. Mézeray sut répondre à leur double désir et leur fournir une œuvre substantielle et attrayante. Dans un siècle où l'intérêt pour les questions historiques est un des traits dominants, Mézeray a joué un rôle prépondérant, et il tient une place importante dans l'histoire de l'historiographie et dans l'étude de la première moitié du XVII^e siècle.

Vu le 7 Mai 1930 :

Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,
H. DELACROIX.

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris,
CHARLETY.

APPENDICES

A — Les Biographes de Mézeray

Le premier biographe de Mézeray fut Daniel de Larroque, fils d'un pasteur protestant, qui émigra en 1685 et revint en 1690 en France pour y abjurer. Il rédigea son ouvrage d'après les témoignages des amis de Mézeray, tels que du Hamel, Touret, l'abbé de la Chambre, du Châtel et d'après ses recherches personnelles parmi les papiers de Mézeray, déposés à la Bibliothèque royale. Ecrite vers 1691, huit ans après la mort de l'historien, la biographie encore manuscrite, fut communiquée au père Le Long qui s'en servit pour la composition de sa Vie de Mézeray, qui est la XXXII^e biographie du tome III de sa *Bibliothèque historique de France*. Le Long fait mention d'une biographie manuscrite : *Vie de François de Mézeray, Historiographe de France, Secrétaire perpétuel de l'Académie Française*, par N. Corbin, procureur à Rouen, son neveu. Nicolas Corbin était le fils d'Azor Corbin et de Magdelaine Eudes, sœur de l'historien. Dans l'édition de 1719, Le Long la place au numéro 17,245 et ajoute que l'ouvrage « est à Rouen entre les mains du fils de l'Auteur ». Le père Martin, dans l'*Athenae Normannorum*, en parle aussi, mais il suit de près tout ce que dit Le Long. Malheureusement, on perd de vue ce document précieux longtemps avant la Révolution, car l'édition de 1775 de la *Bibliothèque*

historique, où le manuscrit se trouve au numéro 46,827, ne nous renseigne plus sur son possesseur. Ensuite, on n'en trouve plus de traces.

Tous les biographes postérieurs ont basé leur travail sur le récit de Larroque, publié en 1726, mais en y apportant une méfiance extrême. D'Olivet écrivit au seul survivant des autorités de Larroque, Louis Lautour, sieur du Châtel (né en 1676 à Argentan, mort vers 1758), pour savoir si les deux anecdotes que Larroque dit tenir de lui, étaient vraies. Une brochure, *la Vie de Lautour du Châtel* (voir le *Mercur de France* de juillet 1758, p. 123), par son neveu Lautour-Tourval, parut en 1758 pour montrer jusqu'à quel point Larroque s'était joué de la vérité. Lautour dit que son oncle était « indigné que cet auteur eût inventé des fables touchant Monsieur de Mézeray, et qu'il l'eût cité pour garant ». Il ajoute qu'« au lieu d'une vie de ce grand homme, il a composé une histoire presque toute tirée de son imagination ». Cependant, on ne peut non plus se fier complètement au témoignage de du Châtel, car il n'avait que sept ans quand son illustre parent mourut et ses souvenirs sont tout au plus, des souvenirs de seconde main. Donc, le récit de Larroque reste la seule source contemporaine de la biographie de Mézeray.

Ce n'est qu'au XIX^e siècle qu'on essaya de retrouver, par delà le récit de Larroque, la vie authentique et le caractère réel de Mézeray, qui intéressaient profondément les historiens de l'époque romantique. En 1844, le pasteur Scipion Combet édita le *Règne de Henri III* tiré de l'*Histoire de France* de Mézeray et le préfaça d'une notice sur l'historien. Puis, Sainte-Beuve lui consacra deux *lundis*, le 30 mai et le 6 juin

1853 et fit connaître au public quelques pièces curieuses et inédites que des recherches érudites avaient mises à jour. A l'occasion du projet d'un monument à Mézeray, Gustave Levavasseur écrit une *Notice sur les trois frères Jean Eudes, François Eudes de Mézeray et Charles Eudes d'Houay, avec une généalogie de la famille Eudes* (Paris, 1855), étude savante et complète sur la vie de Mézeray. Depuis, on l'oublie de plus en plus, mais il est rare qu'un ouvrage de méthodologie historique ou une étude littéraire sur le Grand Siècle, n'en fasse pas mention.

B — Editions des Ouvrages historiques de Mézeray

- 1° *Histoire de France depuis Pharamond jusqu'à maintenant*. Paris, 1643, 1646, 1651, 3 vol. in-f°.
 - Aut. édit. Paris, 1685, augmentée de l'*Origine des Français*. 3 vol. in-f°.
 - Paris, 1830, 18 vol. in-8°, imprimée aux frais du gouvernement pour procurer du travail aux ouvriers typographes.
 - Continué jusqu'en 1715 par de Limiers et jusqu'en 1830 par une société de professeurs d'Histoire de l'Université de Paris, édition populaire et permanente, Paris, 1839, gr. in-8°.
- 2° *Histoire de France avant Clovis. L'Origine des François et leur établissement dans les Gaules*. Amsterdam, 1682, in-12°.
 - Aut. édit. 1688, 1692, 1696, 1712.
- 3° *Abrégé chronologique ou extrait de l'histoire de France*. Paris, 1667-8, 3 vol. in-4°. Deuxième édition, Paris, 1672, 6 vol. in-12°.

- Contrefaçons de la première édition. Amsterdam, 1673, 1674, 1682, 6 vol. in-12°.
 - Réimpression de la première édition : Rouen, 1713, 6 vol. in-12°.
 - Réimpression de la deuxième édition : Paris, 1690, 7 vol. in-12°. 1698, Thierry, 8 vol. in-12°. 1717, Osmond, 3 vol. in-4° et 10 vol. in-12°. Lyon, 1687, Deville, 8 vol. in-12°.
 - 3° Aut. édit. Paris, 1676, 7 vol. in-12°. 1677. 1690. 1698, 8 vol. in-12°. 1717, 3 vol. in-4°.
 - Amsterdam, 1688, 6 vol. in-12°. 1696, 1700, 1701. 1706, 7 vol. in-12°. 1712, 6 vol. in-12°.
 - Traduction flamande, Amsterdam, 1682. 1685, 2 vol. in-4°.
 - Traduction anglaise, Londres, J. Buteel, 1683.
 - De Limiers a publié une suite qui a eu les éditions suivantes : Amsterdam, 1720, 1728, in-4°. 1728, 3 vol. in-12°, augmentée de la vie de Mézeray. 1734.
 - Les abrégés de Mézeray et de Limiers ont été réunis dans les éditions suivantes : Amsterdam, 1740, 13 vol. in-12° notes d'Amelot de la Housaye. Amsterdam, nouvelle édition augmentée de la Vie de Mézeray, 1755, 4 vol. in-4° et 14 vol. in-12°.
 - 4° *Memoires Historiques et Critiques sur Divers points de l'Histoire de France, et plusieurs autres Sujets curieux.* Amsterdam, 2 tom. en 1 vol. in-8°. 1732. Amsterdam, 1753, in-12°, additions de Camusat.
-

BIBLIOGRAPHIE

1. AMELOT DE LA HOUSSAYE : *Mémoires historiques, critiques et littéraires*. Amsterdam, 1722, 2 vol. in-12°.
2. ANDRÉ (Louis) : voir BOURGEOIS et ANDRÉ.
3. BACON (Francis, Lord Verulam). *Works*. tom. VI. éd. Spedding, Londres, 1878.
4. DE BARANTE. *Tableau de la littérature française au XVIII^e siècle*. Paris, 1832.
5. BASNAGE DE BEAUVAL. *Histoire des Ouvrages des Savants*. Septembre 1701, art. X.
6. BAYLE (Pierre) : *Œuvres*.
Critique générale de l'Histoire du Calvinisme de M. Maimbourg. Villefranche, 1682, in-12°.
Dictionnaire Historique et Critique.
Dictionnaire, traduction anglaise, Londres, 1728, in-f°.
7. BENOIST (Elie) : *Histoire de l'Edit de Nantes*, Delft, 1693-5, 5 vol. in-4°.
8. BERNHEIM (Ernst), *Lehrbuch der historischen Methode und der Geschichtsphilosophie*. Leipzig, 1894, in-8°.
9. DE BIE (Jacques). *La France Métallique*, Paris, 1636.
Les vrais portraits des Rois de France, Paris, 1634 et 1636.
10. BLACK (J.B.) *The Art of History ; A study of*

four great historians of the Eighteenth century. (Voltaire, Hume, Robertson, Gibbon). Londres, 1926.

11. BOILEAU. *Art Poétique*.
12. BOISARD (F.). *Notices biographiques sur les hommes illustres du Calvados*. Caen, 1848.
13. BOURDEAU (Louis). *L'Histoire et les Historiens. Essai critique sur l'histoire considérée comme science positive*. Paris, 1888, in-8°.
14. BOURGEOIS (Emile). *Le Capitulaire de Kiersy-sur-Oise (877)*. Paris, Th. Lettres. 1885.
 BOURGEOIS (E.), voir Petit de Julleville : *Histoire de la Langue et de la littérature française*.
 BOURGEOIS (E.) et ANDRÉ (L.). *Les Sources de l'Histoire de France*. III. xvii^e siècle. I. *Géographie et Histoires Générales*. II. *Mémoires et Lettres*. III. *Biographies*. IV. *Journaux et Pamphlets*. V. *Histoire politique et militaire*. Paris, Picart.
15. BREHIER (L.) et Desdevises du Dezert (G.) *Le travail Historique*. Paris, 1907, in-12°.
16. LE BRETON. *Biographie Normande*. Rouen, 1861.
17. BRUNEAU (Ant.). *Supplément, contenant en Abrégé, l'Institution et Fondation des Vingt Universitez de France*. Paris, 1686, in-16°.
18. BRUSSEL (Nicolas). *Nouvel Examen de l'usage général des fiefs en France pendant le XI^e, le XII^e, le XIII^e et le XIV^e siècle*. Paris, 1727, 2 vol. in-4°.
19. *Carpentaria*. Paris. 1741, in-12°.
20. CHAMPION (Pierre). *Louis XI*. Paris, 1927, in-4°.
21. CHAPELAIN. *Mélanges de Littérature, tirés des lettres manuscrites de M. Chapelain de l'Acadé-*

- mie Françoise.* pub. par Camusat, Paris, 1726
 Voir : Desmolets, tom. II, 1^{re} partie.
- CHAPELAIN. *Lettres de Jean Chapelain*, pub. par Tamizey de Larroque. Paris, 1883.
22. CHATEAUBRIAND. *Etudes Historiques*, Paris, 1835, in-12°.
23. COURIER (Paul-Louis). *Œuvres*. Paris, 1854.
24. CROCE (Benedetto). *Filosofia dello spirito*. IV. *Teoria e storia della storiografia*. 2^e éd. Bari, 1920.
25. D'AGUESSEAU. *Discours et Œuvres mêlées*. Paris, 1771, 2 vol. in-12°. tom. II. II^e Instruction : *Etude de l'Histoire*.
26. DE DAILLON (B.) *Examen de l'oppression des réformés en France*. Amsterdam, 1687, in-12°.
27. DANIEL (le P. Gabriel). *Observations critiques sur l'Histoire de France de Mézeray*. Paris, 1700.
Histoire de France, depuis l'Etablissement de la monarchie française dans les Gaules, par le P. G. Daniel, de la Compagnie de Jésus. Paris, 1713, 2 vol. in-f°.
28. DELORT (J.). *Voyages aux environs de Paris*. Paris, 1821, 2 tom. in-8°.
29. DESMOLETS (le P.) *Continuation des Memoires de Littérature et d'Histoire de M. de Salengre*. Paris, 1726-31, 11 vol. in-8°. tom. II. 1^{re} partie : *Liste de Quelques Gens de Lettres François vivans en 1662. Par M. Chapelain.* (voir Chapelain : *Mélanges*). tom. II. 2^e partie. *Memoires des Gens de Lettres celebres de France. Par M. Costar.*
30. DEVILLE (Etienne). *Notice sur quelques manus-*

crits normands conservés à la Bibliothèque Sainte-Geneviève. Paris, 1904, in-8°.

III. *Manuscripts Rouennais.*

31. FLINT (R.) *History of the Philosophy of History. I. Historical Philosophy in France and French Belgium and Switzerland.* Edimbourg et Londres, 1893.
32. FLOTTES (l'Abbé). *Etude sur Huet.* Paris, 1858, in-8°.
33. FLOURNOIS (Gédéon). *Entretien des voyageurs sur la mer.* Cologne, 1683, 2 vol. in-12°.
34. FONTENELLE. *Œuvres.* Amsterdam, 1764, tom. IX. *Sur l'histoire.*
35. FRÈRE (Edouard). *Manuel du Bibliographe Normand.* Rouen, 1860. 2 vol. in-8°.
35. FUETER. *Geschichte der neueren historiographie,* Munich et Berlin, 1911.
36. FURETIÈRE (Antoine). *Nouvelle Allegorique ou Histoire des Derniers Troubles arrivez au Royaume d'Eloquence.* 2^e éd. 1658. *Second Factum. Pour Messire Antoine Furetière, Abbé de Chali-voy. Contre Quelques-uns de l'Académie Française.* Amsterdam, 1686, in-12°. *Troisième Factum. Servant d'Apologie aux deux precedens par M. Antoine Furetière.* Amsterdam, 1688, in-12°.
37. GARDET (J.-E.) *Un Courrier de Paris en 1664. Lettre inédite de Mézeray.* Paris, 1858-9, in-8°.
38. GIN (P.L.Cl.). *Les vrais principes du gouvernement français démontrés par la raison et par les faits par un François.* Genève. 1777, in-8°.
39. GODEFROY (Frédéric). *Histoire de la Littérature Française depuis le XVI^e siècle jusqu'à nos jours.* Paris, 1860. tom. II. Prosateurs.

40. GRYPHIUS (C.) *Apparatus sive dissertatio Isagogica de scriptoribus Historiam seculi XVII illustrantibus*. cap. iv. *De scriptoribus rerum gallicarum*. Lipsiae. M.D.CCX.
41. GUYOT (G.-A.) *Traité des fiefs tant pour les pays du droit coutumier que pour les pays de droit écrit*. Paris, 1767, 6 vol. in-4°.
42. HANOTAUX. *De l'Histoire et des Historiens*, dans *Revue des Deux Mondes*, 6^e pér. 17. 1913.
43. HATIN (Eugène). *Histoire de la Presse en France*. Paris, 3 vol. in-8°, 1859.
Bibliographie Historique et critique de la Presse Périodique Française. Paris, 1866.
44. HAY DU CHASTELET (Paul). *Traité de l'Education du Dauphin*. Paris, 1664, in-12°.
45. HENRION. *Histoire de France*. Paris, 1837.
46. HUET (Pierre-Daniel). *Les Origines de la ville de Caen et des lieux circonvoisins*. Rouen, 1702, in-8°.
Commentarius de rebus ad eum pertinentibus. La Haye, 1718, in-12°.
Traduction française : *Mémoires*. Paris, 1853.
47. JAL. *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire*. 2^e édit. Paris, 1872, in-8°.
48. Le *Journal des Sçavans* du lundi 10 mai 1700, p. 204 de l'édition de Paris, in-4°.
49. JOUBERT (J.) *Œuvres*, éd. P. de Raynal.
50. JOUY. *L'Hermite en Province*, tom. VIII. Paris, 1827, in-12°.
51. LACOSTE (Edmond). *Bayle, nouvelliste et critique littéraire*. Paris, Picart, 1929, in-8°.
52. LAMBERT (l'abbé). *Histoire littéraire du règne de Louis XIV*. Paris, 1751, 3 vol. in-4°.

53. LA MOTHE LE VAYER. *Hexameron rustique*. Paris, 1670, in-12°.
54. LANGLOIS et SEIGNOBOS. *Introduction aux études historiques*. Paris, Hachette, 1898, in-12°.
55. LANSON (G.). *Histoire de la Littérature française*. Paris, Hachette.
Manuel bibliographique de la littérature française moderne. Paris, 1921.
56. LAIR. *Etude Historique et littéraire sur Mézeray*. Caen, Delos, 1856, in-8°. (Extrait du journal *l'Ordre et la Liberté*, des 15, 18, 20 décembre 1855, et 15 janvier 1856).
57. LARREY (Isaac). *Réponse à l'Avis aux Réfugiez par M.D.L.R.* Rotterdam, 1709, in-16°.
58. DE LARROQUE (Daniel). *La Vie de François Eudes de Mézeray, Historiographe de France. Testament de M. de Mézeray*. Amsterdam, 1726, in-8°. Réimprimée dans CIMBER (M.-L.) et DANJOU (P.) : *Archives curieuses de l'Histoire de France*. Paris, 1839, tome X.
59. LAUTOUR (Lautour-Tourval). *Vie de Lautour du Châtel*. Paris, 1758, in-18°, VIII et 60 pp.
60. LAVISSE et RAMBAUD, *Louis XIV*.
61. LE GENDRE (Louis). *Nouvelle Histoire de France*. 1718, 3 vol. in-fol.
62. LE LONG. *Bibliothèque historique de la France*, in-fol.
63. LENGLET-DUFRESNOY. *Méthode pour étudier l'histoire*. Paris, 1729, tom. II et tome IV.
64. LEVAVASSEUR (Gustave). *Notice sur les trois frères Jean Eudes, François Eudes de Mézeray et Charles Eudes d'Houay. Avec une généalogie de*

la famille Eudes. Paris, 1855. Testament de Mézeray.

65. DE LIMIERS. *Abrégé chronologique de l'Histoire de France sous les Regnes de Louis XIII et Louis XIV, Pour servir de suite à celui de Franç. de Mézeray. Nouvelle Edition augmentée de la Vie de Mézeray.* Amsterdam, 1728, 3 vols. in-12°.
66. LOMBARD (D.) *Comparaison des deux Histoires de M. de Mézeray et du Père Daniel.* 1723, in-4°.
67. MABLY. *De la manière d'écrire l'Histoire.* Paris, 1783.
68. MARCHAND (Prosper). *Dictionnaire historique ou memoires critiques et litteraires.* 2 vol. en 1 tome in-4°. La Haye, 1757.
69. MARTIN (Henri). *Histoire de France.* 1865, tom. XII.
70. MARTY-LAVEAUX (Charles). *Etudes de Langue Française.* Paris, 1901.
71. MÉNAGE (Gilles). *Observations sur la langue françoise.* Paris, 1676, 2 tomes in-12°.
72. *Menagiana*, éd. par de la Monnoye. Paris, 1729, 4 t. in-12°.
73. [MÉZERAY ?] *L'Ombre de Sandricourt*, s. l. 1631 in-8°, 29 pages.
MÉZERAY. *Memoires historiques et critiques.* Amsterdam, 1732, in-8°.
Harangues tirées de l'Histoire de France de Mézeray. Lyon, B. de Rivière, 1667, in-12°.
La France sous le règne de Henri III, précédé d'une notice du pasteur Scipion Combet. Alais, 1844-6, 3 tom. in-8°.
74. MICHAUD. *Biographie Universelle*, tome 28.
75. MONOD (G.). *Du progrès des Etudes historiques*

- en France depuis le XVI^e siècle, dans la Revue historique*, t. I, 1876.
76. MOREAU (C.). *Bibliographie des Mazarinades*. Paris, 1850-1, 3 tom. in-8°.
77. MORGAN (B.-T.) *Histoire du Journal des Sçavans*. Paris, Thèse de doctorat de l'Université, 1928.
78. MORRISSON (J.-C.) *History dans Encyclopaedia Britannica*, t. XII.
79. MORTET (Ch. et V.) *La science de l'Histoire*. (Extrait de la *Grande Encyclopédie*, t. XX). Paris, 1894, in-8°, 90 pages.
80. NICERON (J.-P.), OUDIN (F.), MICHAULT et GOUJET (C.-P.) : *Mémoires pour servir à l'Histoire des Hommes illustres dans la République des Lettres*. Paris, 1728, t. V et t. X, 1^{re} et 2^e parties.
81. OURSEL (N.M.). *Nouvelle Biographie Normande*. Paris, 1886, t. II.
82. PALISSOT. *Mémoires pour servir à l'histoire de notre littérature depuis François I^{er} jusqu'à nos jours*. Paris, an XI, 1803, 2 vol.
83. PATIN. *Académie Française: Discours pour l'inauguration du monument de Mézeray à Argentan. Prononcé le dimanche 16 septembre 1866. Par M. Patin, Directeur de l'Académie*. Paris, 1866.
84. PATRU (Olivier). *Œuvres diverses*.
85. PELLISSON et D'OLIVET. *Histoire de l'Académie française*.
86. PETIT DE JULLEVILLE. *Histoire de la langue et de la littérature française*, tome III. Paris, Colin, 1900.
87. RACINE (J.). *Œuvres*, éd. Paul Mesnard, 1865. t. V, *Fragments et notes historiques*.

88. RACINE (Louis). *Mémoires sur la vie de Jean Racine*. Lausanne et Genève, petit in-12°. 1747.
89. V. RANKE (Leopold). *Zur Kritik neueren Geschichtsschreiber* appendice à *Geschichte der romanischen und germanischen Völker von 1494 bis 1514*. 1824.
Histoire de France, traduction de J.-J. PORCHAT et C. MIOT. Paris, 1886.
90. RAPIN (le Père René). *Instructions pour l'Histoire*. Paris, 1677.
91. REBELLIAU (Alfred). *Bossuet, historien du protestantisme*, 3^e éd. Paris, 1909.
Bossuet. (Les grands écrivains français). 3^e éd. Paris. 1912.
92. ROLAND (Mme). *Mémoires particuliers dans Mémoires de Madame Roland*. éd. Cl. PERROUD. Paris, 1905.
93. SAINTE-BEUVE. *Nouveaux Lundis*. VI, VII, XIII. *Causeries du Lundi*, V, VII, VIII, IX, X, XIII. *Portraits littéraires*, I.
94. SAINT-RÉAL (l'abbé de) *Œuvres*, 3 vol. in-4°. 1745. tom. II. *De l'usage de l'Histoire*. tom. III. *Lettre sur les Auteurs Anciens à Mr. D.S.A.*
95. SOREL (Charles). *La Bibliothèque Française*. Paris, 1664, in-16°.
96. SHOTWELL (J.-T.) *History* dans *Encyclopaedia Britannica*. 11^e édition, tom. XIII.
An Introduction to the History of History. New-York, 1922.
97. TAINE. *Essai sur Tite Live*. 1856.
98. TALLEMANT DES RÉAUX. *Historiettes*, éd. PAULIN-PARIS et MONMERQUÉ. Paris, 1853-60, 9 vol. in-8°.
99. TENCIN (Pierre Guérin de) *Lettre pastorale, por-*

tant condamnation d'un écrit qui a pour titre : Mémoires historiques et critiques, Par F. Eude de M. (1732) in-4°.

100. THIERRY (Augustin). *Lettres sur l'Histoire de France. Dix Ans d'Etudes Historiques.*
101. DE VIGNE. *Entretiens de Philalèthe et de Phile-rene.* Cologne, 1684.
102. VIGNEUL-MARVILLE (Bonaventure d'Argonne). *Mélanges d'Histoire et de Littérature.* Paris, 1725, in-12°.
103. VOLTAIRE. *Œuvres.* I. *Catalogue de la plupart des écrivains français.* II. *Dictionnaire historique et critique sur la tragédie de Don Phèdre.* III. *Henriade.* IV. *Essai sur les mœurs.* V. *Préface* de l'éd. de 1748 de l'*Histoire de Charles XII.* VI. *Extraits de la Gazette Littéraire.* 1764. VII. *Dictionnaire Philosophique.*
Voltaire à Ferney. Sa correspondance avec la Duchesse de Saxo-Gotha, suivie de notes pour Mézeray contre le Père Daniel.
 BAVOUX (M.-E.) et FRANÇOIS (A.) Paris, in-8°
 2^e éd. 1865.

Mannscrits consultés

Bibliothèque Nationale.

1. MÉZERAY. *Mélanges.* 29 vol. fonds français, 20,771-20.799.
2. *Mémoires pour la préséance des ambassadeurs de France.* français, 4248. Le mémoire écrit par Mézeray se trouve à la page 159.
3. *Observations de l'Académie française touchant l'orthographe, prises sur les propositions et re-*

cherches de Mr. de Mézeray. français, 9187. Supp. français, 5540.

Remarques autographes de Perrault, Tallemant le jeune, Boyer, Tallemant l'aîné, Segrain, Doujat, Corneille, Regnier, Bossuet, Fléchier, Pellisson, Cassagnes et Chapelain.

4. (BRIENNE ?) *Remarques sur le quatrième livre du premier tome de l'Histoire de France de Mézeray.* XVII^e siècle. 471 pp. in-8°.

Archives Nationales.

1. E. 1771. f° 101. Arrêt donné à Nancy le 22 août 1672.
2. X O ¹ 27. f° 319. Lettre du Roi à Monsieur Girardin. 5 novembre 1683.
3. V ⁴ 1502. f° 143. Privilège d'imprimer l'*Histoire de France* de Mézeray. 20 juillet 1697.

Bibliothèque de l'Arsenal.

1. 6809. *Le Veni-mecum ou le Bréviaire séculier du sieur Basset.*
26° p. 347. *Sur l'Histoire de France de Mézeray.*
2. 6936. *Recueil de Philibert de La Mare.*
Remarques de GUICHENON sur l'*Histoire* de Mézeray.

Archives de l'Institut de France.

— Collection d'Autographes formée par M. L.-H. MOULIN.

Dossier Mézeray. 1 lettre (s.d.) 2 pièces signées (s.d.) 1 pièce (s.s. : s.d.) 1 fac-similé (s.d.) portraits, etc...

Bibliothèque de l'Institut de France.

— Papiers et manuscrits de Samuel GUICHENON. n° 646

tome III. 708-711. Lettre à Mézeray, le 4 septembre 1659. Réponse de Mézeray, le 7 octobre 1659.

Bibliothèque Sainte-Geneviève.

- André de Chaligny de PLAINE : *Selecti Normaniae flores*. n° 2417 actuel. papier, 23 ff. 208 sur 170 ^m/_m. couverture en papier marbré de l'époque, 1789.

Bibliothèque Municipale de Caen.

1. *Athenae Normannorum veteres ac recentes seu syllabus auctorum qui oriundi e Normannia, aut qui Normanniae convenienter inserti, quotquot finit colligere. F.F.M.M.C. anno christiano 1720.* ms. in-f° 55. Frater Franciscus Martinus Minor Cadomaeus.
2. GUIOT (l'abbé J.-André) *Le Moreri des Normands*. ms. in-f° 57. tome III. deux portraits.
3. Brevet d'académicien délivré à Huet le 13 août 1674. signature de Mézeray.
4. Portrait du P. Jean Eudes, gravé par P. Drevet, d'après le portrait à l'huile de Le Blond.

Testament de Mézeray.

- déposé le 6 septembre 1681 chez Gilles Roussel, notaire, dont le successeur est M° Gastaldi.



TABLE DES NOMS

Alain de Bretagne, 115.
Alcuin, 104.
Alexandre VI, 66.
Alphonse de Naples, 141.
d'Amboise, le cardinal, 154.
Amyot, 153, 156.
d'Anjou, le duc, 25.
Anne d'Autriche, 153, 161.
d'Asserac, le marquis, 44.
d'Aubigné, 33, 105.
Balesdens, 102.
Baluze, 28.
Balzac, 138.
Baudoin Jean, 49, 50, 51.
Bautru, 63.
Bayle, 27.
Bède, 103.
du Bellay, 13, 94, 105.
Belleforest, 11, 16, 103, 105.
Bérengère, 102, 162.
Bérose, 15.
Berry, duc de, 25.
Berulle, Pierre de, 36.
Bie, Jacques de, 48, 49.
Biron, 129, 130.
Blanche de Castille, 102, 148, 153, 162.

- Bodin, 34.
Bossuet, 30, 55, 59, 78.
Bourgogne, duc de, 25.
Bouvier de Saint-Michel, 81.
Brissac, maréchal de, 140.
Bruni, 11.
Brunswick, George Guillaume de, 50, 89.
Brunswick, August de, 69.
Buckingham, le comte de, 140.
Bussièrès, le père de, 91.
Camden, 105.
Camusat, 172.
du Cange, 29, 107.
Capperel, Henri, 164.
Chapelain, 31, 57, 91, 99, 137.
Chappuis, 11.
Charlemagne, 48, 71, 91, 104, 117, 140, 160.
Charles le Chauve, 179.
Charles Martel, 92.
Charles V, 102, 140, 165.
Charles VIII, 90, 122.
Charles IX, 118.
Charles de Lorraine, 102.
Charles Quint, 141.
Charron, 17.
Chigi, le cardinal, 66.
Childebert, 114.
Childeric, 115, 131.
Christine de Suède, 57, 68, 179.
Cinq-Mars, 20.
Claudien, 38 note.
Clodion, 167.
Clotaire, 117.

- Clovis, 135.
Cœur, Jacques. 102, 164.
Le Coigneux, le président, 40.
Colbert, 23, 28, 65, 75, 76, 159, 163.
Comines, 11, 104.
Comines, Marguerite de, 110.
Conrart, 57, 58.
Constantin, 119.
Corbin, Marthe, 35.
Corneille, 67, 131, 139.
de Coste, le père, 48.
Courcelles, Etienne de. 44.
Courcillon, 59.
Cousin, le président, 100.
Cressette, Madame de la, 85.
Croce, Benedetto, 9, 15.
Dangeau, 59.
Daniel, Gabriel, 9, 24, 25, 26, 99, 137, 138, 149 ss.
155, 162, 171.
Davila, 33, 50, 105, 107, 112.
Delmas, 86.
Descartes, 27, 180.
Dirois, 75.
Doujat, 55.
Duchesne, 17, 28, 30, 94, 103, 105, 107.
Dumas, 151.
Dupleix, 9, 13, 17, 18, 21, 25, 38, 93, 103, 170, 180.
Dupuy. 102.
Eghinard, 104.
Elisabeth d'Angleterre, 118.
Emile, Paul, 12, 13, 14, 15, 17, 83, 100, 105, 120,
173, 174.

- de l'Estoile, Claude, 81.
d'Estrées, Gabrielle, 39.
Eudes, Isaac, 35.
Eudes, le Vénérable Jean, 36, 78.
Eudes, Jean, 69.
Fauchet, 16, 17, 105.
Le Faucheur, Simon, 78, 79, 80, 82.
de la Fayette, Madame, 31.
le Ferron, Arnoul, 13.
Fléchier, 59.
Fontenelle, 28.
Fouquet, 171.
François II, 168.
Francus, 115.
Froissart, 10, 104.
Furetière, 54, 58.
Gaguin, 11, 93, 105, 121.
Ganes, 104.
de la Gardie, Magnus, 69, 169.
Gilles, Nicole, 11, 100.
Glaber, 104.
de Grancey, 37.
Grégoire de Tours, 104.
Grotius, 44.
Guichardin, 12, 105.
Guichenon, 68, 72, 85, 105.
Guillaume le Breton, 104.
de Guise, Henri, 67.
du Haillan, 14, 17, 38, 77, 100, 103.
Halley, Antoine, 38.
de Hédouville, Roussel, 65.
Henri III, 52, 131.

- Henri IV, 35, 71, 126, 131.
de Hérouval, 107.
Horson Pierre, 36.
Hotman, 16.
d'Hozier, 63.
Huet, 59.
Hume, David, 135.
Innocent X, 35 note.
Jeanne d'Arc, 135.
Joinville, 10.
Labbe, le père, 107.
La Calprenède, 31, 63.
La Noue, 105.
Launoy, 75.
Le Gendre, 100, 138, 178.
de Lesconvel, 23.
Lombard, Daniel, 171.
Louis le Fainéant, 117.
Louis X, 102.
Louis XII, 154.
Louis XIII, 39, 71, 91, 133, 150.
Louis XIV, 25, 35 note, 40, 42, 46, 58, 69, 71, 158,
162, 171.
Louis XV, 25.
Mabillon, 29.
Mably, 147.
Macé, 136.
Machiavel, 12, 127.
Madeleine, Claude de la. 35 note.
Maimbourg, 23.
Maine, duc de, 25.
de Maintenon, Madame, 162.

- le Maire des Belges, 15.
Malherbe, 39, 40, 179.
de Marca, 95.
Marian le Scot, 104.
Marineo, Lucio, 12.
Martin, 113.
Masson, Papyre, 16, 17.
Mazarin, 68, 73.
Montaigne, 156.
de Montespan, Madame, 25.
Montfaucon, 29.
Montluc, 105, 110.
Montmorency, 20.
Nanni (Annius de Viterbe); 15.
Nosandre, 45.
Odet-Daydie, 153.
d'Orléans, Gaston, 20, 40.
d'Orléans, duc, 25.
La Palice, 151.
Papenbroeck, 29.
Pascal, 27, 180.
Pasquier, 16.
Patru, 56 ss.
Paul Jove, 105.
Pellisson, 55, 59.
Pépin, 113.
Péréfixe, 66, 69.
Périclès, 9.
Perrault, 28, 75, 76, 155.
Pharamond, 15, 48, 108, 115.
Philippe-Auguste, 104.
Philippe le Bel, 150.

- Philippe II d'Espagne, 161.
Platine, Barthélémy, 104.
Plutarque, 90.
La Popelinière, 33, 103, 104.
Rabelais, 32, 112, 138, 156.
Racine, 108.
de Rancé, 29.
Régimon, 104.
Renaudot, Théophraste, 62.
Renier, 142 ss.
Riccio, Michel, 12.
Richelieu, 19, 21, 40, 42, 43, 45, 46, 53, 61, 72,
103, 158, 179.
Rigord, 104.
Rose, secrétaire du roi, 69.
Saint Augustin, 30.
Saint Louis, 90.
de Sainte-Marthe, Scévole et Louis. 94.
de Saint-Maur, les Bénédictins. 96.
Saint Michel, 135.
Saint Simon, 24.
Salisbury, Jean de. 44.
de Sallo, Denis, 65, 67.
Salluste, 14, 28.
Sandricourt, 60 ss., 158.
Sanson, 67, 113.
Sauvage, Denis, 11.
Savaron, 11, 122.
de Savoie, Thomas, 41.
Schomberg, 88.
Séguier, 48, 50, 66, 68, 102, 179.
Seignelay, 75.

- Serres, Jean de, 15, 21.
Seyssel, Claude de. 13.
Simon, Richard, 29.
Sorel, 137.
Spenser, 141.
Sully, 18.

Tacite, 38.
Théodobert, 140.
Thibaut de Champagne, 148.
Thierry, 113, 140.
de Thou, 33, 94, 103, 105, 110, 157, 169, 170.
Thucydide, 14, 155.
du Tillet, Jean, 16, 17, 103.
Tite Live, 38, 93, 131.
Toulouse, le comte de, 25.
Trouillu, François, 88.
Turpin, 104.

Valois, le comte de, 159.
Vaugelas, 53, 56.
Varillas, 23.
Vauquelin, Jean, 39.
Vauquelin, François, 39.
le Vayer, la Mothe, 27, 45.
Velly, 22.
Venceslas de Bohême, 111.
Vendôme, duc de, 39.
Vésins, 142 ss.
Vignier, Nicolas, 17, 105.
Villehardouin, 10, 104.
Virgil, Polydore, 12.
Virgile, 38.
Voiture, 63, 138.

Voltaire, 26, 127, 129, 180.

Wells, H.-G. 33.

Xançon, surintendant des finances, 164.

Yveteaux (des), 39, 40, 42, 67, 179.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	5
Biographie de Mézeray	35
CHAPITRE I. — Conception de l'Histoire chez Mézeray. Devoir et travail de l'historien	83
CHAPITRE II. — Mézeray compilateur. Sa méthode de travail. L'Histoire scientifique. Ses sources et le souci de l'exactitude. Philosophie de l'Histoire et sentiment du progrès	99
CHAPITRE III. — La forme : sa dette envers la Chronique et l'Histoire humaniste	120
CHAPITRE IV. — Le style de Mézeray	137
CHAPITRE V. — Mézeray, historien national du XVII ^e siècle. Patriotisme. Vues sur les questions religieuses, sociales et économiques	157
Conclusion	173
Appendices a) sur les biographies de Mézeray ..	181
b) sur les éditions de son <i>Histoire</i> ou de l' <i>Abrégé</i>	183
Bibliographie	185
Table des noms cités dans l'ouvrage	197

FIN DE LA TABLE

IMPRIMERIE LES PRESSES MODERNES, 45, rue de Maubeuge, Paris
(Ateliers de Reims — Marne)



